
3 1761 04632481 0

En Prison
et en Guerre

Typographie Firmin-Didot et C[ie]. — Mesnil (Eure).

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL LEJEUNE

Publiés par M. Germain BAPST

En Prison et en Guerre

A TRAVERS L'EUROPE (1809-1814)

H. M. Powell, Toronto, 1931.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1895

Le succès qu'a obtenu le premier volume des Mémoires du général Lejeune, *de Valmy à Wagram,* a été considérable.

Aussi l'héritier et le petit-fils du général, M. le baron Lejeune, qui m'avait confié le soin de publier cet ouvrage, a-t-il bien voulu me demander d'en faire paraître le deuxième volume, dont le titre : *En prison et en guerre; à travers l'Europe*, indique tout l'intérêt.

En remerciant le public de l'accueil qu'il a fait à la première partie de ces Mémoires, j'espère qu'il trouvera autant de plaisir à la lecture de la seconde.

G. B.

10 octobre 1895.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL LEJEUNE

CHAPITRE XI

**Retour à Vienne. — Cracovie. — La revue.
Retour à Paris. — Le Divorce. — 31 Décembre 1809.**

Je quittai le général Rusca à Klagenfurth, et je repris le chemin de Vienne. Ce voyage allait être une nouvelle fête pour moi : j'allais revoir, en sens inverse, tous les sites qu'une course trop rapide ne m'avait pas permis de connaître complètement.

A peine avais-je dépassé Friesach, petite ville dont la position est des plus singulières, au pied de la haute chaîne de montagnes qui sépare la Carinthie de la Styrie, que j'eus encore un orage, car ils sont fréquents dans ces régions élevées. Le 15 août, jour de la fête de l'Empereur, jour où partout on souffre ordinairement de la chaleur, je fus enveloppé d'une

trombe de pluie qui faillit d'abord m'entraîner, et me laissa pendant plusieurs heures, tout couvert d'une épaisse couche de neige. Ensuite je traversai l'affreux petit bourg de Léoben, en Styrie, où fut signé le traité de paix qui sauva la ville de Vienne de l'invasion des armées du général Bonaparte, en 1797. Léoben est située sur la Muer, qui serpente et se replie mille fois sur elle-même, comme si elle avait regret de sortir du vallon délicieux qu'elle arrose. A Burg, cette rivière, dont les eaux sont limpides comme le plus pur cristal, s'élargit au bas d'un immense rocher dont elle sape les fondements. Cette roche isolée, élevée là comme un géant prêt à combattre, est couverte d'arbres antiques dont les hardis festons et les vives couleurs se reproduisent dans le miroir tranquille de la Muer, qui semble s'arrêter et s'étendre en une large nappe d'eau pour baigner le pied du marbre qu'elle n'a pu renverser.

Au col du Sommering, un mur de rochers montant jusqu'aux nues semble fermer la vallée, singulièrement rétrécie, et ne laisser aucun passage pour aller de la Styrie en Autriche. Néanmoins le voyageur arrive au sommet où se dresse un antique manoir, dont les murs et les tours sont en partie renversés par les tempêtes. Là, se déroule, sous ses yeux, le riche tableau des plaines de l'Autriche et des bords du Danube au delà desquels on découvre bientôt à l'horizon les clochers de Vienne.

Lorsque j'arrivai près de l'Empereur, à Schœn-

brünn, il s'occupait de témoigner sa gratitude à ceux qui avaient servi dans nos rudes campagnes. Il n'aurait pu, sans désorganiser l'armée, donner des grades à tous ceux qui avaient mérité de l'avancement ou des récompenses. Beaucoup de ses plus valeureux soldats étaient des hommes illettrés qu'il ne pouvait faire officiers: et cependant il tenait à leur créer un rang distingué. Il conçut donc l'idée de faire de ces intrépides compagnons, les défenseurs immédiats du drapeau, de l'aigle de leur régiment, en leur donnant un costume et un armement d'honneur approprié au devoir qu'ils allaient remplir.

L'Empereur me fit venir, m'expliqua sa pensée, et me demanda de lui faire le croquis du costume qu'il désirait donner aux garde-aigles; c'est le nom qu'il destinait aux sous-officiers placés autour de l'officier porte-aigle, pour le défendre. Ils devaient être armés d'un pistolet, d'une épée et de la lance pour armes principales, afin qu'ils ne fussent jamais distraits de leur devoir, pendant le combat, par le soin de charger un fusil. L'or devait être mêlé à leurs épaulettes, à leur ceinturon et aux ornements de leur coiffure. Je portai ce dessin à l'Empereur, et il le joignit aux prescriptions qu'il envoyait à ce sujet.

L'Empereur me demanda ensuite de crayonner, sous ses yeux, la décoration de l'ordre nouveau qu'il voulait instituer. « L'ordre de la Toison d'Or, me dit-il, a été une allégorie de conquérant; mes aigles ont conquis la Toison d'Or des rois d'Espagne et la Toison

d'Or des empereurs d'Allemagne. Je veux créer, pour l'Empire français, un ordre impérial des Trois Toisons d'Or. Ce sera mon aigle aux ailes déployées, tenant suspendue, dans chacune de ses serres, une des toisons antiques qu'elle a enlevées, et elle montrera fièrement en l'air, dans son bec, la toison que j'institue. Ensuite, il prit la plume et traça quelques lignes pour marquer les dimensions que je devais donner. Il voulait que la chaîne destinée à suspendre cet ordre autour du cou devînt un riche ornement, dont l'allégorie serait toute martiale. « La chaîne ancienne me dit-il, est composée de briquets en pierres de silex, jetant du feu en se heurtant; des éclats de grenades enflammées formeront la chaîne nouvelle. » Je lui remis ces dessins; il donna ses ordres en conséquence. L'avis en fut annoncé dans le *Moniteur;* mais les suites du traité de paix l'engagèrent à supprimer une distinction qui avait été conçue dans le but d'humilier l'Autriche et l'Espagne vaincues.

La paix était signée depuis le 14, et l'Empereur venait de rentrer en France.

Le prince major-général était resté à Vienne à la tête de l'armée. Les grandes affaires du futur déplacement des troupes, et les dispositions prises pour le cas de rupture du traité, ne nous empêchaient pas de donner beaucoup de temps au plaisir. Les épouses de plusieurs généraux venaient rejoindre leurs maris. Mesdames les comtesses Daru et Bertrand, qui animaient tout autour d'elles par leur grâce et leur

bonté, venaient d'arriver aussi, et les fêtes et les danses ne nous laissèrent plus de repos. Le prince Eugène, vice-roi, tout jeune et dans l'âge des plaisirs, n'était pas le moins actif à nous en fournir les occasions.

Huit jours avaient été bientôt passés ainsi, lorsque, le 28 octobre, le prince major-général me donna la mission de porter au prince Poniatowski, à Cracovie, les conventions additionnelles du traité de paix, et celle de voir son armée, de connaître ses besoins, l'état de ses forteresses, et de lui remettre la désignation de ses futurs cantonnements.

Lorsque les premières nouvelles de l'armistice de Znaïm étaient arrivées au prince Poniatowski, son armée avait déjà remonté la Vistule jusqu'au delà de Cracovie, et il était maître des places de Modlin, Sierosk, Zamoski, qu'il avait mises en bon état de défense. Je me rendis en Galicie, par Brünn et Olmutz, place de guerre où les Autrichiens me firent des difficultés, et me retinrent pendant cinq heures; de là, je passai par Teschen, dans la Silésie autrichienne, et enfin à Cracovie, où je trouvai le prince.

J'avais eu fréquemment l'occasion de le voir chez lui à Varsovie ou dans le cours de nos campagnes, et j'en reçus l'accueil le plus gracieux et le plus honorable. Ce prince était chéri des Polonais, qui espéraient tous que l'Empereur le placerait sur le trône de Pologne. Son extérieur séduisant était embelli par une douceur et une grâce parfaite, ainsi que par un

caractère chevaleresque, qui en faisait en même temps un héros pour la guerre et pour la galanterie. Aucun soldat n'était plus intrépide que lui; aucun amant n'était, sinon aussi fidèle, au moins aussi soumis. Plusieurs fois dans les camps je l'avais trouvé passant les nuits, comme nous, sur la paille ou sur la terre, toujours soigneux de ses troupes, et constamment préoccupé d'un anneau d'or très petit, dans lequel il cherchait à faire entrer son petit doigt. Sans doute, en recevant cet anneau de la main qui le lui avait laissé prendre, il avait juré de ne jamais s'en séparer; et, ne pouvant le fixer à son doigt, son occupation constante était de l'empêcher de tomber.

Je descendis chez le prince, et trouvai près de lui, à Cracovie, une partie de la haute noblesse de Pologne qui s'était réunie à ses drapeaux. Les princes Lubomirski, Radzivil, Czartoriski; les comtes Potocki, Kaminski, Sarekowski, etc., etc., faisaient partie de son armée et me comblèrent d'attentions. Le général russe prince Souvaroff, le fils du général qui nous a fait la guerre en Italie, était à Cracovie avec sa division russe, qui était censée marcher de concert avec l'armée polonaise, dans l'intérêt de la France. Cette division attendait là, bien plutôt nos défaites pour en profiter, que nos succès pour les seconder; toute sa conduite en était la preuve. Néanmoins, les Russes et les Polonais vivaient, à Cracovie, en bonne intelligence, et le prince Souvaroff, que j'allai saluer, me reçut en ami. Il me présenta à une belle personne

étendue près de lui sur une large fourrure de martre zibeline. Ses longs cheveux noirs, dans un beau désordre préparé avec art, étaient parsemés de cordons de grosses perles, et sa poitrine et ses bras, d'une grande blancheur, étaient également enlacés dans des chaînes de perles magnifiques. Le regard de cette dame était gracieux et doux. Je croyais parler à la princesse son épouse, et il me dit : « Elle ne vous comprend pas; c'est une Géorgienne que j'ai achetée il n'y a pas longtemps. » Il me servit d'interprète; nous continuâmes à causer, et je me crus un moment transporté en Orient dans le sérail.

Le 3 novembre, le prince Joseph Poniatowski avait réuni vingt mille de ses Polonais dans une belle plaine, à six lieues de Cracovie, pour les passer en revue. Nous partîmes escortés de plus de cent officiers. Le prince m'avait fait donner un magnifique cheval blanc, richement équipé, le seul de cette couleur; et, en arrivant devant le front de l'armée, je m'aperçus que le prince retenait son cheval pour s'effacer et me laisser la place d'honneur. Je manœuvrais de même pour lui laisser le premier rang, et, un peu embarrassé de n'y point réussir, je le priai de m'en excuser. Alors, avec une grâce et une dignité parfaites, il me répondit, en arrêtant son cheval pour me faire passer le premier : « Vous êtes ici l'envoyé de l'Empereur. — Prince, vous l'ordonnez, lui dis-je alors, je dois vous obéir »; et, rendant à ma monture un peu de liberté, je lui laissai développer sa grâce et sa souplesse aux

yeux de l'armée, entre le prince Poniatowski et le prince Souvaroff.

Avant le défilé, le prince fit exécuter plusieurs manœuvres, à l'occasion desquelles je le félicitai sur ce qu'il avait introduit dans ses exercices des mouvements plus rapides que ceux de notre infanterie, qui perd un temps incroyable dans ses déploiements. Si cette lenteur est favorable à la précision des manœuvres, elle est bien dangereuse sous le feu de l'ennemi. Je l'ai combattue dans toutes les occasions où j'ai fait manœuvrer de la troupe, et ce fut avec bonheur que j'ai vu introduire (trop longtemps après), le pas gymnastique, et plus de promptitude dans la formation, lors de la création des chasseurs d'Orléans, en 1840.

Ces vingt mille Polonais, infanterie, artillerie et cavalerie, étaient vêtus à la française, et leur joie paraissait très vive en passant sous les yeux de leur prince et d'un officier français envoyé près d'eux par l'Empereur. Je leur apportais, de sa part, les félicitations sur le courage qu'ils avaient montré dans cette campagne, des récompenses, des dotations et des croix de la Légion d'honneur, qui étaient reçues avec les plus bruyants vivats.

Après cette belle revue, notre retour à Cracovie fut un véritable houra de cavalerie, au galop à toute bride, à travers les boues affreuses de la Pologne et de la saison. Sous la fange noire dont nous étions couverts jusque par-dessus la tête, pas un seul de nous n'était reconnaissable autrement qu'à la voix.

Nous étions sortis étincelants d'or, et nous rentrions, hommes et chevaux, hideux et couleur d'ardoise ou de chocolat. Tout fut plongé dans le bain et changé. Au dîner, il n'y paraissait plus, et le soir, au bal, nous n'étions pas les moins élégants.

Le quatrième jour, je pris congé de nos alliés, et de leurs gracieuses compagnes. Peu apès, je rencontrai, à la poste de Posoritz, l'archiduc Ferdinand, qui me fit l'honneur de causer un moment avec moi. Le prince m'ayant demandé comment je trouvais le pays et si je le connaissais, je lui répondis, en riant, que j'avais bivouaqué dans le jardin de cette même maison, le soir de la bataille d'Austerlitz. Le prince fronça le sourcil, jeta un coup d'œil sur ces lieux mémorables, et me pria cependant de lui en expliquer quelques détails. Ils me rappelaient des souvenirs intéressants et glorieux de quatre ans de date, mais dont je ne pouvais guère me réjouir devant le prince. L'accident qui avait arrêté sa voiture étant réparé, il repartit, et je continuai par Brünn, où je trouvai des troupes autrichiennes. J'arrivai le 7 à Vienne, ayant fait trois cents lieues pour aller et venir.

Le peu de jours que je restai à Vienne furent passés en fêtes, chez le prince d'Eckmuhl; chez les comtesses Bertrand, Daru; chez la princesse Czartoriska, etc., etc., et ce fut en sortant d'un bal que je partis de Vienne. Un petit incident de ce départ va donner une idée des vœux dont les Viennois nous

accompagnaient en recevant nos adieux. Un sellier m'avait fait et livré une belle calèche, que je lui avais payée deux mille florins, en partant pour Cracovie. Le papier-monnaie avait perdu un vingtième de sa valeur pendant mon absence; et lorsque je revins, le sellier, me voyant prêt à repartir, me demanda cent francs d'indemnité pour cette non-valeur. Je m'y refusai, et il s'en fut. Mais lorsque la voiture, attelée de quatre chevaux, allait partir avant le jour, le postillon, voulant savoir s'il pourrait aller vite, regarda si les roues étaient bien graissées. Sa surprise fut grande en voyant que le sellier en avait enlevé les quatre écrous, avec l'intention bien claire de me faire casser le cou au premier coup de fouet donné aux chevaux. Ces bons Allemands nous aimaient tant!... Nous le leur rendions bien. J'envoyai la garde chez le sellier pour faire prendre tous ses écrous; je choisis ceux qui allaient à mes roues, et je partis.

J'eus le bonheur de rencontrer mon frère en route avec son régiment, et j'arrivai le 14 novembre à Munich, où j'allais rejoindre le prince major-général, devenu prince de Wagram.

Le prince de Wagram me présenta à la reine de Bavière. Le roi me fit loger au palais, à côté de la sœur du prince de Linange (celui que j'avais vu en Tyrol). Le roi, toujours gracieux pour moi, me fit

voir ses beaux tableaux, m'invita aux dîners et aux fêtes de la cour, où nous entendîmes la célèbre Mlle Longui, sur la harpe, et Mlle Blangini, virtuose aussi, sur le violon. Le roi me félicita d'avoir retrouvé mon nez, qu'on lui avait dit avoir été emporté par un coup de feu à Saragosse, et je pris très gaiement congé de cet aimable prince, pour suivre le major-général et revenir en France.

A peine de retour à Paris, je fus tout entier aux fêtes, aux bals, aux réceptions de toutes sortes.

Le 4, Paris donna à l'Empereur un grand bal à l'Hôtel-de-Ville. Plus de six mille personnes étaient conviées à cette fête municipale, qui ne se termina que longtemps après le retour du jour.

Le 6, le prince de Wagram réunit à son château de Gros-Bois les rois et princes étrangers arrivés à Paris. Pendant quelques heures que dura une partie de chasse, les forêts voisines retentirent du bruit des cors et de la fusillade. Un magnifique repas, un spectacle et ensuite un bal, terminèrent la journée.

Les gens de la suite avaient pris une part trop large aux somptuosités de la fête donnée aux maîtres, et bientôt on s'aperçut, à leur manière de nous conduire, qu'ils étaient ivres-morts; les miens tombèrent du siège. Il eût été fort inhumain de les laisser dormir sur le pavé de la route : l'ami que je ramenais m'aida à les faire monter dans la voiture, et nous prîmes leur place sur le siège pour les recon-

duire à Paris. Plus d'un des rois invités n'osa pas imiter notre exemple, et courut le grand danger de voir sa tête et son trône renversés ou brisés dans les fumées du champagne qui enivrait son cocher.

Le 7, grand spectacle aux Tuileries, et il y eut là, comme le disait l'Empereur, un peu plus tard à Erfurth, un parterre de rois. Talma, Crescentini, la Grassini, faisaient les honneurs de la soirée, qu'ils rendirent admirable. J'ai quelque mérite à m'en souvenir, car il paraît que j'y étais fort distrait. L'Empereur demanda au prince de Wagram :

« Lequel de vos aides de camp est là-bas constamment tourné vers cette loge? »

Ce ne fut qu'en sortant du spectacle que le prince put voir ma figure, dire mon nom à l'Empereur, et me plaisanter.

Quatre jours après, le 15, l'acte du divorce fut accompli. Ce fut un véritable jour de deuil pour tous ceux qui chérissaient l'Empereur et l'impératrice Joséphine, dont le nom seul, était le synonyme de grâce et de bienfaisance. L'opinion publique s'accordait à considérer l'union de cette princesse avec l'Empereur, comme un talisman indispensable à l'accomplissement de ses hautes destinées. Cette grâce, cette aménité, cette bonté constante, qui soulageaient toutes les infortunes, allaient, en descendant du trône, ravir à l'étoile de l'Empereur une partie de son éclat, et peut-être même arrêter l'élan de sa prospérité.

Tel était alors l'avis de tous les hommes de cœur qui voyaient dans le prince Eugène, fils de l'Impératrice, le fils adoptif de l'Empereur, les qualités nécessaires pour achever, après l'Empereur, toutes les hautes conceptions que le Grand Homme aurait pu laisser imparfaites. Les politiques, au contraire, assuraient qu'un grand mariage et qu'une union avec un sang impérial d'antique origine, était indispensable pour consolider la fortune de la France. L'Empereur, toujours imbu, dès son enfance, était singulièrement flatté de l'idée de voir l'empereur de Russie disposé à lui donner sa sœur, et l'empereur d'Autriche à lui donner sa fille. Cette dernière était de la même religion que lui, descendait de l'antique maison de Habsbourg, et c'était vers elle que les politiques cherchaient à tourner ses regards. C'était, en apparence, grandir son empire, que d'acquérir un allié tel que l'empereur d'Autriche, et le choix n'était plus incertain.

Le 17, l'Impératrice quitta le palais des Tuileries, pour aller établir sa retraite au château de la Malmaison, et l'Empereur vint s'isoler à Trianon, près Versailles. Ses trois sœurs et leurs dames l'y accompagnèrent. Le prince de Wagram aussi l'y suivit avec quelques officiers, et j'étais de ce nombre. Pendant les dix jours que l'Empereur y passa, il consacra deux matinées à aller revoir l'impératrice Joséphine, à la Malmaison. Là, nous voyions se renouveler des adieux déchirants, et des protestations d'une éternelle tendresse, douloureusement

sacrifiée aux intérêts de l'Empire. Les hommes y admiraient le courage et la force de l'homme politique, les femmes paraissaient étonnées de l'inconstance de l'ambitieux conquérant; toutes ces dames, cependant, cherchaient à lui plaire.

Pendant le séjour que je fis à Trianon, à la suite de la cour, il m'arriva une anecdote dont je ne fus pas précisément le héros. Une dame qui me plaisait d'autant plus qu'elle avait à se venger de l'inconstance de son mari, avait toujours, jusqu'alors, réprouvé mes avances; elle venait enfin de consentir, à m'accorder un rendez-vous.

Je tremblais de ne pouvoir m'y trouver ; je mis tout en œuvre pour n'y pas manquer. Le jour indiqué, je monte le plus vif de mes chevaux, j'arrive assez tôt à Paris, et je me cache sans bouger, dans un fiacre entr'ouvert, pour attendre ainsi la fortune. A vingt pas de là, dans la même avenue des Champs-Élysées, une voiture de remise vient aussi se placer pour attendre quelqu'un. Nos deux cochers restent aux aguets et la première personne qui se présente était ma belle, toute tremblante et voilée, à tel point que je ne la reconnus pas. Elle se jette furtivement dans l'équipage qu'elle croit être le mien et disparaît au grand trot. J'attendis deux heures, et personne ne vint. J'ai su depuis que cette dame était tombée dans les bras de son mari, qui attendait une autre dame, et que chacun de son côté, avait donné à cette surprise les couleurs de la jalousie. La paix qui s'en est

suivie dure encore, et j'en ai été pour mon voyage et mon temps perdu. Toutefois j'ai réconcilié un ménage un peu troublé. J'étais rentré à Trianon, avant que l'on se fût aperçu de mon absence, mais j'étais fort penaud, on le comprend.

Le 26, l'Empereur rentra à Paris, et, jusqu'au 31 décembre, les jours furent marqués par des spectacles à la cour, par des parades ou brillantes revues militaires des corps revenant de l'armée; par des bals chez les reines, sœurs de l'Empereur, où le luxe des pierreries, des étoffes, des broderies, etc., etc., donnait un essor immense au commerce de Paris.

Au nombre de ces bals, on remarqua celui de M. de Marescalchi, ministre d'Italie, où le grand quadrille représentait le jeu des échecs, dont les trente-deux pièces figuraient les rois, les princes et les sujets de l'Égypte et de la Perse, dans les costumes les plus riches. Ma taille m'avait fait assigner le rôle du roi Sésostris ou Ptolémée; la belle Mme de Barral était ma reine, et nos vêtements de pourpre et d'or, étaient étincelants des rubis dont on les avait enrichis. La belle duchesse de Bassano, couverte d'azur et de saphirs, et M. de Lagrange, qu'on appelait Apollon, figurait en face de nous, sur le trône de la Perse, qui fut battu, conquis, échec et mat, par les soldats de Pharaon. Ces soldats étaient les plus jolies princesses ou duchesses de l'époque. Le pion auquel on avait confié ma garde, était la prin-

cesse d'Arenberg. Ces délicieux bataillons, n'ayant d'armes offensives que leurs douces œillades, étaient soutenus, attaqués, défendus par des fous couverts des grelots de la folie, et sautillant comme elle; par des cavaliers, dont les chevaux dociles et pleins de feu, caparaçonnés de soie et d'or, ne laissaient rien à craindre des atteintes de leurs pieds de carton, et par des tours dont la gravité menaçante et les créneaux sans archers étaient les remparts dorés de l'Empire. Les brillants acteurs de la scène manœuvraient très gaiement sur un damier imitant l'ivoire et l'ébène. La marche de la reine était hardie, impérieuse et menaçante et le bon roi, soumis à la constitution du jeu, regrettait fort de ne pouvoir s'avancer que pas à pas vers ses jolis soldats.

La nouvelle du divorce et du prochain mariage de l'Empereur avait affligé l'armée, qui fut véritablement consternée en apprenant le choix que l'on faisait d'une princesse étrangère. Cependant, et sans s'arrêter à ces regrets, les notes diplomatiques venaient d'être échangées de part et d'autre avec la cour d'Autriche, et le mariage de l'Empereur avec une archiduchesse était définitivement arrêté.

L'Empereur nomma les dames qui devaient former la maison de la nouvelle impératrice, et Mme la maréchale duchesse de Montebello reçut le titre de dame d'honneur. Le même jour, l'Empereur adressa un message au Sénat pour lui annoncer qu'il envoyait à Vienne, comme ambassadeur extraordinaire pour le

représenter aux cérémonies de la demande et du mariage, le prince de Neuchatel. Le prince me fit l'honneur de m'emmener, et je partis le 24 février pour retourner à Vienne. Cette fois, j'y arrivai dans ma voiture attelée de six chevaux, et non plus à cheval et le sabre à la main. Le canon nous saluait encore, mais c'était pour nous rendre des honneurs. Je pris avec moi un ami, M. de Paillot, que je désirais faire participer aux fêtes de Vienne, et ce voyage, dans la saison du carnaval, nous offrit mille agréments.

Je descendis au palais impérial, où l'on avait préparé le logement de l'ambassadeur; et le soir même, en prenant possession de mon appartement, il m'arriva une maladresse qui me donna une singulière idée de la valeur du mobilier, si riche en apparence, de ce palais impérial.

Une grande profusion de bronzes dorés ornaient les salons où l'on me logeait. Le lustre du salon était surtout d'une grande élégance, et j'en remarquais l'éclat et le précieux fini, lorsque, par une fatale pensée, je voulus essayer de le soulever pour juger ce que pouvait peser le métal de ce beau meuble de vingt-quatre branches, suspendues à des chaînes d'or si légères. Je montai sur un siège, et je fus très surpris, en soulevant à peine ce lustre, de trouver que son poids était celui du carton ou du bois le plus léger. Assez confus de ma méprise, je ne mis probablement pas assez de soin à retirer mes mains, et le meuble admirable, rompant ses quatre chaînes

et ses ornements en bois de mélèze, se brisa en mille morceaux en tombant sur le parquet. Un feu pétillant brillait à la belle cheminée ; j'y poussai promptement tous ces débris, victimes de ma curiosité, et je n'en entendis plus parler. Mais reportant involontairement mes pensées vers les illusions de tout genre offertes à notre Empereur pour fixer son choix sur une princesse étrangère, je craignais qu'il ne reçut un jour, de la cour d'Autriche, de plus pénibles déceptions que celle qui me faisait remarquer alors assez tristement, à Vienne, la justesse de notre vieux proverbe français : « Tout ce qui brille n'est pas or. »

J'ai su depuis que les Tyroliens, se livrent à ce genre d'industrie, qui consiste à sculpter et copier en bois tous nos bronzes, et l'Allemagne en profite pour se parer à peu de frais avec ces brillantes imitations, qui n'ont à craindre que les visiteurs maladroits.

Dès mon arrivée, j'eus la mission d'aller faire visite à M. Otto, ambassadeur de France, et à tous les personnages éminents de la cour, pour leur annoncer officiellement l'arrivée de l'ambassadeur extraordinaire. Quelques heures après cette visite, le prince de Neuchatel, ayant à faire publiquement son entrée d'honneur, se rendit, avec sa suite, au palais du prince de Schvartzemberg, dans le faubourg de Carinthie. Là, on vint le chercher avec une pompe digne des héritiers de Charlemagne, avec vingt ou trente carrosses dorés, de grand gala, tous attelés de six chevaux, et entourés de valets à pied et de coureurs

en avant et aux portières. Les escadrons hongrois formaient l'escorte, et le cortège traversa les quartiers les plus populeux, entre deux lignes de régiments qui formaient la haie et présentaient les armes.

Arrivé au château, où les gardes de la cour, les trabans, les arquebusiers, les garde-noble hongrois en uniforme antique, formaient la haie sur les escaliers et, dans les salons, l'ambassadeur fut annoncé à l'empereur. Aussitôt, on ouvrit les deux battants de la grande salle, préparée pour cette audience, et le grand-chambellan introduisit l'ambassadeur devant l'empereur, entouré de toute sa cour.

Après les trois saluts d'étiquette, l'ambassadeur adressa à l'empereur une courte harangue, à laquelle ce monarque répondit; ensuite, le prince nous présenta l'un après l'autre, en nous nommant ses gentilshommes d'ambassade. De cette audience, l'ambassadeur se rendit aux appartements de l'impératrice, où il fut introduit avec le même cérémonial. Cette princesse, l'une des femmes les plus remarquables de son temps, pour les grâces de l'esprit et du cœur, nous reçut, quoique souffrante. Sa Majesté répondit à l'ambassadeur avec une pureté de langage et des expressions si flatteuses et si touchantes, que nous en fûmes attendris. Nous lui fûmes présentés, et elle dit à chacun de nous les mots les plus gracieux.

L'ambassadeur extraordinaire passa ensuite aux appartements des cinq jeunes archiducs. Ces princes

avaient commandé les armées qui nous avaient fait la guerre, et ils portaient l'uniforme blanc de feld-maréchal ; le dernier, seulement, portait la robe de cardinal. Ils étaient montés sur une estrade élevée de deux pieds et recouverte d'un tapis vert. Placés debout, par rang d'âge, leurs altesses impériales ressemblaient singulièrement à de froides figures de cire. Le prince de Neuchatel leur adressa quelques mots flatteurs, et le plus âgé de ces princes prit la parole, mais trouva peu de chose à nous dire ; ils avaient provoqué la guerre avec l'espoir de conquérir la France, et ils ne nous avaient pas encore pardonné leurs défaites.

En sortant de ces audiences solennelles, l'ambassadeur se rendit au palais du prince Charles, où j'eus le bonheur de voir cet illustre guerrier qui, depuis quinze ans, nous avait fait passer tant de nuits dans l'inquiétude, sur le Rhin et sur le Danube. Sa figure douce et grave, son air simple, excellent et modeste, n'avaient rien du guerrier impétueux, quoique son coup d'œil fût celui d'un homme de génie.

L'ambassadeur demanda à S. A. impériale de vouloir bien représenter l'empereur Napoléon à la cérémonie du mariage. L'archiduc, avec un ton de loyauté qui vibra dans nos cœurs, répondit : « J'accepte avec plaisir la proposition de l'Empereur des « Français. Je suis flatté de son choix, et pénétré du

« pressentiment que cette alliance va préparer un « avenir heureux à deux nations faites pour s'estimer; « je compterai au nombre des plus beaux jours de ma « vie, celui où, en signe d'un rapprochement franc « et loyal, je présenterai la main à l'archiduchesse « Marie-Louise, au nom du grand Monarque qui vous « a délégué. Soyez, je vous prie, auprès de la France « entière, l'interprète des vœux que je forme pour « que cette union cimente à jamais l'amitié de nos « souverains et le bonheur de leurs peuples. »

Le soir, il y eut une redoute publique au Salon d'Apollon, où six mille personnes furent admises. Ce Salon d'Apollon est un établissement considérable destiné à des fêtes publiques, où l'empereur, avec sa famille, vient, en ami, en excellent père, se mêler aux familles de son bon peuple. Chacun y arrive vêtu comme il lui plaît : masqué, déguisé ou à visage découvert. Mais les membres de la haute société portent à leurs chapeaux, qu'ils gardent, un faux nez, et sur les épaules, un mantelet de dentelle noire. Ces insignes suffisent pour indiquer que l'on est masqué. Le langage prend alors toute la liberté qu'il aurait sous un faux visage. L'esprit du pays est tellement respectueux et affectueux pour les classes élevées, que l'empereur, ses ministres et toute sa cour, se trouvent confondus avec le peuple, sans qu'il leur en arrive jamais le moindre déplaisir. Des musiques jouaient le menuet, la valse et la contredanse. Rien n'était gai pour nous, comme la gravité, que les bons

Allemands mettaient à danser le triste menuet qui fait leur bonheur. Plusieurs salles représentaient des bosquets de fleurs et de verdure, des cavernes avec des fontaines jaillissantes, des kiosques à la chinoise. Partout on répandait à flots la bière, le toquay pour arroser le jambon et le poulet rôti, sans lesquels il n'est point de fêtes à Vienne.

Les sièges ne manquaient nulle part; cependant, on voyait des groupes de jeunes personnes assises sur les genoux des messieurs (probablement de bas étage), sans que cela parût contraire aux bonnes mœurs publiques de ce pays. L'empereur semblait s'y amuser beaucoup, et recevait, comme un bon bourgeois, des compliments de tous ses sujets sur le mariage de sa fille, sans qu'aucun empressement indiscret pût lui être incommode.

Le 6 mars, après avoir fait un grand nombre de visites, après avoir admiré les bizarres collections d'objets rares du comte de Fries, ses violons antiques et modernes, précieux pour avoir été maniés par les plus célèbres violonistes, ses magnifiques statues de Canova, etc., nous retournâmes au palais, où l'Empereur nous reçut au banquet de grand gala. Jusqu'alors, il avait fallu prouver trente-deux quartiers de noblesse, ce qui supposait une généalogie de sept à huit cents ans, pour être admis à la table impériale. La victoire venait de renverser cette étiquette surannée, et nous étions là vingt enfants du peuple, élevés par la guerre, courtisés, choyés par les des-

cendants de Charlemagne et de Charles-Quint. Après le repas, on ouvrit les salons où se trouvaient beaucoup de dames déguisées; et, la figure gracieuse de celles qui n'étaient point masquées nous fit présumer que nous perdions à ne pas voir celles qui s'étaient cachées.

Ces salons présentaient un aspect éblouissant. L'architecture, d'un blanc éclatant, était élégante et simplement composée de plusieurs rangs de colonnades en stuc. Au plafond pendaient un nombre considérable de lustres, formés de gouttes allongées de cristaux de Bohême, qui reflétaient les feux irisés d'un nombre infini de bougies. Cet éclairage était bien plus brillant que tout ce que j'avais vu jusqu'alors en France. La grande variété des costumes, la richesse des parures des dames, ayant le cou, les épaules et la taille entourés de nombreux cordons des plus belles perles que j'aie jamais vues, formaient un ensemble ravissant, au milieu duquel figuraient surtout les dames hongroises : la jeune et belle comtesse Zicki, la princesse Kraschalkovitz, et la belle princesse d'Esterhazy, aux cheveux d'or et au cou d'albâtre. Le prince son mari portait le riche costume hongrois, transmis dans sa famille de père en fils. Le prince Louis de Lichtenstein, qui avait la bonté de me dire le nom des personnes marquantes du bal, appela son ami Esterhazy, et lui dit : « Tourne-toi donc, que le colonel voie ton habit! » Nous nous étions vus à Paris; et le prince hongrois, très gra-

cieux pour moi, me laissa voir en détail les énormes perles et diamants formant les boutons de sa pelisse, de son dolman, et même les glands de ses bottes, et il m'assura que la bride et le caparaçon de son cheval étaient bien mieux encore. L'ensemble de cet ajustement passait pour valoir plus de six millions, somme pour laquelle ses ancêtres l'avaient quelquefois mis en gage. Je lui donnai un rendez-vous à la première bataille, et il promit gaiement d'y venir dans ce costume. L'empereur, l'impératrice et l'archiduchesse Marie-Louise, passèrent quelques heures à cette fête, où la jeune princesse fixa tous les regards.

Le 7, il y eut, le matin, grand cercle chez l'ambassadeur, et, à deux heures, il se rendit au dîner de l'archiduc Charles. Là, je retrouvai tous ces hommes illustres dont nos guerres m'avaient fait connaître et vénérer les noms. Ces princes et ces vieux feld-maréchaux, dont j'avais pu craindre autrefois la rencontre dans les camps, nous recevaient ici en amis. J'étais assis près du vieux maréchal prince de Ligne, âgé de quatre-vingt-six ans. Il avait été l'un des plus beaux hommes et des plus spirituels de son temps. Sa figure était restée belle; sa chevelure blanchie était touffue et frisée comme à trente ans; son esprit encore vif et enjoué, et sa mémoire excellente. La conversation roula sur son voyage extraordinaire en Crimée avec Potemkin, à la suite de l'impératrice de Russie Catherine, et sur le bombardement de Lille où son fils unique avait été tué à côté de lui. Mon âge

lui rappela ce jeune homme, et ses yeux se remplirent de larmes. Il me parla beaucoup de la duchesse de Coigny, femme très spirituelle, son ancienne amie, que j'avais l'honneur de connaître.

Le 8 mars, il y eut grande réunion à la cour pour la cérémonie de la demande en mariage. L'empereur, entouré de tous ses hauts dignitaires, reçut l'ambassadeur extraordinaire qui lui adressa cette demande. Elle se terminait par ces mots : « Cette princesse, appelée sur un grand trône, y fera le bonheur d'un grand peuple et celui d'un grand homme. » L'empereur répondit des mots affectueux, et termina par ceux-ci : « J'accorde la main de ma fille à l'Empereur des Français. »

L'impératrice arriva ensuite, amenant la jeune archiduchesse, à laquelle l'ambassadeur adressa des paroles gracieuses, en y ajoutant ces mots : « Des considérations politiques peuvent avoir influé sur la détermination des deux souverains; mais c'est surtout de votre cœur, Madame, que l'empereur Napoléon veut vous obtenir. » L'archiduchesse répondit : « La volonté de mon père a été constamment la mienne. Je consens, avec la permission de mon père, à mon union avec l'empereur Napoléon. »

Le prince de Neuchatel, prenant alors des mains du secrétaire d'ambassade, M. le comte de Laborde, le portrait de Napoléon entouré de gros diamants, le remit à l'empereur, avec prière de l'offrir à notre future impératrice, qui parut le recevoir avec plaisir.

Il y eut ensuite grand cercle de jour, dans le magnifique Salon des Colonnes.

Le lendemain, la cour se rendit au Grand-Théâtre en grand apparat, l'empereur ayant à sa gauche l'impératrice, et à sa droite l'archiduchesse. L'ambassadeur et sa suite étant placés dans la loge impériale, où la lumière égalait celle du soleil, je me trouvai très près de l'archiduchesse; et sans qu'elle pût le remarquer, car j'étais caché par les plumes des dames, je dessinai son profil. Mes voisins applaudissaient, par signes, à la ressemblance, en même temps que nous admirions la musique de Gluck dans l'opéra d'*Iphigénie en Aulide,* et les grâces légères des danseuses viennoises.

Le 10, un spectacle bien plus intéressant encore, et tout à fait chevaleresque, nous occupa une partie du jour : ce fut une distribution solennelle des ordres de chevalerie de l'empire. L'empereur, revêtu de la robe, du manteau et du large bonnet antiques des grands-maîtres de l'ordre teutonique, se rendit en grand cortège au palais du grand-maître, pour tenir le chapitre de ces ordres. A l'aspect de cette salle, enrichie des belles armures, des bannières, des portraits et des écussons blasonnés des hauts barons de l'empire, et de leurs fauteuils antiques, sur lesquels siégeaient maintenant environ cinquante chevaliers, portant, comme l'empereur, la robe et le manteau de velours pourpre, je me crus un moment transporté à dix siècles en arrière, dans une assemblée féodale

du moyen âge. Les discours furent prononcés en latin. Les diplômes, en parchemin, auxquels étaient appendus l'énorme *sigillum* de l'ordre et les cachets de l'empire, étaient remis aux récipiendaires, qui venaient se mettre à genoux devant l'empereur : Sa Majesté leur passait ensuite autour du cou la chaîne de l'ordre.

Arrivèrent alors les chevaliers admis à recevoir la chaîne portant la toison d'or; après eux, les grands chevaliers ou cordons bleus de l'ordre de Saint-Étienne, qui est la distinction de la famille impériale; puis, s'avançaient les grands dignitaires de l'ordre royal de Hongrie de Saint-Léopold, dont je fus nommé chevalier. Mais ce qui me parut le plus intéressant, ce fut la distribution des récompenses de l'ordre de Marie-Thérèse. Cet ordre, purement militaire, ne peut être délivré qu'aux guerriers qui, au service de la patrie, ont fait une action d'éclat, attestée par des procès-verbaux de l'armée, et dont ils doivent fournir les preuves authentiques. La lecture du fait historique qui a mérité la décoration est faite au grand chapitre, en langue allemande, et nul n'est fait chevalier de Marie-Thérèse sans que la nation connaisse le fait d'armes pour lequel on lui a décerné cet honneur.

Le 11, on se rendit en cortège au palais impérial et à l'église de Saint-Étienne, pour la cérémonie du mariage, qui eut lieu, en grande solennité, sous un dais, en présence de la famille impériale, du

prince-archevêque, de son nombreux clergé et de la cour. Il y eut ensuite cercle dans une immense galerie, où huit à dix mille personnes se pressaient avec ordre et silence. La famille impériale était assise sur une estrade élevée, dont la nouvelle Impératrice des Français occupait le centre et portait le brillant portrait de Napoléon. Nous fûmes présentés, et la cérémonie du baise-main commença. La jeune Impératrice ôta son gant. L'ambassadeur fut le premier admis. Je fus appelé le quatrième ou le cinquième à cet honneur.

Le soir, il y eut cercle à la cour, dans la grande Salle du Trône, et ensuite grand souper à la table impériale, autour de laquelle le bon peuple circula dans le silence le plus respectueux.

Ainsi finirent, à Vienne, les cérémonies du mariage, et le départ pour Paris fut fixé au lendemain pour ceux d'entre nous qui devaient précéder l'Impératrice.

Au moment où je montais en voiture, un négociant en pierreries vint me prier de porter à Paris, à son associé, une petite boîte verte, grosse et ronde comme un abricot. J'y consentais avec grand plaisir, lorsqu'il me vint l'idée de lui demander ce qu'elle contenait. « Ce sont deux diamants, me dit-il, en l'ouvrant : celui-ci vaut trente mille francs, et celui-là, quoique moins gros, vaut trois cent mille francs. — Ah! lui dis-

je, remportez votre boîte; je ne veux pas vous exposer à perdre cette valeur, si je viens à être volé en route. » Néanmoins, il insista sur le service que je pouvais lui rendre. Je me chargeai fort à contre-cœur de son message; et, très heureusement, je n'en éprouvai d'autre déplaisir que celui d'avoir eu, pour la premièrefois de ma vie, la crainte de rencontrer des voleurs.

J'arrivai le 20 à Stuttgard, avant l'Impératrice. Ici, mon agenda porte les expressions de ma surprise à la vue du luxe et de la magnificence déployés à la cour de Wurtemberg : c'était le faste de Louis XIV dans un espace bien moins étendu que le palais de Versailles. La richesse des uniformes, des cuirasses des gardes-du-corps; celle des ameublements, des services de table, des illuminations; l'éclat extraordinaire donné au grand opéra de *Salomon*, musique de Winter, etc.; tout cet appareil était étonnant à rencontrer dans une des cours du second ordre de l'Allemagne. Chacun de nous était reçu, logé, choyé au palais, comme un grand prince.

C'est au milieu des plaisirs de la cour, et au moment où je pensais le moins à mes occupations, que je fus mandé auprès de la reine de Naples, Caroline Murat, et du prince de Neuchatel qui accompagnaient la nouvelle impératrice. Ils me chargeaient d'un message pour l'Empereur; et, avant le jour, je roulais dans les nuages de poussière, avec six chevaux de poste, qui emportaient vers la France le

billet de la reine et mes regrets. C'était le 20 mars; je ne l'ai pas oublié.

Le prince de Bauveau, chambellan de Napoléon, l'un des nobles de l'ancienne cour ralliés à l'Empereur, portait une lettre de l'Impératrice. Je le rejoignis à Strasbourg; nous fîmes route ensemble, et nous arrivâmes à Compiègne, où l'Empereur attendait sa nouvelle épouse. L'Empereur reçut le prince dans le salon avec une haute distinction, après quoi il m'emmena dans son cabinet.

Là, il perdit son air majestueux, et se livrant à la gaieté la plus vive, il me fit raconter toutes les fêtes de Vienne, de Munich, de Stuttgard. Il se fit apporter le portrait de l'Impératrice et me questionna sur toutes les parties de la ressemblance. Je lui montrai alors le profil que j'avais dessiné, et, de suite, il s'écria : « Ah! c'est bien la lèvre autrichienne des Habsbourg », dont il me montra les médailles; puis, il me fit placer à côté de lui, et se penchant sur la table où était la lampe il se prit à examiner ce portrait dont il paraissait être amoureux. Il me demanda si je le trouvais ressemblant, s'il n'était pas flatté? « Et les yeux sont-ils comme cela... de quel bleu?... le nez n'est-il pas plus petit?... » Il répéta : « C'est bien la lèvre autrichienne, n'est-ce pas?... » en avançant lui-même un peu les lèvres. « Plaît-elle au premier abord, son sourire est-il spirituel? est-elle bien grande comme cela? » en portant la main à sa hauteur;... « a-t-elle de cela?... et de cela? dites, dites, dites tout... —

Mais oui, Sire, » etc., etc. Alors, après s'être frotté les mains, comme un homme heureux... « Comment étaient les fêtes de Vienne? J'espère que celles que nous lui donnerons lui plairont davantage... Ce sera neuf pour elle. Nous avons de quoi la surprendre. Ah! il n'y a que la France pour le bon goût... Et le roi de Wurtemberg a donc fait de belles choses? Il est grand dans ses manières; il fait le petit Louis XIV. Il se ruinera. Le mariage paraît donc leur faire grand plaisir en Allemagne? » Sa Majesté était d'une humeur charmante, et se plaisait à me faire beaucoup d'autres questions, qui annonçaient son impatience de voir l'Impératrice, lorsqu'on vint nous interrompre, pour annoncer à l'Empereur que le feu venait de prendre à une aile du château, et il me congédia.

Quelques jours après, les vœux de l'Empereur furent comblés par l'arrivée de l'Impératrice; il fit plusieurs lieues à cheval, sans escorte, pour aller au-devant d'elle. D'aussi loin qu'il aperçut les voitures, il prit le galop, et sautant à la portière du carrosse, il se la fit ouvrir, et se précipita dans les bras de son épouse, ce qui causa à la Princesse la singulière surprise d'être tendrement caressée, avant qu'on eut pu lui dire quel était le téméraire qui l'embrassait ainsi.

En arrivant à Paris, j'étais un peu fatigué de fêtes, et je trouvai du bonheur à m'en délasser avec mes pinceaux. Je ne pris même, à toutes les cérémonies qui se succédèrent, que la part inévitable dans ma

position. Le mariage civil du couple impérial se fit en grande pompe, à Saint-Cloud, le 1er avril, et je me rappelle que quelques-uns de nos vieux opposants, à l'idée de ce mariage, m'exprimèrent tout bas la crainte que ce jour des malignes tromperies du 1er avril ne fût d'un mauvais augure pour l'avenir.

L'Empereur était en costume impérial, et l'Impératrice portait sur sa tête la couronne montée en diamants.

Après la cérémonie du mariage civil, il y eut un grand repas, et le soir grande illumination.

Le 2 avril, et par un soleil admirable qui succédait à une nuit de tempête, le grand salon du Louvre avait été érigé, béni et décoré en chapelle pour la célébration du mariage religieux. Les augustes mariés y arrivèrent par la grande galerie du Louvre, garnie à droite et à gauche, dans toute sa longueur, d'estrades contenant plusieurs rangées de dames en grande parure. Il serait difficile à l'imagination d'en rêver le brillant coup d'œil : c'est ce que j'ai vu de plus surprenant. Des escaliers avaient été préparés sur les quais et sur le Carrousel, pour assurer des débouchés faciles aux nombreux invités de cette fête.

Le soir, une nuit calme et très noire sembla rendre encore plus éclatante la lumière des millions de pots à feu, verres de couleur, lampions et feux de Bengale, qui dessinaient la forme et les ornements de tous les édifices, et les arcades des ponts. Un temple de l'hymen brillait dans les airs, à une grande hauteur, au-

dessus des tours de Notre-Dame, et la vaste étendue de Paris, ainsi éclairée, était comme une mer de feu dont la Seine répétait les clartés. La place de la Concorde surtout était le point le plus extraordinaire par la richesse des monuments illuminés qui l'entouraient. Les Champs-Élysées étaient couverts d'orchestres, de danses et de spectacles divers. Au retour du jour, il ne restait de cette nuit que des souvenirs.

Ce jour du 2 avril fut marqué par une innovation heureuse. Depuis des siècles, l'usage adopté à Paris, dans les réjouissances publiques, était d'avoir des fontaines où le vin coulait abondamment, et des tribunes du haut desquelles on jetait au peuple de nombreux comestibles. Ces fontaines et ces tribunes, assaillies par la foule, étaient toujours le théâtre des scènes les plus abrutissantes, où l'abondance n'existait que pour les plus forts, et où les plus faibles étaient souvent roulés dans la poussière, à côté d'hommes ivres-morts que l'on foulait aux pieds. Ce spectacle ignoble de vases brisés et d'hommes souillés de vin, avait été longtemps l'indispensable ornement des fêtes publiques.

Mais l'Empereur qui sentait en lui les moyens de relever les mœurs de la nation, voulut que ses largesses, étendues même sur une plus grande échelle, fussent répandues de manière à en écarter tout aspect de désordre et de brutale grossièreté. Il ordonna que des aliments confortables fussent portés au domicile des indigents, et que le peuple reçût des bil-

lets d'une loterie dont les milliers de lots seraient des pâtés, des jambons, des pains, etc., etc., et par personne un litre de vin. Cette distribution fut faite avec un ordre parfait et assez promptement; bien peu de liquide fut perdu, et je n'ai vu chanceler que quelques-uns de ceux qui, n'ayant pas apporté de vase, avaient bu tout d'un trait le lot qu'ils avaient gagné.

Le panorama de Wagram s'avançait, et je fus chargé d'y tracer le mouvement des troupes. Déjà j'étais classé à Paris comme le peintre historien de nos campagnes, et je recueillais les affectueux conseils de nos célébrités, principalement de David. N'ayant pas, comme tant d'autres, à faire de la peinture pour pourvoir aux besoins de la journée, la crainte d'entrer dans trop de détails ne m'arrêtait jamais. Un jour, je m'en excusais, en regrettant d'avoir mis trop de temps à mon travail, et David, pour me rassurer, me répondit : « Ce qui est fait vite est bientôt vu et ne supporte pas un long examen. »

La garde impériale voulut à son tour donner une fête à l'Impératrice. La vaste étendue du Champ-de-Mars, le palais de l'École-Militaire et ses cours immenses étaient occupées par toutes les parties de la fête. Le grand balcon et les appartements du palais étaient richement décorés pour recevoir l'Empereur et la cour, et leur faire voir, avant la fin du jour, le spectacle très animé des courses de char, et d'un grand nombre de chevaux, réunis par pelotons, disputant des prix, que les élégants cavaliers venaient

recevoir des mains de l'Impératrice. Des jeux équestres de toute espèce, des carrousels avaient lieu depuis quelques heures pour intéresser la foule. Ensuite, des ballons furent lancés à une grande hauteur, à laquelle on les vit avec plaisir recevoir une seconde fois les derniers rayons du soleil qui déjà nous avait laissés dans le crépuscule. L'air était tranquille et ces ballons planaient sur nos têtes. Alors, Mme Blanchard, la célèbre aéronaute, recevant le signal du départ, fit trancher les liens qui retenaient son immense ballon, richement décoré de devises et d'allégories; elle s'éleva majestueusement dans l'air, et, en montant, elle répandait à pleines mains, sur les nombreux spectateurs, des corbeilles de fleurs et des milliers de légers tissus de soie, des écharpes, des fichus, des mouchoirs, qui se développaient en tombant et simulaient autant de flammes de mille couleurs. Rien ne peut être comparé à la joyeuse agitation de la foule, pour recevoir ces gracieux présents qui devaient lui servir de parure. La nuit fut bientôt arrivée; et ces mêmes ballons, que l'air tranquille laissait planer sur nos têtes, allumèrent des artifices qui représentaient de lumineux météores embrasant le ciel dans une grande étendue, et qui retombaient avec lenteur sur nous en pluie d'or. Le sexe, la figure gracieuse et le courage de la jeune aéronaute, avaient excité un vif intérêt, et l'on trembla pour elle lorsque l'on comprit le danger que courait son ballon, qui pouvait s'enflammer au moment où elle

allumait tous ces feux d'artifice. Par bonheur, la terrible catastrophe qui devait un jour la précipiter d'une hauteur plus grande que celle des nuages et la tuer sur un des toits de Paris, n'eut pas lieu dans cette circonstance.

Après ce beau spectacle de feux descendant du ciel, le maréchal Bessières, président de la fête, vint prier l'Impératrice, en lui offrant la baguette d'or de Médée, d'être la magicienne qui allait, en touchant le dragon précurseur de l'incendie, faire briller les palais de la féerie.

De grands éclats de gaieté se firent entendre tout à coup autour d'elle. L'Empereur et tous ses guerriers qui l'entouraient rirent jusqu'aux larmes, en voyant l'hésitation timide et craintive avec laquelle cette jeune princesse reçut la terrible prière de mettre le feu à un dragon, qui pouvait faire une détonation semblable à celle d'un canon. L'Empereur insista cependant, et dirigea sa main tremblante; elle ferma les yeux, et ne les rouvrit que pour voir un dragon magnifique, partant du balcon comme la foudre, pour aller, au milieu du Champ-de-Mars, porter sa flamme successivement aux plus belles décorations pyrotechniques que l'on ait jamais produites : des temples, des palais, des allégories, des vers, des devises en feux de couleurs, des pluies continuelles de feux et d'étoiles, des gerbes brillantes et un volcan, qui éclairaient, comme en plein jour, six cent mille personnes attirées sur les talus du Champ-de

Mars... Il était onze heures, lorsque l'on put descendre aux salons préparés pour la danse.

Les cours du palais étaient transformées en salles magnifiques, destinées au bal et au banquet. Les décorations en étaient martiales et élégantes. Tout ce qu'il y avait de plus brillant à Paris y était invité, et l'ordre ne cessa d'y régner.

Jusque-là, toutes mes soirées s'étaient joyeusement passées au bal, chez le comte Daru, chez les ministres, et mes journées laborieusement employées à mes travaux de peintre, que les plus honorables visiteurs venaient encourager. Le prince Eugène, le prince et la princesse de Wagram, les princesses Jablononska, Sapieha, etc., etc., étaient au nombre des personnes qui me témoignaient le plus d'intérêt, et ma gratitude se plaît à consigner ici leurs noms.

Enfin, arriva la fête préparée par le prince de Schvartzemberg, pour célébrer l'auguste mariage, auquel il avait puissamment contribué. Son hôtel, situé dans la rue du Montblanc (aujourd'hui rue de la Chausssée-d'Antin), était au milieu d'un fort beau jardin, dans lequel on avait imité plusieurs des sites où la jeune Impératrice avait passé son enfance. Tous les artistes-danseurs de l'Opéra, dans les costumes autrichiens de ces localités, représentaient des scènes de ses premières années. Cette attention délicate rendit la première partie de la fête délicieuse pour l'Impératrice, qui en fut touchée.

Pour recevoir les douze à quinze cents invités, le prince avait fait construire une grande salle en planches, richement décorée de glaces, de fleurs, de peintures, de draperies, et d'un luminaire immense. Depuis plus d'une heure, le bal était en grande activité, et l'on dansait une écossaise, quoique la chaleur fût étouffante. L'Impératrice, la reine de Naples, la reine de Westphalie, la princesse Borghèse, la princesse de Schvartzemberg, belle-sœur de l'ambassadeur, ses filles et cent autres dames, étaient très occupées de figurer à cette danse animée, lorsqu'une bougie d'un des lustres près de la porte du jardin vint à couler et mit le feu à la draperie. M. le colonel de Tropbriant s'élança d'un bond pour l'arracher. Ce mouvement brusque de la draperie étendit la flamme, et en moins de trois secondes, dans cette salle peinte à l'alcool pour la faire sécher plus promptement, et fort échauffée par le soleil de juillet, mais bien plus encore par la quantité considérable de bougies, la flamme s'étendit d'un bout à l'autre du plafond avec la rapidité de l'éclair et le bruit d'un roulement de tonnerre. Tous les assistants furent à l'instant même sous une voûte de feu.

Dès que l'Empereur eut jugé l'impossibilité de l'éteindre, il prit avec calme la main de l'Impératrice et la conduisit hors du jardin. Chacun imita son sang-froid, et personne ne jeta un cri; plusieurs danseurs même ne savaient encore à quoi attribuer l'augmentation de lumière et de chaleur, et chacun d'abord se

dirigeait, sans courir, vers l'issue du jardin, croyant avoir le temps d'éviter le danger. Cependant, en quelques secondes, la chaleur devint insupportable; on pressa le pas et l'on marcha sur les robes, ce qui occasionna un encombrement de personnes renversées sur les marches du jardin. Des lambeaux enflammés, tombés en même temps du plafond, brûlaient les épaules et la coiffure des dames; les hommes, même les plus forts, étaient entraînés dans la chute, et leurs vêtements prenaient feu. Cette réunion de personnes embrasées était affreuse à voir. J'avais pu sortir facilement des premiers, en dirigeant la comtesse Sandizelle et Mme de Mathis, qui n'eurent aucun accident, et je revins à la porte du salon pour arracher des victimes au fléau qui les dévorait. Une des premières que je pus entraîner fut le malheureux prince Kourakin, ambassadeur de Russie, qui était dans un état horrible : une de ses mains dépouillée et ensanglantée s'appuya sur ma poitrine et y laissa toute son empreinte. Sous son corps gisaient plusieurs dames à demi-brûlées; on les arrachait avec peine, du milieu des flammes, où les épées des hommes accrochaient les vêtements et gênaient la délivrance. De toute part, des cris déchirants de douleur et de désespoir étaient jetés par des mères appelant leurs filles, des maris leurs femmes. Le jardin, éclairé comme en plein jour, fut à l'instant même rempli de personnes se cherchant à grands cris, et fuyant le brasier pour éteindre leurs vêtements. Deux mères, la princesse de Schvartzem-

berg et la princesse de Layen, poussées par l'héroïsme de la tendresse maternelle, ne trouvant pas leurs filles dans le jardin, se précipitèrent sous les flammes pour les chercher dans le salon embrasé; la voûte s'écroula sur elles. et la princesse de Layen, seule, put en sortir pour mourir une heure après. La princesse de Schvartzemberg, perdue pour tout le monde dans cet affreux moment, ne fut retrouvée et reconnue qu'à ses diamants dans les cendres de l'incendie; son corps était si défiguré qu'on ne put la reconnaître qu'à ses parures. Son diadème s'était fondu par la chaleur et sa monture d'argent, en fondant, avait laissé sa trace en creux sur le crâne. Plusieurs dames moururent dans la même nuit, et d'autres longtemps après, dans des souffrances affreuses. Les hommes, un peu mieux garantis par leurs vêtements, eurent un peu moins à souffrir. Le prince Kourakin, l'un des plus maltraités, fut plus de six mois à se rétablir, et Mme la comtesse Durosnel ne s'en releva que plus d'un an après.

Dès que l'Empereur eut remis l'Impératrice dans sa voiture, il revint en toute hâte donner ses soins aux victimes du désastre, et il y resta jusqu'au jour, continuellement occupé à diriger les secours.

Au nombre des victimes, se trouva une dame, que mon ami, M. le colonel Bontemps, et moi, parvînmes à arracher à l'incendie sur l'escalier du jardin. Tout son corps était une plaie déchirante à voir; elle en supportait la douleur avec un courage extraordinaire, mais ne pouvait être ni emportée dans les bras,

ni placée dans une voiture. Nous la soutînmes de droite et de gauche sous les aisselles, la seule place qui ne fût pas entamée par le feu, et nous parvînmes ainsi jusqu'à sa demeure, rue Royale, ayant fait bien difficilement un assez long trajet. L'un de ses gens courut chercher un médecin; et, en attendant son arrivée, très incertaine à cette heure avancée de la nuit, mon ami eut l'heureuse idée de se faire donner de l'huile d'olive, un blanc d'œuf et de l'eau fraîche; de faire battre le tout ensemble, de tremper des compresses dans ce liniment, et d'en imbiber et couvrir les brûlures. Lorsque le docteur arriva, longtemps après notre départ, il assura qu'il n'aurait pas pu mieux faire. Ce traitement fut continué, et, en effet, au bout de six semaines, cette dame était parfaitement rétablie; elle se trouvait être l'épouse, nouvellement mariée, d'un de nos meilleurs amis, M. Prévost, chef de division de la guerre.

Dix personnes étaient mortes des suites de l'incendie, et une centaine d'autres en furent très maltraitées. La désolation fut grande dans Paris lorsqu'on apprit cet événement; et tous nos vieux officiers, qui avaient été désolés du mariage de l'Empereur avec la fille du plus constant ennemi de la France, ne manquèrent pas de comparer ce triste présage pour l'avenir, à la terrible soirée du mariage de Louis XVI, où trois mille personnes furent écrasées ou blessées sur la place Louis XV.

CHAPITRE XII

Un article du Moniteur. — Ukase de l'empereur de Russie. — Mission donnée par l'empereur Napoléon. — Général D... à Burgos. — Le roi Joseph à Madrid. — Grenade. — Cordoue. — Séville. — Bataille de Chiclana, devant Cadix. — Maréchal Victor, à Santa-Maria. — Maréchal Soult, à Séville.

Un soir, à Paris, le 14 février, me trouvant à un grand bal déguisé, chez le prince Cambacérès, archichancelier de l'Empire, un domino noir, des plus simples et de moyenne taille, se trouvant près de moi, fixa ses yeux sur les miens, posa sa main sur mon bras pour attirer mon attention, et fit, avec l'index de l'autre main, le signe du silence, en me disant assez bas, mais sans déguiser sa voix : « Chut, vous vous rendrez demain aux Tuileries, à dix heures, l'Empereur veut vous parler. » Je m'inclinai respectueusement, et je ne répondis que par un signe affirmatif. Le domino noir, qui était le prince Berthier, rentra dans la foule animée de plaisir, où je le laissai se perdre. J'étais très désireux de savoir ce que l'Em-

pereur pouvait vouloir de moi; cependant je passai fort gaiement le reste de cette nuit de folies, après quoi je fus exact au rendez-vous.

Le 15, à l'heure qui m'avait été fixée, l'aide de camp de service m'introduisit dans le cabinet de l'Empereur, où Napoléon, en uniforme et prêt à sortir, me dit : « Il y a longtemps que je n'ai vu l'Es-« pagne; j'en reçois difficilement des nouvelles; par-« tez pour aller trouver mon frère. Rappelez-lui « qu'avec les forces que j'ai mises à ses ordres, il doit « me seconder énergiquement. Insistez sur ce point. « Informez-vous des dispositions du pays et des « besoins de l'armée. Voyez les troupes; voyez le « maréchal Soult, les maréchaux, les généraux. Dites « à Dorsenne, à Burgos, de se défier de N. N... Il de-« vra rendre compte au duc d'Istrie de ce qu'il ap-« prendra. Vous irez à Grenade, vous verrez l'armée « de Sébastiani : vous direz à ce général de faire trans-« porter le plus qu'il pourra de mercure des mines « d'Almaden, dans les magasins de Malaga. J'envoie « exprès une frégate à Malaga pour chercher ce mer-« cure, dont la France commence à manquer. L'on « mettra tout le secret possible dans cette opération, « pour que la croisière anglaise ne gêne pas le re-« tour. Visitez l'arsenal de Séville; pressez le siège « de Cadix. Voyez tout en détail, personnel et maté-« riel; prenez note de tout, revenez sans perdre de « temps, et faites que je croie avoir vu lorsque je « vous aurai parlé. Passez au Luxembourg prendre

« les commissions de ma belle-sœur pour son mari, « et partez de suite. Berthier vous donnera ses dépê- « ches. » Puis, en me congédiant, l'Empereur ajouta gracieusement : « Allez-y chercher vos étoiles. »

Je pris, comme il le désirait, congé de la reine d'Espagne, ange de bonté et de bienfaisance, qui me fit amener ses jolis enfants pour que je pusse en parler au roi. J'allai recevoir les ordres du prince major-général ; je remplis d'or la ceinture de mon valet de chambre Williams ; j'amenai le fils d'un de mes amis, que j'allais installer dans une bonne place, à Burgos. J'étais bien portant, bien reposé de la guerre, presque fatigué de la paix et des plaisirs. Mes préparatifs furent bientôt faits ; et le soir même je partis.

A Bayonne, je laissai ma voiture pour continuer mon voyage à cheval, sur les excellents bidets de poste, que l'on trouve par toute l'Espagne. Le baron de Soulages et M. Clouet, deux de mes amis, officiers du génie, retournant vers le maréchal Ney, voulurent m'accompagner, et notre petite cavalcade prit la route de Madrid. Jusqu'à Tolosa, le pays était tranquille et la route assez sûre ; mais au delà, les postillons nous avertissaient à chaque relais des dangers dont nous étions menacés. Nous ne tardâmes pas à en être convaincus par les coups de fusil que nous tirèrent des hommes de la bande de Mina. En arrivant à Paucorbo, vers l'endroit où la route se trouve entre d'immenses rochers à pic, au pied desquels un ruisseau s'est ouvert un passage étroit, qui ressemble à

celui des portes de fer ou même de l'enfer, tant l'aspect en est sauvage et formidable, une vingtaine de guérillas, de la bande des chefs qu'on appelait les frères Bourbons. embusqués dans les rochers, furent surpris par la célérité de notre marche, et ne purent nous tirer que chacun leur coup de fusil sans nous atteindre. Plusieurs autres bandes rendaient les abords de Vittoria très dangereux, et l'on n'y arrivait qu'avec de fortes escortes. Ce n'était plus cette belle route, ce *camino real* qui, deux ans auparavant, était jonché de fleurs et ombragé de mille rameaux de lauriers arrangés en arcs de triomphe, près desquels les habitants de la contrée. enthousiastes et passionnés pour un libérateur, allaient attendre le passage de l'Empereur. Maintenant, la route était triste et déserte. Partout des débris de chariots, des lambeaux de vêtements, des ossements humains sans sépulture, des corps de chevaux déchirés par des vautours et infectant les passants. De loin en loin, des guérillas ou paysans, pris les armes à la main, étaient pendus aux arbres, et l'on voyait flotter au vent leurs cadavres.

C'est avec des sentiments pénibles de prudence et d'inquiétude, que nous arrivâmes à Vittoria. Le général Joseph Caffarelli, aide de camp de l'Empereur, nous fit l'accueil le plus bienveillant dans cette ville, où il était aimé et respecté. J'y laissai mes compagnons de voyage, et il me donna une forte escorte pour continuer ma route.

Ces escortes, qu'il fallait attendre ou faire reposer

à chaque relais, et avec lesquelles on ne marchait qu'au pas de route, contrariaient toujours l'impatience que j'avais d'arriver. Lorsque les renseignements sur le pays me laissaient espérer un peu de sécurité, je partais au galop, sans attendre l'escorte, afin que les espions de l'ennemi n'eussent pas le temps de signaler mon passage, et cette hardiesse me réussissait presque toujours. J'arrivai sans accident à Burgos, où je descendis chez le général Dorsenne commandant une des divisions de la garde impériale. Le comte Dorsenne se préparait à donner une fête, une loterie, un grand bal aux dames de la ville, et se trouvait depuis une heure entre les mains de son coiffeur, qui n'avait encore bouclé que la moitié de sa belle chevelure noire, lorsqu'il me reçut à bras ouverts, en me demandant la permission de continuer sa toilette. Il me fit mille questions sur nos amis de Paris, et me demanda ensuite si l'Empereur m'avait dit quelque chose pour lui. « Oui, répondis-je, je vous le dirai plus tard. — Dites, dites. — Non, lui dis-je, en indiquant de l'œil le valet de chambre dont je voyais les yeux briller et l'oreille s'approcher pour ne pas perdre un mot de ce qu'il allait entendre; non, non, j'attendrai que vous ayez fini. — Ah! répliqua le général, vous pouvez parler devant lui; c'est un homme sûr. » Je savais qu'au moyen de ces hommes sûrs, qui trompaient notre aveugle confiance, l'ennemi était partout informé promptement de nos démarches, et je répondis au général : « Non, l'objet est sérieux.

— C'est égal, dites toujours. » Alors je répondis : « Je dois n'en parler qu'à vous ; vous le lui redirez ensuite, si vous le jugez à propos. » Cette observation, faite sérieusement, le surprit, et, fort à regret, il fit éloigner le coiffeur. Je lui fis connaître alors les intentions de l'Empereur, et combien l'armée avait à souffrir des indiscrets dont ses généraux étaient entourés à leur insu. Je passai la nuit, chez le comte Dorsenne, à un bal, où ne se trouvaient plus les mêmes personnes que j'avais connues deux ans auparavant, et que l'émigration avait éloignées ; puis, au lieu de rester, comme l'on m'y conviait, je partis par précaution, au moment où chacun me croyait endormi.

Plus j'avançais dans ce malheureux pays, et plus les causes d'inquiétude étaient fréquentes. Partout, on me disait : hier, ou tel jour, on a assassiné ici tel courrier, telle escorte... Passons vite ; défions-nous de ce bois, de cette plaine, etc... C'est ainsi que j'arrivai à Valladolid, où se trouvait le général Kellerman. Il était plus dangereux encore de partir de cette ville que d'y arriver, tant l'espionnage des Espagnols était bien organisé en faveur des bandes nombreuses de guerillas qui entouraient Valladolid. Je trouvai difficilement un postillon qui osât s'exposer au danger de ces rencontres ; et ce ne fut qu'à la vue de deux cents soldats suisses que l'on me donna pour escorte, qu'un jeune garçon consentit à m'accompagner pour ramener les chevaux à la poste.

En arrivant à Valsequillas, nous trouvâmes le bourg dans le grand désordre d'un combat qu'un de nos bataillons venait d'y livrer, pour défendre une colonne de prisonniers contre une troupe de guerillas qui cherchaient à les délivrer. Le bataillon, embarrassé, harcelé dans sa marche, était obligé de rétrograder sur Olmedo, pour ne pas perdre ses prisonniers. Mes soldats suisses étaient déjà très fatigués; cependant, les trouvant de bonne volonté, je payai largement le pain et le vin qu'on put leur procurer sans perte de temps, afin de les mettre en état de poursuivre et de placer entre deux feux la guérilla qui combattait en avant de nous, et laissait sur la route quelques-uns de ses blessés. Ces insurgés, assez nombreux pour repousser un bataillon, auraient pu se retourner et nous écraser; mais Dieu ne leur donna pas la hardiesse de l'essayer; et, du plus loin qu'ils aperçurent nos deux cents baïonnettes, qui brillaient en s'avançant au pas de charge, ils se séparèrent et s'enfuirent en désordre dans toutes les directions, comme des oiseaux effrayés. En entrant à Olmedo, chacun accourut pour nous embrasser comme autant de libérateurs, et nous féliciter d'avoir échappé au danger imminent que nous venions de braver. Le lendemain, les suisses retournèrent à leur garnison, en renforçant le bataillon qui escortait les prisonniers; et moi, présumant que les guérillas de la veille ne seraient pas encore sorties des retraites où elles s'étaient réfugiées, et que j'avais quelque chance de

trouver le chemin libre, je partis avec un seul postillon et mon fidèle Williams, qui tremblait de tout son cœur pour sa personne et pour sa ceinture. Nous traversâmes comme le vent les longues plaines qui conduisent à Coca. A peu de distance de ce bourg, j'aperçus les ruines admirables du vaste palais mauresque de quelque riche sultan. Je voulus m'en approcher pour les mieux voir en passant, mais mon guide m'arrêta en me disant ce proverbe espagnol si bien appliqué aux mœurs de son pays : « *Pour attraper les mouches, l'araignée se cache dans les ruines!* » Il me pressa vivement, au contraire, de m'en éloigner. Il avait l'œil aux aguets; je n'étais pas non plus sans inquiétude, et c'était par prudence que je me hasardais à traverser en plein jour les lieux favorables aux embuscades, parce que j'étais informé que les guérillas les abandonnaient quelquefois pour aller faire la sieste au loin, et éviter d'y être eux-mêmes surpris. C'est ainsi que j'arrivai, avant la nuit, à Ségovie.

Ici, je trouvai, pour commandant français de la province, le vieux comte de T... Cet aimable vieillard, frisé, poudré, comme l'étaient les généraux de Louis XVI, avait fait les guerres d'Amérique. Il avait reçu le gouvernement de la province de Ségovie, où il trouvait un grand bonheur à fêter ceux des Français qui pouvaient arriver jusqu'à lui. Il me combla de politesses et d'offres de service. Malheureusement, je savais que l'aimable général vivait, comme un

enfant. sous la loi d'une belle Piémontaise. Cette marquise, exerçait un souverain empire sur ce vieil officier, pour être en position de le mieux trahir, en informant son jeune et beau Don P..., chef des bandes qui entouraient la ville. Don P..., au moyen de cet avis, enlevait presque tous les courriers et les convois, malgré leurs escortes. Je feignis donc de vouloir rester plusieurs jours en si gracieuse compagnie, pour voir les établissements, le bel aqueduc romain, admirablement conservé, qui sert encore à la ville, et les autres monuments de cette ancienne cité. Je passai la soirée chez l'heureux couple avec les officiers, et je partis à l'improviste, avant le jour, sans escorte, pour traverser les dangereux passages de Fonda-San-Raphaël, et des montagnes du Guadarrama, presque toujours occupés par les brigands. J'eus encore une fois le bonheur d'échapper; et j'arrivai à Madrid le 5 mars, sans avoir fait d'autre rencontre que celle de nombreux vautours perchés sur les bords de la route, où ils attendaient paisiblement la proie que leur apprêtait chaque jour une guerre qui semblait faite à leur profit. En me pressant, je mis onze jours pour aller de Bayonne à Madrid, lorsque, trois ans auparavant, j'avais fait le même trajet en quarante heures.

Je descendis chez le général Belliard, chef d'état-major du roi Joseph. Je me rendis au palais royal, où je fus immédiatement introduit chez le Roi. Ce prince, dont la belle figure exprimait toutes les aimables qualités

du cœur et de l'esprit, m'avait toujours comblé de bontés, et me fit l'honneur de me recevoir comme un ami. Je ne me doutais pas que je deviendrais son neveu quelques années plus tard.

Après que Sa Majesté eut reçu les nouvelles que je lui apportais de Paris, elle me prit à l'écart, et là, se promenant seul avec moi dans une grande galerie, le roi me fit le tableau le plus affligeant de sa position. « Elle est insoutenable, me dit-il. Je voudrais faire le bonheur du peuple espagnol que mon frère me donne à gouverner; je cherche à le rendre propice aux vœux de l'Empereur, mais tout contrarie mes efforts. Le trésor est épuisé, la dette est immense. Ici la misère est extrême et le mécontentement s'en accroît. Pour m'assurer des amis, j'ai fait des largesses, et c'est pour des ingrats qui ont aussitôt passé à l'ennemi avec les mains pleines. La protection dont je veux couvrir mes Espagnols ne les garantit contre aucune vexation: il s'ensuit que je ne puis tirer d'eux aucun appui. Ces désordres sont les causes des lenteurs dont l'Empereur me fait exprimer son mécontentement. » Ensuite, le Roi, avec le sentiment du plus profond chagrin, me donna le nom de ceux dont il avait à se plaindre, et le détail des actes de désobéissance qui l'affligeaient le plus. « Mes bons Espagnols sont irrités, et le nombre des guérillas qui désolent le pays jusqu'à nos portes augmente tous les jours. Les belles provinces de l'Andalousie s'étaient soumises volontiers; aujourd'hui, elles sont maltraitées. Je souffre

plus que je ne puis le dire de cette situation. La misère et la famine vont réduire mes bons Espagnols au désespoir. Ne pouvant les gouverner selon le vœu de mon cœur, je suis réduit à les laisser souffrir. Cependant, je ne veux pas abdiquer; je n'abdiquerai point. J'adoucirai, autant que possible, le sort des Espagnols, et je resterai fidèle et dévoué à l'Empereur, à qui je dois tout. Mais, hâtez-vous, je vous en conjure, de lui porter ces tristes détails, et de lui faire connaître la position affreuse dans laquelle vous m'avez trouvé. Assurez bien mon frère que sa présence seule peut ici tout rétablir; je le supplie d'y revenir. » Je fis observer au Roi que la France était, pour le moment, trop occupée de la délivrance prochaine de l'Impératrice, pour que l'Empereur pût la quitter, et que l'on ne devait pas espérer qu'il pût venir de sitôt; que j'avais moi-même à continuer mon voyage pour achever ma mission, et que je ne pourrais me rendre aux désirs du Roi, qu'après avoir eu l'honneur de le voir en repassant par Madrid. Sa Majesté m'exprima le vif regret de ne pouvoir écrire à son frère ces détails, qui rendraient sa position pire encore si de tels écrits étaient interceptés en route, et me fit promettre de presser mon retour.

Plusieurs personnages que j'allai voir, et ceux même que l'on appelait les Josephinos (les amis de Joseph), ajoutèrent, aux détails que je venais de recevoir, plusieurs confidences qui ne me laissèrent ignorer aucune des causes des malheurs du pays.

« Vos généraux, me dit-on, sont jeunes, beaux et couverts de gloire; ils plaisent à nos dames, et nous voyons se reproduire sous leur commandement tous les désordres de galanterie qui nous ont provoqués à la révolte contre Don Godoy et contre Charles IV. Personne ne méconnaît les aimables qualités, le bon vouloir du Roi; chacun apprécie les bienfaits que l'on doit attendre de la constitution de France qu'il nous apporte. Le peuple, en parlant du roi, dit, dans son langage piquant : ce prince étranger est bon; il nous aime, et nous gouverne comme pour rester avec nous; son aménité nous plaît; sa figure est belle et respectable; nous l'aimons déjà, mais nous n'osons pas nous y attacher, car il a l'air de vouloir partir et bientôt nous abandonner. La crainte des terribles réactions dont nous sommes menacés par la junte de Cadix, glace le courage des Espagnols qui servent loyalement la cause de Don Joseph : les uns se battent en désespérés, les autres jettent bas les armes à la première rencontre. Ces braves gens serviraient l'Empereur à merveille ailleurs que dans leur pays, divisé par l'esprit de parti. » D'autres confidences me mettaient au courant de ce que l'on savait à Madrid de l'armée. « Les troupes françaises que nous avons en Espagne, me disait-on, sont d'une valeur à toute épreuve, elles se sont bien aguerries à la poursuite des guérillas. Les troupes étrangères qui servent ici dans l'armée ne le cèdent en rien aux Français, pour le courage et l'adresse guerrière. Nous pouvons

y remarquer, entre autres, le régiment d'infanterie de Nassau. Les Polonais sont terribles par leur intrépidité. Les Badois sont aussi très braves, et leur conduite est humaine et régulière. Malheureusement, le dégoût qu'ils éprouvent à venir au loin servir une cause qui n'intéresse point les Allemands, les dispose à n'envoyer en Espagne, au lieu de conscrits, que des hommes achetés dans la lie du peuple de leur pays. Ces remplaçants apportent ici leur vices, l'indiscipline, et beaucoup désertent à l'ennemi. Ceux qui nous restent, sont indignés des traitements inhumains que leur font éprouver les guerillas lorsqu'ils tombent en leurs mains, et ils exercent à leur tour, sur ces bandits, les plus cruelles représailles. Cette guerre, me disait-on, en a pris un caractère atroce que l'on pourrait lui ôter, si, au lieu de punir de mort les insurgés pris les armes à la main, on se bornait à les exporter en France, ou plutôt à faire, après chaque bataille, un échange de prisonniers. Un grand nombre de nos soldats meurent de misère sur les pontons de Cadix; ces échanges leur sauveraient la vie, et les replaceraient dans nos rangs avec plus d'ardeur que jamais pour les défendre. On m'apprit aussi que le noyau de toutes ces bandes de guerillas n'était composé que de voleurs échappés des bagnes, se décorant du titre de factieux, et se réunissant aux contrebandiers, qui prenaient pour chef le plus hardi d'entre eux. Ces bandes recevaient tous les déserteurs des deux armées, auxquels cette vie nomade et san-

guinaire. et le pillage. plaisaient plus que la vie régulière et disciplinée des camps. »

C'est avec ces informations peu satisfaisantes que je quittai Madrid le 7 mars, pour m'acheminer vers l'Andalousie. Cette fois encore, je partis sans escorte, et dans quelques passages on me tira des coups de fusil. Deux fois mon guide me fit remarquer, au loin, derrière moi, la poussière d'une douzaine de chevaux qui galopaient à ma poursuite. Je ne parvins à leur échapper qu'en me détournant de la station de poste pour la dépasser et la doubler. C'est en me pressant ainsi, que je pus seulement entrevoir, entre Ocaña et Mora, le champ de bataille d'Almonacilde, que je trouvai encore couvert de débris; c'est à peine si j'eus, à Mançanarez, chez le général Lorges, et à Santa-Cruz, le temps de goûter le vin si renommé de Val-de-Peñas, dont je traversais la belle contrée rocheuse et pittoresque.

L'on me donna une forte escorte pour traverser les étroits passages, si richement boisés de la Sierra-Morena. Tandis que mes soldats étudiaient le terrain et s'avançaient avec précaution pour n'être pas surpris dans ces défilés où la route était jalonnée par plusieurs brigands pendus aux arbres, j'admirais ces beaux accidents géologiques des montagnes, qui ressemblent à celles des Pyrénées, mais qui paraissent plus riches encore parce qu'elles ne sont pas dégarnies de leurs forêts antiques. L'on me fit considérer, comme une preuve de ma bonne fortune,

d'être arrivé jusqu'au sommet sans avoir été attaqué.

A Andujar, je pris la route de Grenade par Jaën, où je trouvai le colonel Tinseau qui venait de battre le corps du général Black. Je continuai ensuite à travers des contrées désertes, où l'on fait quelquefois douze lieues sans trouver une chaumière, et sur un sol fertile qui n'attend que la culture. J'aurais remarqué désagréablement l'incommodité de la pluie torrentielle qui m'inonda toute la journée du 12, sans un déplaisir plus vif encore que celui-là. Le torrent Guadalbolo s'était gonflé; il fallait rétrograder de huit lieues ou chercher à le franchir. Déjà nous étions mouillés et je n'hésitai pas; mais, en entrant dans cette eau bourbeuse, le cheval du guide et le mien tombèrent en se heurtant à une roche. Le torrent nous entraînait rapidement, et mon costume de voyage, que la pluie avait rendu pesant, me gênait beaucoup. Déjà je buvais et j'allais me noyer, lorsque Williams, qui n'était pas tombé, put nous tirer d'embarras l'un et l'autre. Tel fut l'effet de ma passion pour les beaux aspects de la nature, que, trempé comme une éponge, je ne m'occupai cependant plus à rien autre chose qu'à admirer les jeux surprenants des nuages et les couleurs d'un arc-en-ciel, dans ces montagnes où l'orage continuait à gronder. Le vent nous sécha, et nous arrivâmes le soir chez un jeune Alsacien, le commandant Kat, dans un château isolé sur la route, où il vivait enfermé avec sa garnison, les jours où il ne la menait pas dans ses périlleuses

excursions à la poursuite des brigands. Il m'assura que, sans la pluie qui avait écarté les voleurs, je serais tombé au milieu des bandes qui m'auraient tué ou dévalisé. Presque tous les jours, Kat leur donnait la chasse, et il avait acquis à cette guerre une grande habileté.

Le lendemain matin, au point du jour, j'arrivai à l'endroit d'où je devais apercevoir l'admirable amphithéâtre de Grenade, au pied des Alpuxarras, dont les sommets sont couverts de glace et de neige, et dont les riches filons contiennent de l'argent et du mercure. Je désirais ardemment que le vent pût déchirer le voile de brouillard qui me cachait cette vue, et bientôt le ciel favorable déploya une magnificence toute divine. L'atmosphère, échauffée par le soleil, soulevait les vapeurs comme sur un lac d'eau bouillante, et les élevait en mille colonnes élancées et légères; le vent dissipa bientôt les guirlandes et les festons de nuages et il ne resta plus, entre Grenade et moi, qu'un réseau lumineux, au travers duquel je pus distinguer les antiques remparts des Abencerages et les minarets de l'Alhambra. Aussitôt arrivé, j'allai, avec plusieurs officiers, parcourir l'Alhambra. Je ne savais ce que j'admirais le plus, de la beauté du site, ou de la richesse élégante des détails de ce monument antique, conservé depuis six cents ans, comme s'il était construit de la veille. Ces messieurs me donnèrent des plans, des vues de ces beaux aspects, et déplorèrent avec moi la barbarie des Espa-

gnols qui, pour détruire les versets du Coran, écrits en arabe, qu'ils ne savaient pas lire, avaient badigeonné à la chaux toutes les peintures de ce bel édifice.

Ce ne fut pas sans une émotion bien vive que je parcourus les salles où avait été enfermé mon ami, le général Franceschi, lorsqu'il était prisonnier des Espagnols. Ce jeune sculpteur, soldat avec moi dans la Compagnie des Arts, et devenu général de division, avait épousé la fille du général Mathieu Dumas. Peu de temps après, dans une charge de cavalerie, il était tombé au pouvoir des Espagnols. Ceux-ci l'enfermèrent dans l'Alhambra. Franceschi, séparé de sa patrie, de son épouse, écrivait en vers des élégies touchantes sur les murs de sa prison. Les soupirs déchirants qu'il adressait à sa femme, semblaient vibrer encore dans ces chambres désertes, qu'il avait quittées pour aller mourir sans la revoir. Vingt tableaux, qu'il avait crayonnés avec art sur les murailles, retraçaient les différentes phases de sa captivité. Mes compagnons partageaient le vif intérêt que je prenais à ces dessins, à ces écrits, et s'empressèrent de m'aider à en emporter des copies. Ces élégies, ces adieux parvinrent, quelque temps après, aux yeux de Mme Franceschi. Au moment où la perte cruelle de son mari lui avait été annoncée, elle s'était enfermée dans sa chambre, tendue de drap noir comme une chapelle ardente, et ne recevant de clarté que celle d'une lampe funèbre. Là,

se privant depuis plusieurs mois de nourriture, elle attendait, en prières, que la mort la réunît à son époux. Inexorable aux supplications de son père et de sa sœur, elle repoussait leurs caresses consolantes, et ne consentit à revoir la lumière du jour que pour éclairer ces touchants et bien chers souvenirs. Elle voulut les inonder de ses larmes; mais ses yeux déjà affaiblis purent à peine entrevoir ces lignes d'amour, et elle mourut presqu'aussitôt après les avoir vues.

Après avoir visité la manufacture d'armes, la manutention des vivres et les beaux édifices mauresques où sont encore des bosquets de lauriers, plantés, dit-on, par les Abencerages; après avoir vu en détail ces demeures orientales si élégantes et si bien conservées, où il semble ne manquer que les draperies et les tapis qui devaient les rendre délicieuses; après avoir admiré l'état de conservation de ces fontaines du plus beau marbre blanc, d'où le mercure jaillissait autrefois en flots argentés, et où coule encore une eau du plus pur cristal, je suivis mes aimables guides aux divers points de la ville qui présentaient les aspects les plus remaraquables; j'en pris à la hâte des croquis et me rendis ensuite avec eux au quartier général. J'y reçus, ainsi que je m'y attendais, un accueil très caressant et plein d'urbanité.

Avant de quitter Grenade, je remontai sur les remparts pour jeter un dernier regard sur ces vues

admirables qui avaient tant d'attrait pour moi, et dont le souvenir me rend encore heureux. Ce village d'Atarfé, si pittoresquement placé sur le penchant d'une montagne isolée dans la plaine; ces bords du Génil, où viennent affluer vingt ruisseaux ombragés par une végétation toute africaine, par des forêts de lauriers-roses en fleur d'où s'élancent avec élégance des touffes énormes de grands roseaux, et les masses de grenadiers, de nopals couverts de figures, aloès, dont les tiges, élevées en candélabres de fleurs, sont entrelacées de lianes et de guirlandes de vignes aux raisins de Corinthe et de Malaga, etc., etc... tout cela me ravissait, et j'avais de la peine à m'arracher à un coup d'œil si neuf et à des jouissances si pures, lorsque mes chevaux furent prêts. La route directe vers Cordoue, par Alcala, était couverte de bandes trop nombreuses de brigands, pour qu'on me la laissât prendre, et je retournai, par Jaen et Andujar, à Benalva. La nuit me surprit, et je partageai la demeure du beau commandant Kat, logé chez trois vieilles qui habitaient les ruines d'un grand château de leurs ancêtres, dont la porte était blasonnée à trente-six quartiers. L'aspect de ces trois parques qui filaient à la lueur d'une lampe suspendue au mur, et du petit feu qui cuisait la podrida au piment, préparée pour notre souper; les récits du commandant Kat, sur ses excursions à la poursuite des brigands, et sur le danger qu'ils courait toutes les nuits d'être surpris

et égorgé dans ce poste isolé; ses précautions prises pour que la nuit fût tranquille; cette natte de jonc tressé qui allait être mon lit. etc., etc.; tout cela tenait du romanesque et me reportait à plusieurs siècles en arrière.

« Depuis que je vous ai vu l'autre jour, me dit M. Kat, j'ai été m'embusquer, avec trente hommes dans une *Ventana de Cabillas,* abandonnée, où je sais qu'ils viennent souvent se reposer. Au bout de trente heures, j'en ai vu arriver une cinquantaine; je leur ai laissé débrider leurs chevaux; et avant qu'ils ne m'eussent découvert, j'ai fait feu sur eux. Sept sont tombés morts; les autres se sont sauvés plus ou moins blessés, et j'ai pris treize chevaux; vous en monterez un pour partir. » Le lendemain, je quittai M. Kat, et, dans les montagnes que j'eus à traverser, je ne rencontrai que des vautours tranquillement perchés sur les arbres près de la route. A Jaen, le colonel Tinseau, du 55e régiment, renouvela le bon accueil qu'il m'avait déjà fait, me montra ses troupes, et me remit le plan de la ville et des vues de sa position. A Andujar, le marquis de Contadero me fit seller ses chevaux et m'accompagna fort avant sur la route de Cordoue, où j'arrivai le 19 mars. On célébrait la fête du roi Joseph.

Le général Godinho me fit prendre part aux plaisirs de la journée, et me conduisit à la belle mosquée qui est aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Cet édifice, entièrement arabe, a été construit avec

les débris de cent monuments grecs, romains et carthaginois, dont les nombreuses colonnes servent de supports à toutes les arcades qui en forment la voûte. Ces arcades orientales ont, en grand, la forme du trait que l'on obtiendrait en traçant la bulbe de l'oignon. ayant la pointe en haut. L'oignon a été longtemps un aliment très utile en Orient, et il est permis de supposer que cette forme, a été imitée pour la construction des voûtes et des dômes des mosquées. Cette figure, d'ailleurs, ne manque pas d'élégance, et se marie parfaitement aux ornements arabes.

J'aillai visiter, sur l'ancien pont romain qui traverse encore la Guadiana, les bas-reliefs antiques en marbre. qui représentent la mort tragique des deux fils de Pompée. Ils sont placés là, sur la porte de la ville, comme un bon avis donné aux conquérants. J'apportais de bonnes nouvelles de l'Empereur et du Roi. et l'on me donna la place d'honneur au banquet et au bal. Le général porta le toast : Au Roi des Espagnes et des Indes! le préfet porta celui de l'Empereur des Français, roi d'Italie! et moi je bus à l'heureuse délivrance de l'impératrice Marie-Louise et à la naissance d'un prince! Cependant, j'étais loin de me douter que, quinze heures après le moment où j'exprimais ce vœu, c'est-à-dire le lendemain matin 20 mars, les plus ardents désirs de l'Empereur et de la France seraient exaucés, et que toute l'artillerie de l'Empire répéterait les salves de cent un coups de

canon pour annoncer et fêter cet heureux événement.

Au bal, on voulut, par une faveur toute spéciale, me faire valser avec Dona Luiza Platerès, la plus belle jeune personne peut-être de toute l'Andalousie, ce pays où la beauté des femmes est passée en proverbe. Cette demoiselle, grande et bien proportionnée à ma taille, n'avait jamais valsé, et elle parut éprouver un grand trouble lorsque, par la mesure de l'orchestre, elle se sentit entraînée par un cavalier qu'elle ne connaissait pas. L'une de ses mains tremblait dans la mienne ; l'autre osait à peine s'appuyer sur l'épaule d'un homme dont l'expression semblait lui dire : « prenez confiance; je vous soutiens. » Après avoir fait quelques tours devant une assemblée nombreuse, je vis ses yeux se couvrir peu à peu d'un nuage; ses traits, que le plaisir avait d'abord colorés d'une rougeur délicieuse, commencèrent à pâlir; ses forces chancelèrent, sa belle tête s'inclina en tombant sur ma poitrine et je la sentis défaillir. Je l'emportai sur le seuil du jardin pour lui faire respirer la fraîcheur du soir. Plusieurs dames accoururent avec nous. Aucun siège ne s'y trouvait; l'évanouissement était complet, et je la soutins dans mes bras, assise sur mon genou droit, en posant l'autre à terre. On lui fit respirer des sels actifs; et après quelques instants de vives inquiétudes, la vie qui s'exhalait de ce corps rentra doucement le ranimer. Son père, qui l'avait amenée au bal, se hâta d'apporter un siège, où il me fallut la placer. Nous attendî-

mes ainsi que sa voiture fût approchée. Des laquais, avec des torches allumées nous éclairaient, et cette lumière rendait ses traits languissants plus beaux que jamais. Son père et moi soutenions sa marche chancelante. La portière s'ouvrit; il fallut se quitter. Son père me pressa les mains, et le carrosse partit. J'étais trop agité pour rester au bal, qui me parut bien froid après ces émotions: j'étais aussi trop préoccupé pour espérer du sommeil; j'allai donc demander une escorte et des chevaux, et bien avant le jour je me trouvais en route, sur le chemin d'Ecija.

Le ciel de l'Andalousie, toujours beau comme celui de Naples, éclairait de belles campagnes dont l'aspect riant m'inspirait la sécurité. Soit désir de revenir promptement à Cordoue, soit empressement d'arriver à Séville, je trouvais à la marche de l'escorte une lenteur qui excitait mon impatience. Je la renvoyai sur ses pas, et, pensant à toute autre chose qu'à un danger personnel, je partis au galop et arrivai avant le jour à Séville, n'ayant été poursuivi par quelques brigands qu'entre Ecija et Carlotta. Je rencontrai, aux portes de Séville, le colonel Château qui partait pour Paris; je le chargeai de donner de mes nouvelles; je lui indiquai les passages périlleux dont il avait à se défier et je fus remplir ma mission.

M. le maréchal Soult me reçut avec distinction. Après m'avoir longtemps entretenu en particulier de sa position, et m'avoir fait accepter chez lui la plus honorable hospitalité, il me fit accompagner par ses

aides-de-camp dans la visite que j'avais à faire de tous les services de son armée. Je passai ainsi trois jours à Séville, occupé à voir les troupes, les arsenaux, la fonderie, les hôpitaux, et tous les établissements militaires et civils fonctionnant pour l'armée. Une activité admirable était imprimée à toutes les administrations, et il y régnait beaucoup d'ordre. J'allai visiter ensuite l'antique Alcazar, et la célèbre manufacture royale de tabac, qui est vraiment un modèle de grandiose établissement public. Je n'ai jamais tant éternué ; et je me rappellerai toujours ces tas immenses de poudre de tabac, couleur de piment rouge, et ces milliers d'ouvriers fabriquant des cigares. Je vis aussi l'admirable mosquée, cathédrale actuelle de Séville. Ce temple, est entouré d'un jardin, divisé par des compartiments de marbre blanc qui servaient autrefois de conduits aux eaux lustrales, où les Arabes et les Maures faisaient leurs pieuses ablutions, avant de pénétrer dans le sanctuaire. Ces eaux, maintenant inutiles au culte, arrosent les orangers séculaires, toujours chargés de fleurs et de fruits, et les immenses palmiers qui ombragent les chrétiens dans ces parvis du temple catholique. La porte principale est ornée de la plus belle rosace arabesque qui existe. L'intérieur est, de même qu'à Cordoue, semblable à une forêt de colonnes de tous les ordres antiques, placées avec symétrie sous des arcades à l'orientale. L'enceinte du terrain consacré à la prière est une forteresse flanquée de tours couronnées de créneaux ; un

minaret immense, et de forme carrée, s'élève à une grande hauteur. De la plate-forme en terrasse, qui est au sommet, on aperçoit au loin les beaux environs de Séville, et pour jouir de cette vue, les sultans y montaient à cheval par l'intérieur de la tour, sur une rampe douce, qui est encore en état de servir au même usage. Les généraux Sénarmont et Ruty, de l'artillerie, Lhéry, du génie, et vingt de mes camarades de la même arme, fêtèrent mon passage, et me donnèrent mille détails sur leur position et sur l'abandon dans lequel on les laissait dans ce poste éloigné des faveurs et des récompenses. Tous me sollicitaient de retourner promptement à Paris, afin d'y porter un récit fidèle des choses que d'autres rapports ne transmettaient à l'Empereur qu'avec assez de partialité.

Le maréchal Soult se plaignait aussi d'avoir à commander des hommes d'un grade égal au sien; les égards et les ménagements qu'il était obligé d'avoir pour eux le mettaient parfois dans l'embarras. « Sans doute, me disait-il, je me trouve très flatté de commander aux maréchaux de Trévise et de Bellune; mais je préférerais n'avoir à leur place que des généraux, dont l'obéissance serait plus passive et plus certaine. » Conséquemment à cette observation, je pressai le maréchal Soult d'accorder au duc de Trévise le congé que ce maréchal sollicitait depuis longtemps, et il y consentit. Je le quittai pour me rendre devant Cadix. La route de Séville à San-Lucar, par terre, n'était pas sûre, et je dus m'embarquer sur le Gua-

dalquivir. Je pus descendre le fleuve sans faire de rencontre fâcheuse.

A San-Lucar, on insista beaucoup sur le danger de traverser les grandes plaines qui conduisent à Santa-Maria; « hier, me dit-on, l'escorte qui a passé a perdu trois hommes. » J'augurai, d'après cela, que les brigands ayant combattu la veille, j'avais des chances de ne pas les rencontrer sur la route; et, voyant que l'on m'amenait de bons chevaux, je partis sans escorte. Vers le milieu du trajet, Williams s'écria : « Monsieur, Monsieur, arrêtez, je vous prie! » et j'allais toujours. Il me suivait au galop en criant : « Monsieur, de grâce, arrêtez! ma ceinture s'est décousue et tout mon or se perd! — Va toujours. — Mais, Monsieur, nous perdons tout! — Va, va toujours; sauvons notre vie; nous trouverons d'autre argent. — Ah mon Dieu! Monsieur, il ne me reste plus rien! — Tant pis, tant pis, marchons. » Enfin, à deux lieues de là, je parvins à un ruisseau derrière lequel je me crus en sûreté, et je m'arrêtai. Williams alors, avec humeur, s'écria : « Il est bien temps, Monsieur! maintenant je n'ai plus rien. » Nous mîmes pied à terre, et, en effet, la ceinture ne contenait plus rien. Je lui dis : « Cherche dans tes bottes, quelques pièces d'or y auront glissé. » Nous l'aidâmes à les tirer, et tout l'or, à l'exception de deux napoléons, y était tombé. Nous regardâmes comme une bonne fortune d'avoir perdu si peu de chose en nous sauvant d'un mauvais pas.

M. le maréchal Victor me fit un très bon accueil à Santa-Maria, me mit au courant de toutes les opérations du siège de Cadix, et me donna les détails de la grande bataille qu'il venait de livrer devant Chiclana et Barossa. Les généraux Garbé, du génie; Nourri, de l'artillerie; Leval, Barrois, Beaumont, de l'infanterie et de la cavalerie, me montrèrent leurs troupes et leurs grands travaux, dont ils me remirent les plans, en me faisant parcourir, devant Cadix, toute la ligne des forts Sainte-Catherine, Porto-Real, Santi-Petri, etc., occupés par notre armée. L'artillerie ennemie de l'île de Léon, nous canonnait vivement, tandis que nous visitions les forts de Matagorda et de Trocadéro, où nous avions placé les canons et les mortiers à la Villantroi qui bombardaient Cadix, et portaient des projectiles creux à six ou sept mille mètres, jusqu'à l'extrémité du port. En parcourant la plage, on me fit remarquer les coques, aux trois quarts brûlées, de trois vaisseaux pontons échoués sur notre rive, à deux cents pas du bord.

Beaucoup de soldats plongeaient encore dans ces restes submergés, et en tiraient des objets de valeur. M. d'Hérize, l'un des officiers qui étaient avec moi, me dit : C'est à cet événement que je dois ma délivrance. Ceci piqua ma curiosité, et je le priai de me dire quel rapport il y avait entre lui et ces restes de vaisseaux anglais? Alors, en continuant à marcher, il m'amena jusqu'à deux autres carcasses de vaisseaux qui se trouvaient également échouées à peu de dis-

tance l'une de l'autre, à quelques centaines de pas dans la mer, et il me raconta le fait suivant.

« Ces vieux vaisseaux que vous voyez, me dit-il, sont les pontons *l'Argonaute*, et *la Castille*, sur lesquels deux mille Français qui étaient prisonniers, se sont échappés, il y a cinq semaines, en bravant les plus grands dangers :

« Depuis deux ans, nous gémissions entassés dans ces prisons flottantes; nous étions privés d'argent, de vêtements, et presque de vivres. Rien n'égalait notre misère. Les officiers étaient confondus avec les soldats, et nous n'avions pas même cette consolation, qu'au milieu des grands malheurs les hommes tirent de leur éducation, en se rapprochant des cœurs formés comme les leurs; ce qui leur procure bientôt les douceurs de la confiance et de l'amitié. Un grand nombre de femmes et d'enfants, arrêtés aussi, lors de la révolution d'Espagne, étaient mêlés avec nous. Leur faiblesse rendait leur malheur plus sensible et leurs peines ajoutaient aux nôtres. La mort faisait chaque jour des ravages à bord et nous avions sans cesse à pleurer des mères, des amis ou des fils. L'espoir de voir notre sort s'améliorer était si éloigné, qu'il ne pouvait plus soutenir notre courage.

« Nous étions dans cette affreuse position que rien ne peut décrire, lorsque l'un des trois bâtiments que vous venez de voir, fut un jour détaché par la force du vent et le courant de la marée qui le firent dériver, et l'entraînèrent sur cette plage.

« Il y vint échouer, malgré toutes les ancres et les efforts de l'équipage pour lui donner une autre direction. Cet événement devint pour nous un coup de lumière ; et ce qui était pour d'autres le comble du malheur, devint l'objet de tous nos vœux.

« En étudiant la marche de la marée, chacun de nous commençait à espérer; et depuis ce moment si quelque paille, ou quelque corps flottant se trouvait sous la main, nous le jetions à la mer, et nos regards le suivaient avidement, aussi loin que possible, dans la direction du rivage heureux, où il allait aborder; mais notre espoir s'évanouissait à la vue des câbles et des amarres qui retenaient nos vaisseaux, et qu'il semblait impossible de détacher. Une garde espagnole veillait d'ailleurs à la police du bord et nous étions sans armes.

« Cependant le désir de nous procurer la liberté sur le ponton *la Castille,* que je montais, faisait naître chaque jour de nouvelles idées pour y parvenir et nous eûmes bientôt trouvé le moyen de réunir quatre haches que nous avions dérobées aux charpentiers qui travaillaient à l'entretien de notre vieux vaisseau.

« C'était bien peu pour lutter contre deux cents canons qui pouvaient tirer sur nous dans le même instant, mais c'était assez pour faire travailler nos têtes et nous encourager. J'osai donc, avec six officiers, former un projet d'évasion. Nous en fîmes part à M. Derolles, brave officier de marine qui saisit nos

vues, et nous donna l'idée de la plus audacieuse entreprise.

« Nous en gardâmes d'abord le secret, parce que tous n'étaient pas également capables de voir approcher de sang-froid un moment si hasardeux, et que l'hésitation des plus timides pouvait nous perdre. Nous décidâmes que la plus forte marée de la lune qui commençait, devant avoir lieu dans six jours, à quatre heures du matin, c'était l'instant qu'il fallait choisir. Nous communiquâmes ensuite ce plan au plus brave officier du ponton *l'Argonaute,* auquel on en jeta l'avis dans une boule de pain : celui-ci l'accepte avec transport pour lui et les siens, et nous employâmes les six jours à animer les esprits de manière à faire désirer à tous l'exécution du projet. Nous avons fini par le leur communiquer, en menaçant de la mort, celui qui oserait s'y opposer, ou le dévoiler.

« Enfin, le jour marqué arriva. En attendant le moment indiqué, chacun feignait de reposer. La nuit était belle, tout était calme excepté nos cœurs. En voyant l'ardeur avec laquelle chacun avait pris part au complot, nous regrettions d'avoir douté un moment du courage de quelques-uns. Nous avions tous les yeux sur Derolles, qui s'était armé de la meilleure hache. Lorsqu'il vit la mer suffisamment grossie, et le courant assez fort, il nous fit signe de le suivre en silence.

« Il monta sans bruit le premier sur le pont ; la sen-

tinelle voulut le repousser, il la terrassa d'un coup de hache et se jeta sur le gros câble qu'il coupa en deux coups. La garde cria : « aux armes », elle fut égorgée ou jetée à la mer, et tandis que plusieurs coups de fusil donnaient l'alarme dans les batteries et les bâtiments du port, toutes les amarres étaient coupées, et nos deux vaisseaux sans mâts, et sans agrès suivirent lentement le mouvement de la mer. Aussitôt plusieurs coups de canon partent du rempart. Une de nos femmes est emportée par un boulet. Deux ou trois autres que ce spectacle a saisies de terreur, demandent à grands cris qu'on les ramène au port; mais c'eut été le vœu de tous, qu'il n'y avait plus moyen de le faire. Les hommes poussent ensemble des cris pour se faire entendre du rivage français : et plus le danger augmente, plus leur courage s'élève et s'anime.

« Les deux pontons se suivaient à peu de distance, et le courant favorable nous avait déjà portés presqu'au milieu de l'espace que nous avions à parcourir. Le calme de l'air semblait aussi nous protéger en retardant la marche d'un grand nombre de chaloupes canonnières qui nous poursuivaient en faisant un feu terrible et nous tuaient beaucoup de monde. Enfin le jour qui commençait à paraître, nous fit voir nos compatriotes accourant sur la plage.

« Dès qu'ils purent distinguer notre langage, et savoir qui nous étions, leur parti fut bientôt pris de voler à notre secours. Les uns apportaient des plan-

ches et des cordages et s'avançaient bien avant dans la mer, pour répondre de plus près à nos signaux, en élevant comme nous leurs chapeaux. D'autres amenaient des canons jusque dans l'eau pour raccourcir l'espace qui les séparait de l'ennemi, et nous nous trouvâmes bientôt marchant lentement entre deux feux, dont l'un nous défendait et l'autre nous abîmait. En approchant du rivage, ceux qui savaient nager, et beaucoup de ceux mêmes qui ne le savaient pas, se jetaient à la mer. Enfin, après une heure et demie d'affreuses angoisses, nous vîmes *l'Argonaute* s'arrêter assez près de terre et tout son monde descendre et se sauver.

« Nous étions restés un peu en arrière et dès ce moment, l'ennemi dirigea tous ses feux sur nous; cependant quelques minutes après nous sentîmes notre vaisseau toucher, et cette secousse nous fit jeter à tous un cri de joie; mais il y avait encore environ huit pieds d'eau et plus de deux cents pas jusqu'à terre. N'importe, tout ce qui n'était pas blessé se jeta à la mer, ne balançant pas entre le danger de se noyer, et celui d'être repris ou tué. Plusieurs attachaient leurs enfants sur leurs épaules, d'autres entraînaient leurs femmes par la main, pour les sauver ou périr avec elles; beaucoup d'intrépides nageurs arrivaient du rivage, malgré la pluie de mitraille que l'ennemi dirigeait sur nous; et il y eut de ces braves qui sauvèrent jusqu'à vingt personnes.

« Les obus mettaient le feu à notre ponton. Derol-

les, avec quelques autres, la hache à la main, courait l'éteindre partout où il commençait à prendre et son noble courage sauva la vie à beaucoup de blessés qu'on eut le temps d'arracher aux flammes. En arrivant à terre, nous eûmes la douleur de ne plus retrouver que la moitié de ceux qui étaient partis: mais le bonheur d'être libres, et le généreux empressement de toute l'armée, et de ces messieurs, qui nous prodiguèrent des vêtements, de l'argent et des soins, dissipèrent nos regrets par les plus vives émotions. » En terminant ce récit, M. d'Hérize avait les yeux humides de larmes, et il pressait la main à un des officiers dont il voulait me détailler les bienfaits; mais celui-ci aussi modeste que généreux, ne lui permit pas d'achever.

Pendant ce récit, nous continuions à parcourir nos lignes sous le feu de toutes les batteries espagnoles, qui cherchaient à détruire notre petit groupe; ce bruit d'une grande canonnade, que je n'avais pas entendu depuis plus d'un an, flattait singulièrement mon oreille très aguerrie. J'entrevoyais avec anxiété les difficultés que l'on aurait à vaincre pour traverser une plage de vases profondes qui bordaient, de notre côté, le canal de Santi-Petri. Sans cet obstacle, ce canal eût été aussi franchissable qu'une rivière, car nous avions les bateaux et les moyens nécessaires pour le traverser. Des milliers d'oiseaux à hautes pattes, tels que les grues, les spatules, les flamands à la couleur écarlate, circulaient en sé-

curité sur ces plages vaseuses, et nous prouvaient qu'elles étaient inabordables aux humains. Indépendamment de tout l'attirail du passage d'un fleuve difficile, on préparait des radeaux, composés d'outres carrées faites en cuir et gonflées d'air, qui, réunies par des charpentes légères, devaient présenter des surfaces assez larges et tirant peu d'eau, sur lesquelles on ferait passer des troupes. Des cafetans en liège étaient inventés pour aider tous les nageurs, qui formeraient notre avant-garde. Les pontons en cuivre de l'artillerie devaient servir de ponts sur le canal Santi-Petri, et une flotte française, venant de Toulon ou de Brest, devait occuper la croisière anglaise pendant l'attaque et l'opération du passage, qui ne pouvait être effectué qu'au moyen de cette diversion. Toutes nos batteries étaient préparées et depuis longtemps prêtes à fonctionner. Cette flotte était attendue avec impatience, lorsque, le 5 mars, une attaque imprévue vint attirer l'attention du maréchal Victor sur les derrières de son armée.

Les Anglais, au nombre de cinq à six mille hommes, commandés par le général Graham, venant du camp de Saint-Roch, près Gibraltar, et quinze mille Espagnols, sous les ordres du général Lapina, venant d'Algésiras et laissant à leur gauche le cap Trafalgar, vinrent attaquer l'armée française, disséminée sur les hauteurs de Santi-Petri, de Chiclana et de Porto-Réal espérant, en tombant sur le centre de nos lignes, nous forcer d'abandonner toutes

nos redoutes, et, par ce moyen, détruire nos batteries, qui bombardaient Cadix, et nous faire lever le siège.

Dans le premier moment de surprise, nos arrière-gardes furent obligées de se replier sur le corps principal, composé des divisions Rufin et Leval, qui purent tenir l'ennemi en respect. Le maréchal Victor, promptement informé de cette attaque, accourut sur le lieu du combat avec toutes les forces disponibles, et la bataille, engagée de la manière la plus vive, prit tout à coup un caractère très sérieux. La tête des Espagnols fut repoussée dès le premier abord; et le reste donnant mollement, le général anglais se mit aussitôt en première ligne.

La division Rufin reçut le choc des Anglais; de part et d'autre, on se heurta avec un courage extraordinaire, sous les arbres et dans les bois, au-dessus de Chiclana. Deux fois de suite, les régiments du général Rufin et ceux des Anglais se rencontrant en lignes parallèles, firent des charges à la baïonnette, qui produisirent de ces mêlées qui ont toujours été très rares dans nos guerres, car, le plus souvent, l'un des deux corps combattants, démoralisé au premier abord par les projectiles, recule avant que l'autre ne l'atteigne et ne croise le fer.

Les lignes de ces glorieux faits d'armes restaient tracées par les corps des nombreux héros, qui semblaient attendre, sans sépulture, que des monuments, élevés à leur honneur, y transmissent leur nom à la

postérité. Ces combats acharnés avaient présenté cela de particulier, qu'on y vit les Anglais, après avoir brisé leurs armes en frappant de la crosse ou de la baïonnette, ne point songer à se servir du sabre qu'ils portaient au côté, mais continuer la lutte en boxant nos soldats. Leurs officiers aussi, suivant encore la méthode ancienne, levaient le bâton, la canne du commandement, pour frapper avec rage et stimuler ceux qu'ils voyaient reculer dans les rangs. Nos sous-officiers, placés en serre-file, croisaient le fusil en travers, sur le dos de leur escouade, et s'arcboutaient en contrefort derrière la ligne, pour empêcher les rangs de fléchir. Nos officiers ramassaient les fusils des blessés, et se présentaient en simples soldats pour renforcer les rangs là où ils étaient éclaircis.

Ce fut en soutenant une de ces terrribles mêlées, celle du 95e régiment, commandé par le colonel Mengarnaud, qui y fut tué, que le général Rufin l'un des plus beaux hommes de France, reçut une blessure mortelle. Son cheval en avait aussi reçu plusieurs, et l'animal, furieux, emporta son maître dans les rangs des Anglais, où il tomba sous les pointes de vingt baïonnettes. Le général Rufin, évanoui, fut relevé prisonnier. L'élégante beauté de ce général, sa belle figure pâlie et entourée des boucles flottantes de ses cheveux blonds en désordre, frappèrent de surprise et d'admiration les Anglais, qui lui prodiguèrent les plus vives marques d'intérêt, les plus grands

égards, et le conduisirent en Angleterre, où il mourut au moment de débarquer.

La cavalerie des Anglais fit aussi sur la nôtre des charges à outrance, et qui furent reçues avec la même valeur. Leurs escadrons, enfin, repoussés, furent obligés de descendre sur la plage, au pied des falaises de Barossa, et de suivre le même chemin creux que les Espagnols avaient dû prendre pour se retirer vers Cadix. Pendant ce combat, qui dura plus de dix heures, les Espagnols, de l'île de Léon, jetèrent un pont de bateaux au point le plus étroit du canal de Santi-Petri, et sous le canon de ce fort. La colonne espagnole du général Lapina se précipita sur ce pont en se retirant, et quelques-uns de nos détachements qui les poursuivaient pénétrèrent aussi jusqu'au delà du pont. Mais le général Graham, si mal secondé par les Espagnols, ayant reconnu l'impossibilité de pénétrer plus avant dans nos lignes et de nous faire lever le siège, prit position sur la hauteur de la tour de Barossa, y soutint avec succès plusieurs attaques de la division Leval, et protégea jusqu'à la nuit la retraite de son armée. Nos hommes d'avant-garde, ayant les Anglais derrière eux, se retirèrent alors de ce côté-ci du pont, et l'on s'en tint à canonner ce passage. Les Anglais, enfin, rentrèrent dans l'île, et chantèrent comme une victoire, sous le nom de *bataille de Barossa*, l'avantage qu'ils obtinrent, en faisant entrer au secours de Cadix les dix à douze mille hommes restant de l'armée combinée.

De leur côté, les Français, affaiblis par la grande étendue des côtes qu'ils avaient à garder, surpris par la nouvelle de cette attaque dans les postes qu'ils occupaient, éloignés les uns des autres, et n'arrivant que successivement sur le terrain du combat, où ils durent suppléer par le courage au défaut d'un plan combiné, purent considérer comme une victoire brillante d'avoir si vaillamment déjoué les projets de l'ennemi, et de l'avoir réduit à s'échapper. Ils donnèrent à cette affaire le nom de *bataille de Chiclana*.

Au nombre des incidents très remarquables de cette journée, on me cita celui-ci. Dans les jours précédents, on avait pris aux Espagnols cinq ou six cents hommes, et cette colonne traversait le champ de bataille dans le moment de l'attaque. Ces prisonniers voulurent profiter de l'occasion favorable pour se révolter et se sauver ; mais le chef du bataillon qui les gardait les fit se coucher la face contre terre, en laissant quelques hommes pour fusiller le premier qui relèverait la tête, et il marcha à l'ennemi avec le reste de son monde. La bataille se termina sans qu'il eût perdu un seul prisonnier.

D'autres officiers me citèrent Catherine Baland, vivandière du 95e régiment. Dans le moment le plus meurtrier de la bataille, cette femme parcourait les rangs et versait son eau-de-vie aux soldats pour les ranimer, en leur disant gaîment ces paroles encourageantes :

« Tiens, bois, bois, mon brave ; tu me paieras demain ».

Et pourtant, lorsqu'elle voyait tomber tant d'hommes à ses côtés, elle pouvait penser que le lendemain beaucoup de ses débiteurs manqueraient à l'appel.

La belle Catherine, devenue célèbre dans l'armée, et chantée par Béranger, n'a jamais été blessée ; elle reçut la croix en 1813, pour beaucoup de traits semblables de courage et de désintéressement.

Des hauteurs de Barossa et de Chiclana, je voyais, à l'horizon, la tour de Tanger dessinant la pointe de l'Afrique, au delà du détroit de Gibraltar ; puis, toute l'île de Léon et les monuments, les forts, et la rade de Cadix, bordée de marais salants, où des milliers de tas de sel, symétriquement placés, ressemblaient à des lignes de troupes. La beauté pittoresque du site, les détails extraordinaires de la bataille et l'attachement que je portais au brave et beau Rufin, avec lequel j'avais fait mes premières campagnes en Allemagne, me disposèrent à faire un jour un tableau de cet événement ; et avant de quitter cette belle contrée, je fis les croquis dont je devais me servir plus tard pour donner à cette composition le cachet exact de la vérité.

Je reçus, pour les porter à l'Empereur, les réclamations de tous les corps, et pris avec un vif intérêt le détail de leurs travaux pour leur en faire obtenir

la récompense. Je pressai les opérations du siège, qu'une affaire si brillante ne devait pas ralentir, quoiqu'elle eût fatigué l'armée. Le 27 mars, je rejoignis, à Santa-Maria, le maréchal Victor, qui m'entretint longtemps des besoins de son armée, de la nécessité du retour de l'Empereur pour arranger les affaires en Espagne. Je quittai, à regret, la demeure délicieuse que le duc de Bellune m'avait donnée à Santa-Maria, dont les croisées, toujours ouvertes dans ce climat si doux, étaient dirigées vers la rade, et me faisaient voir au loin Cadix, à travers le feuillage des orangers chargés de fleurs et de fruits. Leurs branches pénétraient jusque dans mon appartement, et mettaient à ma disposition leur parfum et leur saveur. Dans ce lieu enchanteur, tout charmait l'odorat, les yeux et le goût; et je n'oublierai jamais que ce beau site possède en outre, pour ses heureux habitants, des objets plus précieux encore que je ne fis qu'entrevoir, mais qui me confirmèrent dans la haute opinion que l'on me donnait de la beauté des Andalouses.

Après notre entretien, M. le maréchal Victor me donna ses lettres pour la France, et je rétrogradai vers Séville. Je pris une escorte, et le même soir j'étais à San-Lucar. Là, je frêtai une barque pontée, pour remonter le Guadalquivir; et, en attendant que la petite garnison d'escorte fût arrivée et que la marée montât pour soulever notre barque qui était encore sur le sable, je me promenai sur la plage, douce et

poudreuse, de ce beau fleuve. Je ne remarquai pas, sans un vif intérêt, dans cette sombre soirée, deux phénomènes phosphoriques dont on m'avait parlé. En cherchant parmi beaucoup de barques pontées celle qui devait me servir, le sable, agité sous mes pas, prenait, la clarté, la couleur écarlate du feu; c'était à me faire croire que je remuais des cendres brûlantes. En même temps, je voyais s'échapper et voltiger autour de ces navires, des milliers d'étincelles lumineuses qui me firent croire un moment que le feu pouvait y être. Mes bateliers, pour me tirer d'erreur, attrapèrent plusieurs de ces mouches qui brillent beaucoup plus que nos vers luisants, et qui jettent leur clarté phosphorescente en même temps qu'elles agitent leurs ailes. Le même insecte se trouve en Italie et se nomme *lucciola*. Ces détails d'histoire naturelle m'intéressaient singulièrement; et j'emportai, avec les notes recueillies dans mon voyage, beaucoup de petits échantillons de pierres, de soufre, de minéraux, des insectes, des plantes et des croquis des lieux, qui me promettaient d'aider mes souvenirs et de me fournir des sujets d'étude après mon retour.

Notre navigation, qui fut d'abord très douce, devint extrêmement pénible à mesure que l'eau de la mer et le vent opposé au courant soulevèrent les eaux du fleuve. Nos voiles bien gonflées nous faisaient sillonner rapidement les flots, qui semblaient nous repousser. Déjà nous souffrions assez du mal de mer pour que le soleil, levé sur ces beaux rivages, nous

laissât fort indifférents à l'aspect des riants paysages qu'il éclairait; et nous avions atteint le tiers du chemin, sans avoir le courage de lever la tête pour regarder au loin, lorsque nos bateliers vinrent à la hâte nous prévenir du danger qui nous menaçait. Ils avaient aperçu une sentinelle se cacher promptement à l'entrée d'une petite forêt d'orangers qui bordait la rive gauche du point vers lequel nous montions; il fallait se tenir en garde contre quelque surprise, et cet incident sembla nous ranimer. En effet, lorsque nous fûmes à demi-portée de fusil du bois, deux hommes armés, n'apercevant qu'un batelier au gouvernail, lui crièrent d'aborder; il n'en tint pas compte, et suivit sa route. Alors plusieurs hommes armés parurent, en menaçant de faire feu si l'on n'approchait pas. Ma petite garnison de quinze hommes qui s'étaient endormis, parut à mon appel et montra la tête. Les brigands aussitôt se montrèrent un peu plus nombreux, et nous tirèrent plusieurs coups de fusil; mais ils n'attendirent pas que tous les nôtres eussent riposté, pour se sauver et disparaître dans l'épaisseur du bois. Nous étions menacés de deux ou trois autres rencontres semblables; mais elles n'eurent pas lieu, et tous nos soins se bornèrent ensuite à seconder nos marins contre le vent qui s'élevait avec fureur, soulevait les vagues jusque par-dessus le pont de notre barque, et nous faisait courir d'assez grands dangers. Bien battus par cette bourrasque, nous nous fîmes descendre à terre, dans un village, à deux lieues de Séville.

J'y trouvai M. Blagnac, un des officiers du roi Joseph, qui me fit donner des chevaux, et j'arrivai le soir à Séville, tandis que mon bateau ne put y aborder que le lendemain.

Je terminai cette journée orageuse, à table, chez le maréchal Soult; puis au spectacle, et ensuite dans sa conversation, M. le maréchal se plaignit d'être gêné dans ses actions; il se voyait entouré d'ennemis; ajoutant que les Anglais, les Portugais, les Espagnols étaient en face, à sa droite, à sa gauche, ainsi que les guérillas qui entravaient, disait-il, toutes ses opérations. Il ajoutait que la guerre ne fournissait pas à la guerre; que le pays étant épuisé, il y trouvait peu de ressources et que les vivres y étaient rares et chers. « Les troupes de renfort que je demande, disait-il, n'arrivent point jusqu'ici, parce que Belliard les retient à Madrid; les travaux du siège de Cadix épuisent mes faibles moyens. Les hôpitaux manquent de médicaments. L'armée de la junte a enlevé du pays tous les chevaux propres à la cavalerie, et la mienne est en souffrance. »

Enfin, en s'animant, M. le maréchal ajouta d'un accent pénétré :

« Le croirait-on? je suis ici entouré de jaloux prêts à me desservir, mal secondé par des chefs trop élevés en grade pour se soumettre sans observation; je suis sans aucun ami qui console mon cœur, éloigné depuis longtemps de ma famille, qui est à Paris. »

Le maréchal ne m'avait pas, comme les autres généraux, exprimé le désir de voir arriver l'Empereur pour prendre le commandement de son armée; mais, d'après tout ce que j'avais vu et entendu, je restais persuadé de la nécessité de rétablir, par une impulsion forte et supérieure, l'unité d'action indispensable pour détruire ces tiraillements et pour pouvoir marcher avec succès. Je me pressai donc de retourner vers la France, afin de porter ces nouvelles à l'Empereur. Je pris une grosse escorte : cinq à six courriers, plusieurs voyageurs profitèrent de cette occasion et partirent avec moi.

J'arrivai le soir à Ecijà, chez le général Dijon. Le lendemain, mon ami, le colonel Lallemand, du 27e dragons, me reconduisit, avec son régiment, jusqu'à Cordoue.

Ici, le général Godinho me chargea de quelques bijoux pour remettre à son épouse, à Paris, et je joignis ces objets précieux à plusieurs autres petits trésors de sentiment dont on m'avait rendu porteur. J'avais bien des cœurs à réjouir en rentrant à Paris, et tout me pressait d'arriver au terme de mon voyage. Ce général m'apprit que, depuis peu de jours, ma belle valseuse Dona Luisa, était partie avec son père, appelé à exercer un haut emploi dans une autre province. Mais il ne savait pas encore et ne put me dire ce que j'appris en route, qu'avant d'arriver à Madrid,

cette malheureuse famille avait perdu la vie dans une embuscade des brigands : le père fusillé comme Josephino, et la fille périssant dans les plus infâmes traitements. Ce fut à Consuegra que j'appris avec horreur ces affreux détails. Ce brave général Godinho, en prenant congé de moi et en me chargeant de ses tendresses pour son épouse, ne se doutait pas qu'il nous faisait à tous deux d'éternels adieux. Peu de temps après mon passage à Cordoue, il reçut, m'a-t-on dit, du maréchal Soult une réprimande injuste et si dure que, ne pouvant ni s'en venger, ni en supporter la cruelle offense, il descendit à l'instant même de son appartement, et, s'adressant à la sentinelle placée à sa porte, il lui demanda : « Ton fusil est-il chargé? — Oui, mon général. — Eh bien! donne-le moi! » puis l'ayant armé, sans hésiter, il posa la crosse à terre, appuya du pied sur la gâchette, et se fit sauter la cervelle, sans que personne eût le temps de s'y opposer.

Les tristes récits de ce qui se passait dans ce malheureux pays, n'étaient pas de nature à me rassurer sur l'issue de ma seconde traversée de l'Espagne. Je partis de Cordoue le 1er avril. Le retour de la belle saison et des nuits moins froides disposait les brigands à sortir de leurs repaires pour venir s'embusquer sur les routes, et attaquer traîtreusement, comme des tigres lâches et féroces, tous les détachements moins nombreux que leurs bandes. A Andujar, à Baylen, à la Caroline, où je renouvelais mes es-

cortes, on me signalait la présence de l'ennemi et la nécessité de marcher avec prudence. A Santa-Cruz, les officiers du 13e de dragons me racontèrent le combat qu'ils avaient livré dans la journée à une bande assez considérable qu'ils avaient battue; et présumant, comme moi, que l'ennemi se serait momentanément retiré après cette défaite, ils approuvèrent mon désir de profiter de la nuit pour passer outre. Cela nous réussit, et à trois heures avant le jour j'étais à Val-de-Peñas; à six heures, à Mançanarez, chez le général Lorges, et à midi, à Villa Rubia. Ici, les escortes n'étaient pas rentrées, et les nouvelles du pays étaient trop menaçantes pour qu'il fût convenable de se hasarder de jour sur la route sans être en grand nombre. Bien à regret, il fallut s'arrêter pour attendre que les troupes fussent rentrées, reposées et en état de repartir avec nous. Je profitai de ce retard pour envoyer un Espagnol affidé au général badois Neuenstein, à Consuegra, pour le prier de me faire tenir une escorte prête pour le moment où j'y arriverais. Cette journée d'attente me sembla bien longue. Le bourg où j'étais n'offrait de curieux qu'un haras de baudets, les plus grands, les plus barbus, les plus méchants que j'aie jamais vus. Je ne croyais pas que l'âne pût atteindre ces proportions, un mètre soixante-dix centimètres. C'était une bien triste récréation pour des esprits préoccupés des moyens de sortir d'un mauvais pas.

La conversation des courriers et des négociants qui

s'étaient réunis à mon escorte roulait sur les dangers que cette guerre atroce leur faisait courir depuis deux ans; et quoique leur courage les disposât à bien combattre, ils n'en étaient pas moins affligés de devoir attribuer ces malheurs à une cause aussi injuste. Williams comptait tristement les louis de sa ceinture, qui n'en contenait plus que cent cinquante, et moi je pressais le repas des troupes et des chevaux qui n'étaient rentrés qu'au coucher du soleil. Je les mettais en état de repartir aussitôt après le retour de mon estafette; et, fort tourmenté de ces retards, bien fatigué de ces agitations, je m'étendis sur un banc, et. la tête appuyée sur mon manteau, je succombai au besoin du sommeil.

Ce doux engourdissement, cet état réparateur ne fut pas de longue durée : un cauchemar douloureux vint m'oppresser, et bientôt après me réveiller en sursaut. Je sautai à bas de mon banc; et tout affligé de ce que je croyais avoir vu, je courus, dans l'obscurité, jusqu'à la pièce voisine où reposait Williams; je l'appelai plusieurs fois; mais son sommeil était si lourd, qu'il ne pouvait m'entendre. Enfin, il répondit : « Me voilà! » C'était tout ce que je désirais; et lorsque je fus certain qu'il vivait, je regrettai de l'avoir réveillé. Le génie hideux et mensonger des nuits. assis et pesant lourdement sur ma poitrine, avait fait retentir à mon oreille un cri terrible de détresse. Par une affreuse illusion, il m'avait montré mon pauvre Williams m'appelant à son secours, et tombant as-

sassiné à mes pieds au milieu d'un combat. J'étais encore sous l'impression douloureuse que m'avait laissée ce mauvais rêve, lorsque mon exprès revint de Consuegra, en m'annonçant que la route paraissait libre, et que des troupes m'attendaient. Mon escorte de dragons fut aussitôt prête à partir, et nous nous mîmes en route à deux heures du matin.

CHAPITRE XIII

Je suis fait prisonnier et pendu.

Arrivé à Consuegra, le général badois, comte Neuenstein, me détourna de prendre la route d'Aranjuez, occupée par les guérillas, qu'il avait à combattre tous les jours, et la cavalerie qu'il me donna me conduisit par Mora, où j'arrivai le soir. D'ici encore, je ne pus repartir qu'à une heure du matin; et quoique la route fût très peu sûre, on n'avait à me donner que quarante dragons, avec lesquels nous arrivâmes à Tolède un peu avant le jour. Le vieux général qui y commandait n'avait de disponibles que vingt-cinq dragons, qui étaient rentrés dans la nuit, après avoir marché tout le jour, et je fus obligé de les faire reposer pendant quelques heures.

En attendant que cette petite escorte fût prête à se mettre en route, j'allai visiter la position pittoresque de Tolède, assise sur d'immenses rochers, baignée et presque entourée par le Tage. Beaucoup de monuments antiques donnent à cette ville un aspect

très remarquable; ses églises sont belles, mais sa métropole, surtout, fixa vivement mon attention. J'y entrai, vers six heures, au moment où le jour commençait. C'était le 5 avril, l'un des jours des fêtes de Pâques. On y célébrait un service en grande pompe, avec un orchestre et des chanteurs placés dans des tribunes élevées. Les sons angéliques des enfants de chœur arrivaient dans la nef comme descendant du ciel.

Cette solennité imposante, au milieu du crépuscule qui régnait encore dans l'église éclairée aux flambeaux; cette heure matinale de la prière marquée par des chants célestes; ces parfums d'encens dont les nuages enveloppaient un nombreux clergé; cette solitude de la nef, où ne se trouvaient encore que des femmes agenouillées sur les dalles de pierre et entièrement cachées, comme autant de spectres, sous leur mantille de laine noire; et moi, seul homme arrivant en habit de guerre au milieu de ces femmes prosternées aux pieds des autels pour recevoir la bénédiction; tous ces objets frappèrent mon esprit et me disposèrent à remercier Dieu de m'avoir amené sain et sauf jusque-là.

Alors, dans ces instants de recueillement où je remplissais un religieux devoir, je crus sentir la prière apporter un calme bienfaisant dans mon âme, où vibraient encore les agitations des combats. Je crus reconnaître qu'à la guerre, un cœur, ému par ces exaltations belliqueuses, est doué d'une sensibilité bien plus exquise que dans tout autre instant de

la vie. Il me sembla que mon âme goûtait aussi, avec un charme indéfinissable, les suaves et consolantes sérénités accordées à la prière. Ces pieux sentiments se retrouvent dans le cœur de tous nos soldats; car, dans nos guerres, je n'ai jamais vu ceux que nous appelons nos braves, nos hommes d'élite se montrer athées, impies ou sacrilèges; toujours je les ai trouvés disposés à rendre hommage à Dieu, qui donne le courage, la victoire et l'honneur. Je lui demandai d'accorder une heureuse issue à mon voyage; j'allai rejoindre ensuite ma bien faible escorte, et je quittai Tolède à huit heures.

L'officier des vingt-cinq dragons, M. Duhamel de Bellenglise, qui les commandait, me prévint que le pays que nous allions traverser, était depuis huit ou dix jours, infesté de toutes les bandes du pays qui s'y étaient réunies, et qu'il y avait imprudence à entreprendre cette traversée avec si peu de monde. Je le sentais comme lui; mais je comprenais toute l'importance de mon arrivée à Paris, tout le danger qu'il y aurait à perdre du temps à Tolède, et je partis en prenant mes précautions tout en cheminant. Le ciel était superbe, la traversée fut heureuse, et j'arrivai à Cavañas avant midi, n'ayant trouvé de brigands que dans les récits des combats que M. Duhamel et ses dragons leur livraient tous les jours.

Cavañas était un gros village isolé dans la plaine et entouré d'un faible mur, dans lequel le comman-

dant de ce poste avait fait percer des meurtrières pour se défendre contre les bandes qui tenaient la campagne et cherchaient à l'enlever. Ce commandant blâma mon imprudence d'avoir tenté, avec si peu de monde, d'arriver jusqu'à lui ; et n'ayant pas, dans le moment, des hommes à cheval à me donner pour escorte, il tâcha de me retenir.

J'étais si près de Madrid, où j'espérais arriver le soir ; j'étais si pressé même d'en repartir, que je ne pus me décider à perdre du temps. Cependant, le commandant m'assurait que six ou huit cents hommes de la bande du médecin Padalea, surnommé *el Medico*, venaient de passer dans la plaine huit jours et huit nuits à attendre mon retour, qu'ils jugeaient ne pas devoir tarder ; ils ne s'étaient éloignés que la veille au soir, assez fatigués de cette longue attente. Le commandant voulut même envoyer un exprès pour s'en assurer, et s'informer de l'état du pays avant de me laisser partir. Je fis donc, en attendant le retour de cet homme, rafraîchir les chevaux de mes vingt-cinq dragons, pour les mettre en état de continuer avec moi jusqu'à la première station. Le paysan revint après avoir, dit-il, exploré la plaine assez loin sans y rien découvrir, et je me mis en route avec les mêmes dragons, tous vieux cavaliers bien aguerris, et auxquels on joignit soixante bons soldats badois d'infanterie, avec leurs officiers. J'arrangeai ma petite armée en avant-garde de neuf dragons, pour éclairer au loin en avant de nous ; en

corps de bataille où se trouvaient réunis les courriers et les voyageurs, portant aussi des armes; et en une réserve formée de l'infanterie.

Le temps était superbe, et nous marchions paisiblement dans cet ordre, sans que notre avant-garde aperçût rien qu'elle eût à signaler, lorsque je remarquai sur la route plusieurs cadavres d'hommes et de chevaux. L'officier badois alors me raconta que, très peu de temps auparavant, quatre-vingts grenadiers français, escortant un courrier, avaient été attaqués par la bande d'*el Medico,* et que forcés de céder au nombre, ils s'étaient réfugiés dans une chapelle carrée qui est élevée sur la hauteur, à mille mètres de Illiescas; qu'ils y furent assiégés pendant deux jours sans vouloir se rendre. Leurs efforts pour en sortir avaient toujours été impuissants, et tout ce qui dépassait la porte de la chapelle tombait mort à l'instant. Les guerillas alors apportèrent du village des échelles et d'énormes tas de paille et de fagots qu'ils placèrent sur le toit et l'embrasèrent. L'incendie tombant sur les grenadiers, ils se précipitèrent en masse sur l'ennemi; mais celui-ci ouvrit lâchement ses rangs et fusilla les grenadiers, dont pas un seul ne survécut. Pendant ce triste récit, nous arrivions à un petit bois. composé d'une centaine d'oliviers, à huit ou neuf cents pas de la chapelle. La marche tranquille de notre avant-garde et le calme qui régnait dans la plaine, augmentaient notre sécurité en traversant ce champ de malheur; et tout en cherchant dans mon esprit le

meilleur parti que les malheureux grenadiers auraient pu prendre, je m'aperçus que deux ecclésiastiques, en soutanes et en longs chapeaux, sortaient précipitamment de derrière les murs de la chapelle, et faisaient, avec leurs mouchoirs, les gesticulations les plus actives. Rien ne paraissait dans la plaine, et ces signaux semblaient s'adresser à nous. La distance qui nous séparait de ces prêtres était trop grande pour que nous pussions entendre leurs avis. Je dis alors à un des dragons d'aller au galop leur demander ce qu'ils voulaient. Cet homme partit; mais son cheval fatigué répondait mal à notre impatience.

Cependant, en le voyant accourir, les signaux des deux abbés redoublèrent de vitesse. Nous étions très désireux de savoir ce que cela signifiait, et je leur expédiai un autre dragon mieux monté. Mais, inquiet et impatient de voir que celui-ci n'allait pas plus vite que le précédent, je piquai le cheval frais et vigoureux que l'on m'avait donné à la poste, et je franchis en peu de secondes la moitié de l'espace qui me séparait de ces prêtres. Leurs gestes redoublés prirent l'expression de la plus vive inquiétude, et m'inspirèrent de la défiance. Un jeune laboureur se trouva sur mon passage, coupant avec effroi les courroies de ses bœufs pour les dételer plus vite. Je lui demandai pourquoi il abandonnait le sillon à moitié fait; il ne répondit pas, et son œil hagard et farouche m'indiqua qu'il était prudent de me rapprocher des miens. Alors je tournai bride, en fixant encore mon

regard sur ces prêtres et sur l'homme aux bœufs.

En rejoignant ainsi mon escorte, je me rappelai le songe qui m'avait si douloureusement agité quelques heures auparavant. Peut-être ai-je eu tort, me disais-je, de repousser ces avertissements, parce que les cœurs pusillanimes accordent aux rêves une croyance insensée! Je n'eus pas le temps d'éclaircir ces doutes, et j'avais à peine fait quatre pas de retraite vers les miens, que j'entendis précisément le même cri de détresse qui m'avait arraché au sommeil la nuit précédente. Ce n'était plus la pénible illusion d'un songe accablant; c'était la plus terrible réalité.

« Monsieur! Monsieur! nous sommes perdus! » s'écriait Williams, en accourant à moi. Je tourne aussitôt les yeux sur lui, et je vois surgir de toutes les parties de la plaine six ou huit cents cavaliers dont le cercle enveloppe au loin mon escorte, et qui commencent à faire converger leurs feux sur nous. Williams criait : « Monsieur! Monsieur! que dois-je faire? — Passe derrière moi, lui dis-je, tire ton sabre et fais comme moi. » Son sabre et cet abri ne le garantissaient point des balles; et, frappé à mort à l'instant même, il disparut pour toujours sans proférer une autre parole : l'oracle fatal du songe était accompli. L'ennemi avait laissé passer nos éclaireurs d'avant-garde sans s'être découvert et s'était ensuite avancé, en tirant sur nous.

L'infanterie avait pu gravir le terrain des oliviers et s'était mise en bataille sous ces arbres, dont elle

tirait quelque abri; elle faisait feu pour sa propre défense, et ne pouvait pas nous protéger, dans la crainte de nous tuer en tirant de notre côté. L'ennemi le comprit; et, se plaçant entre nos fantassins et nous, ces brigands nous accablaient de balles, sans oser nous aborder autrement qu'à la longueur des lances dont ils étaient armés. J'écartais ces lances avec mon sabre, sans pouvoir atteindre aucun de ces assassins. Il ne restait plus, près de moi, que trois ou quatre dragons qui combattaient comme des lions. Cependant nous percions déjà les rangs ennemis et nous allions échapper en rejoignant l'infanterie, lorsque, pour nous en ôter les moyens, ils dirigèrent toutes leurs balles sur nos chevaux, en nous criant : « *Entrega! entrega! usted* (rendez-vous!) » Mon cheval, très vigoureux, tomba le dernier. Il avait déjà fait plus de trente soubresauts en recevant autant de coups de feu, lorsqu'enfin, criblé de blessures et devenu insensible aux éperons, il roula par terre mort, sous les pieds des chevaux qui m'entouraient. Je pus cependant me relever dans cette foule, où je me faisais jour encore à coups de sabre, lorsqu'un coup de lance, frappé par derrière comme pour m'assommer, atteignit ma main droite et l'ouvrit en la paralysant par la douleur. Mon sabre tomba : j'étais désarmé; cette bande d'hommes, affamés de carnage et de butin, se rua sur moi pour m'arracher mes vêtements. En quatre secondes, j'étais nu des pieds à la tête, et, très heureusement,

sans aucune autre blessure que de faibles coups de lance. Aussitôt, ceux qui n'avaient pas les mains embarrassées de mes dépouilles avancèrent leur fusil par-dessus l'épaule des autres, et tirèrent en appuyant le canon sur ma poitrine. Je la leur tendais large et bien effacée, n'ayant plus d'autre espoir que d'être tué du premier coup, sans avoir à souffrir une affreuse agonie; mais sept ou huit amorces brûlèrent sans que les coups partissent!! Dans leur rage de m'avoir manqué, quatre de ces brigands, en me menaçant d'en avoir bientôt fini avec moi, prirent des cartouches dans leur ceinture, et après avoir mis de nouvelles amorces, ils appuyèrent avec colère leurs fusils sur mon cœur, que je présentais encore sans trembler. Ces amorces firent de nouveau long feu, les coups ne partirent pas. Reconnaissant la protection divine dans cette circonstance extraordinaire, je saisis avec vigueur à deux mains un des canons de fusil qui frappaient sur ma tête, et, de la sorte, je parai plusieurs coups mortels qui m'auraient écrasé, car ils firent plier l'arme qui me garantissait. Ce violent combat me faisait remonter le sang au cœur; mes forces m'abandonnaient. et j'allais succomber, lorsqu'un homme à cheval, portant quelques insignes d'officier, se fit faire place dans cette bagarre, et me cria plusieurs fois du haut de sa monture : « *Quien es usted? quien es usted?* » Beaucoup trop préoccupé à parer les coups de crosse qui m'arrivaient de toute part, et dont j'étais presque étourdi, je fus quelques instants

sans lui répondre. Il fit cabrer son cheval pour approcher plus près de moi, et répéta vivement la même question : « Quien es usted? (qui êtes-vous?) — J'entendis enfin et répondis : — Colonel. — *Ah! es un coronel!* s'écria-t-il, *no mata le!* (Ah! c'est un colonel! ne le tuez pas!) » Ses hommes étaient furieux de la résistance que je leur opposais, et il avait de la peine à se faire jour, à se faire obéir et à me sauver la vie. C'était Don Juan Padalea, le chef de ces bandes, surnommé *el Medico,* à cause de la profession de médecin qu'il exerçait avant d'être chef de bandits. Me voyant très ému, car j'allais défaillir, il me cria : « *No tiene usted miedo* (soyez sans crainte). » A ce mot qui blessait mon courage et me rendait mon énergie, je relevai fièrement la tête; et, tandis qu'il répétait : *No tiene miedo,* je lui répondis vivement : « *No tengo!* (je ne crains pas!) » Deux ou trois fois encore il piqua son cheval pour le faire cabrer sur les hommes qui persistaient à vouloir m'assassiner, et il chargea deux cavaliers de m'entraîner loin du champ de bataille. Mon infanterie voyait ces combats sans pouvoir s'y opposer, et continuait à tirer sur l'ennemi pour sa propre défense. Les deux brigands, qui me tenaient chacun par une main, m'entraînaient au galop entre leurs chevaux pour s'éloigner du danger, et s'inquiétaient fort peu de ce que me faisait souffrir cette course rapide. avec les pieds nus, à travers les terres labourées, les buissons et les fossés. Mais ce qui était encore plus douloureux, c'était de rencontrer

les cadavres de mes dragons, nus comme moi, hachés en pièces, et que ces atroces brigands, n'ayant pas osé frapper en face, même lorsque leur regard était expirant, avaient percés par derrière avec les longues lames des sabres qu'ils leur avaient pris. Ces malheureux étaient morts pour me défendre, j'en étais au désespoir.

Après une course d'une ou deux lieues, en tirant vers les montagnes, mes deux guides s'arrêtèrent un moment pour attendre le gros de la bande. Le *Medico*, tout animé, s'approcha d'eux, et leur dit, pour rehausser le prix de la capture qu'ils avaient faite, que j'étais le *sobrino del rey Pepe* (le neveu du roi Joseph). Il leur recommanda d'avoir pour moi des égards, et m'assura qu'il était trop généreux pour maltraiter ses prisonniers, lorsqu'ils n'avaient plus les armes à la main. Ces deux cavaliers voulant alors rivaliser de générosité, se dessaisirent en ma faveur d'une partie de leur butin, au moment où la bande ralliée repartait au galop. Le premier me donna une grosse paire de souliers : le second me jeta une chemise entièrement trempée de sang qui ruisselait encore, et me dit : « Vous la laverez au premier ruisseau. » Jamais un cadeau ne fut plus horrible à recevoir que celui-là ; j'en frissonnai de dégoût. Cependant je la tins à la main ; et, tout en courant, je sentais ce sang étranger se mêler à celui qui coulait de mes blessures. L'horreur que j'en éprouvais ne fut pas de longue durée, car Domingo, qui s'en était privé,

se ravisa bien vite et me la reprit, ne me laissant qu'un affreux souvenir de son bienfait. L'on continua de courir ainsi jusqu'au village de Casarrabis, où la bande passa la nuit. Là je pus voir les autres prisonniers que l'on amenait; ils étaient au nombre de quatre : le lieutenant de dragons, M. Duhamel de Bellenglise, de Lille; M. Massart, négociant; un dragon et un soldat badois. Le reste des hommes à cheval avait péri. J'ai su depuis que le cinquième jour, cependant, après l'événement, on avait relevé le sieur Laval, courrier du gouvernement, laissé pour mort; et que, survivant à ses nombreuses blessures, il avait pu se traîner jusque sur la route, où il reçut, des passants, les secours qui le mirent en état de rentrer, un an après, à Paris.

Ces terribles émotions, cette course, nous avaient donné une soif intarissable; je sollicitais un peu d'eau, et une femme charitable, une paysanne, belle et ressemblant à une de ses plus belles compatriotes, Mme Tallien, eut la générosité de m'apporter un vase de verre très élevé, contenant près de deux litres d'eau mélangée d'un peu de vinaigre. J'aurais vidé ce vase tout d'un trait, si la souffrance de mes compagnons n'avait pas égalé la mienne. Je m'arrachai à regret de ce breuvage qui me rappelait celui du Christ sur la croix, et je le leur tendis. Cette femme généreuse nous en apporta de nouveau, sans craindre d'approcher et de secourir des hommes sans vêtements.

La guérilla de Don Juan Padalea passa la nuit dans ce village, où l'on nous enferma dans une étable avec une sentinelle près de nous. Massart, Duhamel et le Badois s'abandonnaient à la douleur. J'étais affligé de leur voir montrer un si grand désespoir devant des ennemis méprisables, et leur donnais à suivre l'exemple de ma fermeté et de celle du dragon, qui était fier encore, quoique affaibli par ses blessures. J'appris par les sentinelles qui se relevaient d'heure en heure, que si l'humidité des huit à dix nuits passées à nous attendre n'avait pas détérioré la poudre de leurs carabines, pas un seul de nous n'aurait échappé au massacre de la journée, et ils se plaignaient de ce contretemps, dont je remerciais Dieu.

Un peu avant le jour, Don Juan nous fit apporter du pain, me fit amener une mule et donna l'ordre du départ, pour s'arrêter en sûreté dans un village plus éloigné, où il n'aurait pas à craindre d'être surpris par la colonne mobile du commandant Soubiran, qui le poursuivait depuis plusieurs mois. Pendant ce trajet, j'avais le chagrin de voir mes décorations, mon chapeau, mes épaulettes et mes vêtements, endossés et portés par plusieurs brigands qui s'approchaient de moi pour m'exprimer le cruel regret de n'avoir pas pu me tuer. Bientôt leur colère devint encore plus vive, en apprenant, par un paysan, que le général français commandant à Avila, venait de faire pendre, à quelques lieues de là, deux guerilleros qu'il avait faits prisonniers. Don Juan eut bien de la peine à les

empêcher de me tuer à l'instant même, et l'on continua de marcher. Mais, un peu plus loin, un nouvel avis de ce même événement ranima leur fureur, et Don Juan fut obligé de céder à leur emportement. C'est alors qu'ils nous firent entrer dans un verger, dont les arbres peu élevés présentaient des branches auxquelles il était facile de nous accrocher; et, tout en nous adressant des reproches sur les cruautés que l'on exerçait contre eux, ils détachaient les longes de leurs chevaux pour nous pendre. L'approche de ce supplice, la corde à nœud coulant qui déjà m'était passée autour du cou, me donnèrent, en langue espagnole, une éloquence que je n'aurais pas eue dans tout autre moment. Je leur dis combien je trouvais abominable de déshonorer la guerre, en ajoutant à tous les maux qu'elle entraîne après elle tous ceux que la cruauté peut inventer. Je trouvais, avec eux, bien coupable le général français qui leur donnait cet affreux exemple, et les provoquait à ces horribles représailles, et je cherchais à leur persuader qu'il ne tenait qu'à eux de faire cesser, en même temps, dans les deux armées, ces indignes traitements. « Vous savez, par mes insignes dont je vous vois décorés, que j'occupe une haute position dans l'armée; hâtez-vous de m'échanger, et je vous donne ma parole d'honneur d'employer mon crédit auprès du Roi, auprès de l'Empereur, pour que de pareils excès de rigueur ne se commettent plus dans nos rangs, et ne justifient plus les représailles qu'ils vous disposent à

exercer. La guerre alors, si elle doit continuer, perdra ce caractère de férocité qui déshonore des hommes qui ne devraient porter les armes que pour la défense de la patrie et de la liberté. Il n'y a d'ailleurs que les bourreaux qui soient chargés de pendre. »

Ce discours, que je prononçais avec une énergie que la strangulation était bien près d'interrompre, ne produisait encore qu'un peu d'hésitation sur ces tigres, qui se moquaient de notre position avec un rire féroce. Deux ou trois des leurs étaient déjà montés sur des pruniers pour opérer et quoique don Juan semblât approuver ma proposition, l'instant du supplice approchait sans que rien semblât pouvoir nous y arracher. Ces hommes formaient le cercle autour de nous, et paraissaient avides de ce spectacle. Je retenais à deux mains le nœud coulant qui entourait mon cou, pour l'empêcher de se fermer et pouvoir continuer à parler ; l'autre bout de la corde était déjà remis à l'un de ceux qui étaient sur le prunier. et je n'obtenais rien. Plusieurs d'entre eux, au contraire, criaient avec rage : « *Horca los! horca los! al ciruelo! al ciruelo!* (pendez-les! pendez-les! au prunier! au prunier!) » Alors, saisi d'indignation, et d'un rire de colère, je leur criai : *Que malos ciruelos haran ustedes!* (quels mauvais pruneaux vous allez faire!) Cette exclamation *in extremis* les fit tous éclater d'un fou rire, qui retarda de quelques instants la terrible scène; et lorsqu'elle allait être reprise ou

abandonnée, on entendit au loin cinq ou six coups de fusil.

Aussitôt ces hommes s'écrièrent tous en même temps : « Soubiran! Soubiran! » Ceux qui étaient sur les arbres sautèrent à bas, la bande remonta à cheval. Don Juan désigna douze hommes pour nous garder, et leur dit devant nous : « Vous les tuerez s'il y a lieu de prendre la fuite; ils nous embarrasseraient »; et il partit, à la tête des siens, pour marcher au bruit de la fusillade, qui continua pendant plus d'une heure en s'approchant et en s'éloignant. Heure affreuse d'angoisses, de déchirement de cœur et de cruelle incertitude, pendant laquelle je faisais mes éternels adieux à mon excellent père, à la France, que mon retour à Paris aurait si bien servie; à tous ceux qui m'étaient chers, et que j'avais tant de douleur de quitter au printemps de ma vie! Jamais les tristes nuits d'Young ne furent si longues que cette heure des terribles péripéties du 6 avril 1811, pour cinq malheureux prisonniers, voués à la mort, et n'ayant déjà pour linceul et pour déguiser leur nudité, que les taches du sang desséché dont ils étaient défigurés.

Nous apprîmes qu'une escorte venant d'Escalona, dans la croyance que la bande d'*el Medico* s'était éloignée pour quelque temps de ces parages, remontait tranquillement les bords de l'Alberge, afin de prendre, à Valmojedo, la route de Madrid, où elle conduisait un courrier, et que les avant-postes

d'*el Medico*, voyant cette escorte peu nombreuse, l'avaient attaquée. Nous étions réduits à la cruelle position de ne pouvoir même former un souhait pour cette escorte et pour notre délivrance. Si l'escorte était battue, il devait y périr des Français, et nous ne pouvions le désirer; si elle était victorieuse, elle ferait fuir les brigands et hâterait notre supplice. Au bout d'une ou deux heures de cette effrayante perplexité, nous eûmes à souffrir d'une scène plus horrible encore, s'il est possible : l'escorte était repoussée et forcée de rentrer à Escalona, laissant sur le terrain plusieurs morts et cinq ou six blessés. Trois de ces malheureux avaient pu être traînés jusqu'à nous; mais la crainte que Soubiran inspirait aux bandits les ayant pressés de s'éloigner, ils résolurent de tuer ces blessés, hors d'état de les suivre, et à l'instant même, ces trois soldats, entièrement nus, furent massacrés, malgré mes prières, et tombèrent dans mes bras. Les lames des sabres qui les perçaient par le dos piquèrent jusqu'à ma poitrine en sortant de la leur; et leurs têtes, leurs épaules, fendues à coups de sabre, pendaient sur mes mains incapables de les secourir!

Depuis trente-cinq ans, le bruit de leurs os hachés sur mon corps, nu comme le leur, n'a cessé de retentir à mon oreille et me fait encore frissonner d'horreur.

Le sang de ces victimes parut assouvir la rage des brigands, et ils ne parlèrent plus de nous pendre.

On fit approcher la mule qui m'avait porté, et Don Juan, taciturne et fronçant le sourcil, ordonna le départ.

Pendant le trajet, trois ou quatre des brigands restèrent à mes côtés pour me garantir des brutalités de leurs camarades, qui ne cessaient d'exprimer, par gestes et par insultes, le regret de n'avoir pu m'assommer. Le langage de mes gardiens commençait, au contraire, à être bienveillant, et nos cœurs se rouvraient à l'espérance. Je pus alors me livrer à quelques observations sur les hommes qui nous entouraient. Leurs figures, d'abord, étaient, sous les costumes les plus dépareillés, le mélange de tout ce qu'il y a de plus bizarre, de plus sauvage et de plus féroce : le teint basané, l'œil arabe, noir, couvert d'un épais sourcil; le front rasé, les cheveux abondants, relevés en un énorme paquet appelé catogan, qui pendait sur la nuque. Tous, chefs et soldats, avaient un mouchoir de couleur noué sur la tête et pendant négligemment par derrière. Le mouchoir était couvert d'un chapeau rond de feutre, haut et pointu, noir, roux ou gris, selon son état de vétusté, et décoré de quelques plumes noires de coq, avec une ganse rouge. Le linge laissait voir une poitrine et un cou nu, rouge et noirci, accoutumés aux intempéries. Quelques-uns étaient en pelisses à la hussarde, de différentes couleurs, et les autres en vestes brunes, noires ou bleues. Tous portaient une large ceinture en soie ou en laine rouge, et beaucoup en

avaient, par-dessus celle-là, une en cuir qui pouvait contenir plusieurs douzaines de cartouches. J'étais payé pour en garder le souvenir. La culotte courte de peau ou de velours noir était ouverte sur le genou; le mollet recouvert d'une guêtre en cuir enveloppant des espadrilles ou de gros souliers à éperons. Tous parlaient en criant et laissaient voir des dents blanches et aiguës, comme celles des loups en colère.

Une mauvaise selle, avec des étriers en bois, et quelques ficelles attachant le mors, formaient l'équipage du cheval; et, pour la plupart, la monture était la haquenée sèche et poilue de Don Quichotte. Ceux d'entre eux qui avaient un bon cheval en étaient fiers, et me le faisaient remarquer, en me disant : « *Mira, que buen caballo por una retirada!* (voyez, quel bon cheval pour se sauver!) » Ce mot était la véritable expression de leur caractère; pendant que j'ai eu l'*honneur* d'être traîné à leur suite, je leur ai entendu dire, chaque fois qu'ils croyaient rencontrer l'ennemi : « *Son muchos, salvarnos!* ou bien *son poca gente, acometimos!* (ils sont beaucoup, sauvons-nous! ils sont peu de monde, attaquons!) » Ils se sauvaient maintenant, heureux de leurs succès. Nous arrivâmes ainsi, à travers une forêt et des rochers d'un difficile accès, jusqu'aux bords de l'Alberge. Le bac était brisé, la rivière profonde et peu guéable. Cependant la crainte qu'inspirait Soubiran, faisait désirer à Don Juan de mettre la rivière entre lui et les Français. Il aperçut un troupeau de bœufs paissant au

loin dans une prairie, et envoya des cavaliers pour le lui amener, Lorsque ces bœufs furent placés au bord de la rivière, à quelque distance d'une grande cascade, on les piqua de coups de lances pour la leur faire traverser à la nage; et à vingt pas au-dessous du troupeau qui rompait ainsi la force du courant, la guérilla passa le gué, ayant les chevaux presque à la nage, et tenant les prisonniers par la main pour les empêcher de se noyer. Les rivières torrentueuses des montagnes sont bien froides au commencement d'avril; mais c'était le moindre de nos maux. Ce bain était nécessaire à notre toilette, et nous étions moins hideux en sortant qu'en entrant. Continuant à traverser des forêts au milieu des rochers, nous arrivâmes, à l'entrée de la nuit, au village de Prado, où l'on se crut en sûreté. L'on nous mit encore dans une étable, et le partage du butin se fit presque sous nos yeux. J'y reconnus avec douleur les vêtements de mon pauvre Williams, cet excellent Auvergnat, qui s'appelait Guillaume Bariol, et que j'avais baptisé du nom de Williams, pour me mettre à la mode. Ces sauvages ne pouvaient pas comprendre, et me demandaient à quoi pouvaient servir ces collections de petites pierres, de minéraux, de soufre et d'échantillons géologiques que j'avais placés dans la valise de mon domestique. Tout ce qui n'était pas de l'or était pour eux sans valeur.

Don Juan savait un peu de français; mais il feignait de l'ignorer, pour ne donner aux siens aucun

soupçon, en parlant aux prisonniers un langage que ses soldats ne comprenaient pas. En parcourant les dépêches saisies parmi mes effets, il put en reconnaître l'importance, et les expédia en toute hâte au quartier général de l'armée espagnole. Ensuite, il me fit amener devant lui; et, gardant toujours un front sévère, il me donna l'autorisation d'écrire à Madrid pour obtenir mon échange. J'écrivis à l'instant même à ce sujet au général Belliard, qui avait déjà reçu et annoncé la fausse nouvelle de ma mort. J'étais aussi très désireux de faire connaître à l'Empereur la triste position de ses armées en Espagne; mais ne pouvant le hasarder dans des termes que mes hôtes les brigands eussent pu comprendre et qui auraient fait intercepter ma lettre, j'écrivis à mon ami le baron Leduc, secrétaire du prince Berthier. « Faites savoir au propriétaire du pavillon de Flore que j'ai vu la personne dont il m'a demandé de lui porter des nouvelles, et que j'ai trouvé ses nombreux enfants dans un état malheureux qui réclame instamment la présence de leur père. » Don Juan envoya ces lettres ouvertes à Madrid, et celle pour le baron Leduc parvint à Paris, où elle fut comprise aux Tuileries. Don Juan me donna ensuite les débris d'un vieux manteau de pâtre, dont je pus couvrir ma nudité, et il voulut bien me dire : « Je ne doute pas qu'à Madrid l'on ne consente à votre échange, et je vais, pour cet effet, vous envoyer au quartier général de Don Julian, où vous attendrez la réponse à vos lettres. » Le lende-

main, effectivement, il chargea douze hommes de me conduire à ce Don Julian, chef de la bande la plus considérable de celles qui infestaient la Vieille-Castille, et il recommanda à mes gardiens de me traiter avec distinction. Dès lors, ces furibonds se radoucirent, et ne me parlèrent qu'avec respect, en me traitant d'*Excellence* et de *Seigneurie,* etc., etc... L'un d'eux, même, qui portait mon beau chapeau à plumes noires, me donna en échange son vieux *sombrero* pointu en laine grise, qui pendait par une de ses déchirures à l'arçon de sa selle. C'était sous ces ignobles haillons que j'allais faire mon entrée dans les villes; et là commence une série de vicissitudes dont j'épargnerais le récit au lecteur, si, après lui avoir montré un officier heureux dans les champs de la gloire, je ne tenais à mettre les ombres à ce tableau, en lui dépeignant ses souffrances dans les rangs des prisonniers.

Le 7 avril, Sobrechero fut détaché de la bande, et se mit en route, à une heure du matin, pour nous conduire à Don Julian. Pendant trois jours, l'on remonta les rives de l'Alberge jusqu'à sa source, à travers les chemins les plus difficiles, mais aussi les plus pittoresques. A la vue des beautés sauvages de cette nature presque vierge, je renaissais à la vie, que j'avais été si près de quitter. La nécessité de gravir, de descendre les rochers; celle de chercher des chemins à travers les bois et de traverser dans l'eau les nombreux torrents qui se jetaient dans l'Al-

berge, où il nous arrivait souvent de tomber; cette fatigue du corps apportait un soulagement aux peines de l'esprit. Nos conducteurs nous faisaient entrevoir aussi qu'ils allaient presser notre échange, afin de mettre un terme aux cruautés qui, de part et d'autre, provoquaient d'affreuses représailles. Cette espérance de pouvoir être utiles encore à l'humanité soutenait notre courage, et nous rendait la force dont nous avions grand besoin pour résister, sans vêtements, à la température bien froide des montagnes et aux accidents de chaque jour, contre lesquels nous n'étions pas soutenus par une nourriture suffisante.

Nous passâmes la première nuit chez un Espagnol, qui fit le reproche à nos conducteurs, de ne nous avoir pas tués pour s'épargner la peine de nous conduire, et à lui celle de nous recevoir. La seconde nuit, nous arrivâmes chez un hôte plus hospitalier, le curé Don Pablo, qui fit tuer pour nous la seule poule que les Français, nous dit-il, lui avaient laissée. Il était, comme on le voit, sans rancune. La troisième nuit se passa mieux encore chez Don Mauricio. Ce pauvre curé, très instruit, parut heureux de pouvoir causer quelques heures avec des hommes civilisés, et ne voulut pas me laisser partir sans me faire accepter une des deux ou trois chemises qu'il possédait. J'appréciai vivement ce cadeau; car une chemise, pour un homme nu sur la crête de montagnes couvertes de neige, vaut plus que beaucoup d'or dans la plaine.

Enfin, par une neige épaisse, nous arrivâmes au village presque inaccessible de Piedra-Lavez, quartier général, et j'allais même dire repaire de nos brigands, au sommet des rochers. A l'aspect de ces lieux, semblables à ceux où les aigles établissent l'aire de leur couvée; à ces lieux où les feudataires du moyen âge construisaient leurs donjons pour y mettre en sûreté leurs trésors et le fruit de leurs rapines; à leur aspect, dis-je, nous nous attendions à recevoir un accueil aussi rude, aussi glacial que la température des flocons qui tombaient sur nos épaules. Qu'on juge donc de l'effet que dut produire sur nous le langage du commandant de ces lieux affreux, qui, d'un air affable, nous adressa, en français, les paroles suivantes : « Messieurs, soyez les bienvenus. J'ai reçu, pendant trois ans, en France, où j'étais prisonnier de guerre, tant de bons et généreux traitements, que je m'estime heureux de pouvoir, à mon tour, soulager ceux des Français que leur mauvaise fortune amène près de moi. Je regrette que ma position, dans ces montagnes dépourvues de ressources, ne me permette pas de vous recevoir aussi bien que je le voudrais. Je ferai de mon mieux pour adoucir vos peines. » Joseph Ribero était capitaine d'une bande qu'il avait levée avec l'espoir de rétablir Ferdinand VII sur le trône d'Espagne. Quoiqu'il fût notre ennemi politique, il nous offrit l'hospitalité la plus fraternelle. Il nous donna un chapeau, des cravates, des mouchoirs, en y ajoutant plusieurs piastres. Il

avait une telle opinion de ses gens, qu'il nous recommanda de ne pas les laisser voir à nos gardiens, qui ne manqueraient pas de nous les enlever.

Ribero me traita particulièrement avec une haute distinction; et, en m'assurant que je serais bientôt échangé, il se recommandait à moi, qu'on lui amenait comme étant le neveu du roi Joseph. « Les chances de la guerre, me dit-il, peuvent tourner en votre faveur et me faire un jour votre prisonnier; veuillez vous rappeler alors que nous ne sommes ennemis que sur le champ de bataille. » Au repas qu'il nous fit servir très frugalement, faute de mieux, le moine Ursulo, l'un des provocateurs de l'insurrection, fit largement honneur au vin, apporté en abondance à dos de mulets, dans des outres de peaux de bouc, et justifia, par ses manières, le mépris que nos brigands paraissaient avoir pour tous les moines portant la besace du mendiant. Joseph Ribero, nous exprimant encore le regret de n'avoir pas les moyens de nous vêtir et de nous mieux traiter, nous recommanda vivement à nos guides en nous quittant.

Le 8, à Naval-Donda, vers les sources du Tormes, l'on s'arrêta chez la plus méchante de toutes les furies, contre laquelle nous fûmes heureusement protégés par nos gardiens. Cette vieille, au cœur de vipère, très irritée de recevoir des brigands et des Français, nous fit donner de tels aliments, que nous n'osâmes point y toucher, dans la crainte d'être empoisonnés; et, non contente de provoquer nos gardiens à achever

l'œuvre de destruction que Dieu avait suspendue sur le champ de bataille, cette mégère, au moment du départ, nous poursuivit encore de ses malédictions. L'on concevra facilement que notre conduite, calme et résignée, n'avait point provoqué ces mauvais traitements.

Après bien des courses et des détours dans les deux provinces de Salamanque et d'Estramadure, pour éviter la rencontre des postes français, et après de nombreuses alternatives, dont le récit fatiguerait le lecteur, mes gardiens arrivèrent, le 17, à Placencia. Notre entrée dans cette belle ville semblait y avoir été annoncée : toute la population était aux fenêtres ou dans les rues, pour voir arriver le *sobrino del Rey* (le neveu du Roi). Les femmes, bien plus que les hommes, étaient dans un état d'irritation extraordinaire. Les dames les mieux mises couvraient les balcons, et agitant avec colère leurs éventails, elles criaient à nos gardiens : « *Horca le! degolla le!* (pendez-le! coupez-lui le cou!) » Les femmes du peuple criaient pire encore. Heureusement, nos brigands avaient mission de nous garantir des fureurs du peuple. Comme les cris devenaient plus violents, je tournais, en souriant, mes regards vers ces dames : « *Muchas gracias, señoritas! sios de ilciozas, hechizas!* (mille grâces, jolies demoiselles! vous êtes charmantes, délicieuses!) » Cette réponse inattendue, faite avec le geste vif et animé des Castillans; cette expression de gaieté au lieu de la crainte

qu'elles pensaient avoir produite, les surprit tellement, qu'à l'instant même tous les balcons tremblèrent sous les applaudissements, les éclats de rire, et partout on cria : « *No, no, no, horca; trata le muy bien!* (non, ne le pendez pas; traitez-le très bien!) ». Le jeu des éventails, et celui des mouchoirs brodés, dans les petites mains espagnoles, devint alors si vif, qu'il aurait agité l'air jusqu'à nous, si le souffle d'avril n'avait déjà drapé, pressé sur mes contours le simple tissu de lin, ce précieux cadeau du bon curé Mauricio, qui me permettait de paraître devant ces dames en tout autre costume que celui du paradis terrestre. Ce simple appareil, ce léger vêtement descendait à peine jusqu'à mes genoux, et flottait sur mon dos et sur celui de ma monture, qui, toute fière de figurer dans un si beau triomphe, s'arrêtait pour braire avec allégresse à tous les coins de rues.

Don Julian avait reçu la réponse du général Belliard, qui proposait d'envoyer, en échange du colonel baron Lejeune, le colonel Macmahon et le général Obledo, tous deux prisonniers à Madrid. Cette proposition, aussi honorable que bienveillante, fit penser à Don Julian que l'on mettait une grande importance à me ravoir, et sur cela, voulant gagner du temps, il nous fit conduire au delà du Tage, au quartier général du marquis de Castaños, général en chef de l'armée espagnole. Ici, devait recommencer pour nous une série nouvelle de tribulations.

Chaque jour nos gardiens nous avaient annoncé

que si l'un de nous s'échappait, les trois autres seraient mis à mort. Nos brigands n'étaient pas de nature à nous laisser compter sur leur humanité pour ceux d'entre nous qui resteraient, et ce cruel avis avait détruit la seule consolation que nous pouvions trouver dans l'espoir de leur échapper, et dans la confiance réciproque entre prisonniers. Deux fois, je trouvai des ecclésiastiques généreux et bienveillants qui se montrèrent disposés à coopérer à notre fuite. Le curé de Coria et celui de Minofol, sur le Tage, avaient été près de se compromettre pour nous; mais la surveillance de nos gardiens avait déjoué les mesures que ces bons prêtres avaient prises. A Cacerés, Mariquita, notre hôtesse, s'affligeait de voir quatre jeunes hommes, à la fleur de l'âge, réduits à parcourir la terre dans le simple négligé qu'ils avaient en naissant; et lorsque mes gardiens se furent vantés de lui avoir amené le *sobrino del Rey,* cette bonne femme conçut en secret le désir de me reconduire auprès du roi *Pepe,* dont elle exaltait la bonté, la générosité. « Cette nuit, me dit-elle, mon mari vous conduira à Truxillo, et vous y serez, avec les Français, avant le jour. D'abord je vous cacherai dans la paillasse de ma fille que j'ai arrangée pour cela. Elle se couchera sur vous, et si l'on entre on ne pourra se douter de votre présence. Je vous préviendrai au moment propice, et pendant que vous fuirez, ma fille ira prendre votre place dans le lit que je dirai vous avoir donné. On croira que c'est vous; les guerilleros n'auront aucun

soupçon, et vous serez déjà en sûreté au moment de leur départ. Nous n'avons pas de troupes dans ce bourg, et votre fuite sera très facile. — Puis-je emmener mes trois compagnons? lui demandai-je. — Les soldats, répondit-elle, ont constamment les yeux sur vous, et la disparition de tous quatre en même temps serait impossible. — Mais, chère dame, si je pars seul, ma fuite les condamne à la mort; je ne saurais me résoudre à faire cet odieux sacrifice; il pèserait sur toute ma vie. — Voyez, voyez, me dit-elle; vous, vous seul, je puis vous sauver; mais tous les quatre, c'est impossible. » Ce court entretien fut plusieurs fois interrompu devant nos très vigilants gardiens. Ma nuit fut cruellement agitée. Le lendemain, au moment du départ, leurs yeux, ouverts sur nous, ne me permirent pas d'exprimer ma reconnaissance à Mariquita autrement qu'en lui pressant les mains; elle comprit ce langage, et je vis couler ses larmes.

A quelques lieues de là, nous traversâmes un village brûlé depuis peu et les paysans voulurent nous égorger. Nos guides eurent une grande peine à les en empêcher. Au delà, tout le pays était désert; et pendant huit jours, nous éprouvâmes souvent les souffrances de la faim, n'ayant, de temps à autre, que quelques laitues ou chicorées que nous trouvions dans les champs. Un jour, nos guides, épuisés de fatigue et souffrant de la faim un peu moins que nous, à cause de la grande sobriété habituelle des Espagnols, s'arrêtèrent dans un petit bois, au pied

d'un des plus gros châtaigniers que j'aie jamais vus. Le fruit de cet arbre avait disparu; mais, à son ombrage, la terre était couverte d'un nombre immense de couleuvres et de serpents qui se sauvèrent à notre approche. Quoique ces reptiles nous fissent horreur, ils nous inspirèrent la pensée d'en attraper quelques-uns pour essayer de les manger, après les avoir fait griller. L'on en tua plusieurs, mais lorsqu'ils furent dépouillés, leur maigreur était telle, que nous n'y trouvâmes que des vertèbres et quelques œufs, et on les rejeta. Nous apprîmes, dans le même temps, que l'armée française et l'armée ennemie, vers le Portugal, souffraient autant que nous d'une extrême disette.

Quoique très affaiblis par le manque de nourriture, nous reprenions chaque jour un peu de gaieté en approchant du terme de notre voyage, et je jouissais assez souvent de la vue de quelques-uns des beaux paysages de cette contrée, devant lesquels un état d'heureuse satiété m'aurait peut-être laissé très indifférent.

Nous arrivâmes ce soir-là à Albukerque, où l'on nous logea dans le palais des descendants de Pizarre, l'émule, en cruauté, de Fernand Cortès, sur les paisibles indiens du Nouveau-Monde. Le caractère intraitable du chef de la race avait été transmis à la famille. L'entrée dans un palais semblait nous promettre un accueil plus humain que chez les paysans ruinés par nos armées. Il n'en fut pas ainsi : les arrière-petites-filles du conquérant du Mexique étaient

occupées à rire avec des Espagnols qui, en nous regardant d'un air menaçant, dirent à nos guides : « Vous auriez mieux fait de les tuer que de nous les amener. » Et ces filles, malgré le riche blason sculpté sur la porte du palais, approuvaient les excitations sanguinaire de ces hommes, au point que nos gardiens même en étaient indignés. Cependant, tel était l'affreux état de notre misère, que, quelques heures après notre arrivée, nous nous trouvâmes heureux de voir apporter une large terrine, dans laquelle on avait fait couper un pain de soldat, sur lequel on jeta, devant nous, un peu d'huile, beaucoup de poivre (piment rouge) et un pot d'eau bouillante. Ce repas fut délicieux, après les huit jours d'abstinence par lesquels nous avions passé.

Presque rien à manger, rien du tout à manger, etc., sont les notes que je retrouve sur les trois jours que nous mîmes à venir d'Albukerque à Merida, en traversant un pays inculte et désert, où nous trouvâmes une bande de paysans déguenillés qui voulurent nous tuer. Nous suivîmes alors, pendant plusieurs lieues, les ruines de trois aqueducs romains qui étaient couverts de nids de cigognes, vivant des serpents de ces déserts. Le plus grand de ces aqueducs a trois rangs d'arcades superposées, qui lui donnent une grande hauteur. Ils conduisaient les eaux de la montagne à des cirques et à des naumachies dont nous pûmes admirer les immenses ruines, à mille mètres environ de la ville que Titus a cons-

truite sous le nom de Merida, pour servir de récompense et de retraite aux légions qu'il laissa en Espagne.

Près des ruines du temple de Mars, en avant de la porte triomphale que les soldats de Titus commencèrent pour lui, et que l'on n'a pas achevée, nous trouvâmes une vingtaine d'officiers anglais qui venaient affectueusement offrir leurs services au colonel français prisonnier qu'on leur avait annoncé. Le bonheur que j'éprouvai en me retrouvant avec des hommes civilisés, ne saurait être décrit; il suffira, pour le concevoir, de songer à ce que j'ai dû souffrir pendant vingt jours dans la société des êtres les plus rudes peut-être de la terre, et dont la protection et les prévenances même avaient quelque chose de féroce et de sauvage. Un seul, et peut-être le moindre des détails de leurs habitudes, en donnera facilement une idée. Leur sobriété leur causait assez souvent de fortes migraines. Leur remède, alors, était de tremper une main dans de l'eau très brûlante; elle se gonflait à l'instant, et de suite, avec un rasoir, ils ouvraient la veine la plus saillante. Après une saignée suffisante, ils refermaient la coupure avec de l'amadou allumé qui la cautérisait, et, se trouvant soulagés, ils remontaient aussitôt à cheval. Cela me rappelait les chevaux sauvages de la Hongrie, que j'avais vus souvent se rafraîchir le sang en se mordant, près de l'épaule, une veine du cou, qui saignait abondamment et leur rendait la santé.

Les officiers anglais, avec la délicatesse des hommes de bonne compagnie, m'apportèrent du linge, et des vêtements pour me couvrir de la tête aux pieds : Ils traitèrent avec générosité mes compagnons d'infortune, et me conduisirent ensuite chez leur commandant, dont je reçus l'accueil le plus honorable. Le major-général, sir William Lumley, boitant encore d'une blessure grave, me reçut avec une haute distinction, me retint à dîner, me logea chez lui et me combla de bons traitements. Ayant appris, par les dépêches et papiers saisis sur moi, que j'étais ingénieur et amateur de beaux-arts, il me fit accompagner par ses officiers pour aller visiter les nombreuses antiquités, telles que le pont romain, sur le Guadiana, les portiques, les monuments, les fortifications romaines, etc., etc., qui rendent la ville de Merida si intéressante.

Le soir, on me conduisit prendre le punch avec les jeunes officiers, qui, presque tous, avaient connu Paris et m'en demandaient des nouvelles.

Notre soirée se passa à raconter des historiettes amusantes, auxquelles j'apportais mon contingent de nouveautés, en oubliant tous les chagrins des jours précédents. Bien plus sobres que je ne m'attendais à les trouver, aucun des officiers anglais ne perdit l'équilibre. Le spirituel intendant Rooh, le digne commissaire Wilkenson et tous ces messieurs me reconduisirent. Je partis l'ami de ces officiers, qui tous me promirent de venir, après la guerre, me

voir à Paris. Plusieurs me tinrent parole : M. Rooh, entre autres, que je présentai à l'un de mes amis, dont il épousa la fille, la plus jolie, peut-être, de toutes les Françaises.

Qu'il y a loin, grand Dieu! de cette urbanité gracieuse, à la société de Sobrechero! Cependant, il fallut y retourner et continuer le voyage avec ces barbares jusqu'à leur destination. Les officiers anglais nous prêtèrent leurs chevaux, et nous arrivâmes à Almendralejo, chez le maréchal Beresford, commandant de l'armée anglo-portugaise. Ce maréchal me traita avec la même bienveillance et la même distinction, et ses officiers ne furent pas moins empressés à me consoler de mes malheurs. Les fils de grandes familles de Portugal, les marquis de Mello, de Lima, et d'Alva, les colonels Walkers, Wilson, etc., etc... s'empressèrent également à seconder leur général pour me bien traiter; mais ils s'aperçurent que ces soins délicats avaient excité la jalousie de Sobrechero, qui rudoyait mes trois compagnons; et, pour le calmer, ils firent aussi des largesses à nos brigands, qui se radoucirent.

Le 27, enfin, nous arrivâmes chez le marquis de Castaños, à Santa-Marta, où nos guides nous laissèrent. Je leur donnai une partie des objets reçus chez le général Lumley, et les remerciai de *nous avoir conservé la vie*. Leurs adieux m'ôtèrent de dessus le cœur un poids inexprimable, et, dès lors, je crus pouvoir respirer comme en liberté.

Le marquis de Castaños, homme spirituel et de manières prévenantes et distinguées, avait près de lui trois généraux, le général Carrera, Don Martine, le chef d'état-major, et Don Carlos, marquis d'Espagne. Ce dernier était un émigré français, descendant, me dit-il, des comtes de Comminges, et allié aux Montesquiou. Don Carlos me logea plusieurs jours dans son appartement, où il me traitait en frère, et il fit habiller à ses frais mes trois compagnons de captivité. Pendant ces jours de repos, le marquis de Castaños me fit appeler plusieurs fois, bien moins pour causer de mon échange, dont il s'occupait, que pour m'informer du désir que les habitants de la Péninsule avaient de terminer une guerre qui ruinait l'Espagne au profit de l'Angleterre. Dans le même temps, lord Wellington écrivait : « Qu'il y aurait de « la folie à s'exposer de nouveau pour la délivrance « de l'Espagne, tandis que les habitants eux-mêmes, « pour lesquels nous avons fait dix fois plus qu'ils ne « l'ont jamais mérité, se tiennent à l'écart au milieu « de la tempête. » Don Carlos aussi sondait mes dispositions, pour s'assurer que je serais assez discret pour remplir auprès de l'Empereur, à l'insu des Anglais, une mission au nom de la junte de Cadix. « Il nous serait possible, me disait-il, de vous embarquer pour la France, sous le prétexte d'un échange, et vous proposeriez à l'Empereur de nous rendre Ferdinand VII, en le mariant à une des princesses de sa famille. L'Espagne serait alors son alliée la plus dé-

vouée, et elle le servirait contre tous ses ennemis, contre l'Angleterre même, qui heurte aujourd'hui l'amour-propre et les intérêts des Espagnols. » J'étais certain que jamais l'Empereur ne consentirait à retirer son frère pour replacer Ferdinand. Ma position me commandait de combattre cette combinaison; je dissimulais mes sentiments en présence des ennemis de la France, et je saisissais avec bonheur l'occasion de porter des paroles de conciliation et de paix. Soit loyalement, soit par ruse, ce que j'ignore encore, Don Carlos, avec les apparences de la plus grande franchise, m'annonça, le troisième jour de ces pourparlers, que le marquis de Castaños avait expédié un courrier à la junte de Cadix, pour lui faire connaître mes dispositions favorables à cette mission pacifique. « M. de Castaños répondait, me dit Don Carlos, au désir que la junte avait plusieurs fois exprimé, de faire ces ouvertures par une voix indirecte et sûre, avant de s'exposer à rompre avec l'Angleterre; et, en attendant le parti qu'elle prendrait, je serais éloigné des opérations de l'armée, et conduit jusqu'à Elvas. Il fallut donc me résigner encore à ces nouveaux retards. Nous allâmes ensemble prendre congé du marquis de Castaños, qui me fit donner la copie des lettres qu'il avait écrites au maréchal Berthier et au général Belliard, pour presser mon échange. Dans cette entrevue, le marquis me parla des généraux Dupont, Marescot, Vedel, en s'affligeant et s'excusant beaucoup de la suite fâcheuse qu'avait eue. con-

tre son gré, la capitulation de Baylen. Il me parla du maréchal Soult, et m'exprima sa haute vénération pour le maréchal Mortier. En me congédiant, il me dit avec bonté : « Nous vous reverrons bientôt. » Don Carlos me pria d'emporter l'empreinte de son cachet pour conserver l'écusson de ses armes, et le rappeler, en France, au souvenir de sa famille. Il me donna, pour nous conduire à Elvas, le capitaine Don José Cabrera, son aide de camp, avec quatre sous-officiers de dragons du régiment de Sagonte, qui furent pour nous de la plus grande prévenance, et nous partîmes sur ses chevaux.

Le gouverneur anglais d'Olivença, commandant des troupes portugaises, nous reçut et nous logea dans son hôtel. Nous étions au 1er mai; le soleil était chaud, et je voyais les officiers anglais se promener à cheval en uniforme, avec leur parasol déployé. Cette habitude du parasol et du parapluie, que nos usages militaires français n'admettent pas, ne les empêchait pas d'être au combat de très vaillants soldats. Cependant, j'en étais surpris, et, de ma croisée, je dessinai plusieurs groupes de ces officiers rejoignant l'armée avec ce qui composait leur suite vraiment très pittoresque et amusante à remarquer; le capitaine en tête, vêtu d'écarlate, monté sur un beau cheval, et portant un large parasol ouvert; après lui, venait Madame son épouse, élégamment mise et coiffée d'une très petite capote de paille. Assise sur son âne, elle tenait une om-

brelle et caressait sur ses genoux le petit chien noir obligé, le king-charles, en conduisant avec grâce, par un ruban bleu, une chèvre, destinée à donner, soir et matin, de la crême pour le thé. A côté de Madame, marchait à pied une nourrice irlandaise, portant en sautoir une bercelonnette, en soie verte, dans laquelle reposait un poupon, l'espoir de la famille. Derrière la monture de Madame, suivait un immense grenadier, le fidèle soldat du capitaine, portant le fusil sur l'épaule, et pressant du bâton la monture aux longues oreilles. Derrière, arrivait un âne, qui portait le bagage volumineux de la famille. Ce bagage est surmonté de la bouilloire à thé et de la cage aux serins. La marche était fermée par un groom ou jockey en livrée, monté sur un vigoureux cheval anglais, au poil brillant comme l'acier poli; il tenait à la main un énorme fouet de poste, dont la mèche bruyante active le baudet et maintient dans l'obéissance les quatre ou cinq chiens de chasse, bracs, épagneuls ou levriers du capitaine, qui lui servent d'éclaireurs dans la marche de son petit convoi.

Le croquis, d'après nature, de cet attirail de guerre, me fournit plus tard le sujet d'une des deux petites compositions auxquelles j'ai mis pour inscription ces deux mots : *Utile dulci.*

L'histoire qui faisait de moi le neveu du Roi et de l'Empereur nous avait précédés à Elvas; et lorsque j'y arrivai, le 1er mai, beaucoup de curieux m'atten-

daient au passage. Le général Leyté, gouverneur de la ville, me fit donner l'appartement d'honneur au couvent des Dominicains. Le Maire et Messieurs les officiers municipaux nous firent servir un repas, auquel on invita les chefs de la garnison.

Le lendemain matin, les corps d'officiers de l'armée portugaise vinrent les uns après les autres, saluer le colonel prisonnier. Un grand repas fut encore servi ce jour-là, et j'y remarquai plusieurs personnages, vêtus de noir, qui circulaient derrière les convives; je les prenais pour des maîtres d'hôtel. Cependant leur air distingué m'ayant surpris, je demandai qui ils étaient, et l'on me répondit : « Ce sont le Maire et la Municipalité qui viennent vous faire les honneurs de leur somptueuse hospitalité. » Je me levai aussitôt pour m'excuser de les avoir méconnus, et je ne voulus me rasseoir qu'en leur faisant accepter une place à côté de nous. Malgré ces honneurs et la lecture des bons livres qu'on avait mis à ma disposition, le temps se passait tristement; car, de ma croisée, je voyais, au loin, s'élever la fumée du siège de Badajoz, et le vent m'apportait le bruit du canon qui avait peut-être tué quelques-uns des Français, qui défendaient cette forteresse.

Le maréchal Beresford avait été probablement informé des projets dont la junte voulait me confier l'exécution; aussi se hâta-t-il de les déjouer, et donna-t-il l'ordre de m'envoyer à Setubal, hors de la portée des Espagnols. Ce douloureux contre-temps me remit

encore une fois en voyage et ne me laissa plus d'espoir.

Le général Leyté chargea le capitaine de dragons portugais Sassarmento, et quatre sous-officiers, de me conduire à Setubal.

A Estremos, nous fûmes reçus splendidement dans un beau couvent, où ne résidaient plus que trois moines, qui avaient conservé quatre habiles cuisiniers; on nous servit avec abondance les mets les plus recherchés. Plus loin, en passant par Arrayolos, nous vîmes un télégraphe à trois cases carrées ayant chacune quatre compartiments, qui donnent douze combinaisons et leurs multiples à l'infini. Après Montemoro, nous arrivâmes à Vendas Novas, où je passai devant une grande maison dont les caves étaient encombrées de prisonniers français dans la nudité la plus complète, et qui nous appelèrent à leur secours. J'étais impuissant à les protéger; je ne pus que partager et livrer aux mains qu'ils me tendaient à travers les barreaux, le peu d'objets que j'avais reçus des Anglais. Leur sort affreux, que nous avions en perspective, rendit fort triste notre marche à travers les vastes plaines désertes et incultes qui nous séparaient d'Añas de Mora; c'est un misérable hameau et le seul gîte qui pût nous être offert au bout d'une aussi longue étape.

Dans les trois ou quatre cabanes d'Añas de Mora, nous ne trouvâmes qu'une jeune fille assez jolie, quoique un peu contrefaite; elle préparait des aliments

pour le retour de ses frères, et se résigna de très mauvaise grâce à en augmenter la quantité pour les neuf voyageurs. En attendant, nous allâmes nous asseoir au bord du lac qui donne son nom à ce hameau; et, tandis que nous admirions la beauté du soleil couchant qui resplendissait dans les eaux tranquilles où se mirait le ciel, les frères de notre hôtesse et des ouvriers, revenant du travail, chargés de leurs fusils, de leurs haches et de leurs instruments aratoires, passèrent à côté de nous. Leurs yeux, aussitôt, s'ouvrirent sur nous comme ceux du tigre. Ils passèrent sans proférer une parole, mais leur surprise muette n'en parut que plus terrible sur ces visages noircis au soleil. A l'accueil qui nous fut fait en rentrant dans la cabane, il nous sembla que la jeune fille avait excité les dispositions sanguinaires de ses frères. Cependant, notre repas très frugal fut paisible, quoique des yeux exprimant une colère taciturne suivissent tous nos mouvements. Après le repas, Sassarmento, prévoyant une explosion, me dit qu'il était prudent de nous retirer, et nous passâmes dans la pièce voisine avec les sous-officiers qui venaient de soigner les montures. Ceux-ci s'étendirent à terre comme nous et s'endormirent; mais Sassarmento, aussi inquiet que nous, ne dormait pas, et, prêtant l'oreille aux chuchotements de ces huit à neuf paysans, il avait entendu, comme moi, cette conversation, où la jeune bossue disait à ses frères : « Stanitza est estimée autant qu'un homme, depuis qu'elle a

aidé son mari à égorger trois Français. Eh bien! je vaudrai mieux que Stanitza! j'enfoncerai mes *uñadas* (ongles) dans les yeux de ce grand (c'était moi), tandis que ton *cuchillo* lui coupera le cou. » Puis, comme un général d'armée, elle distribuait à voix basse à chacun son rôle, en attendant que notre sommeil en rendît l'exécution plus facile, et tous s'encourageaient en disant : « Les dragons nous laisseront faire, etc. etc. »

Sassarmento en était indigné, et il me fit remarquer qu'une des carabines de ses sous-officiers était restée à côté des paysans. Alors, sans hésiter, je me levai, j'allai hardiment prendre la carabine, et l'armai, en me retirant, à la vue de ces paysans qui frémissaient de rage. Nous chargeâmes les pistolets du capitaine et ceux des dragons; nous refermâmes la porte; Sassarmento se coucha en travers, et nous attendîmes ainsi. Le sommeil, pesant bientôt sur les laboureurs comme sur nous, assoupit leur désir de carnage et dissipa nos inquiétudes. Nous partîmes avant le lever du soleil, en laissant à la bossue quelques piastres pour la dédommager de la gloire qu'elle se promettait en imitant Stanitza. Jusqu'à Setubal, la plaine, qui est immense, était déserte, inculte, et couverte de forêts d'althéas en fleurs, sous lesquels circulaient des millions de gros lézards verts et de serpents jaunâtres. Le sable était partout labouré par les larges traînées de ces reptiles, qui s'éloignaient difficilement à notre approche.

Le 8 mai, nous arrivâmes, à midi, à Setubal. C'est une très jolie ville, bâtie sur la rivière Sadao, dont l'embouchure, fort large et profonde, forme une très belle rade couverte de navires, qui viennent y chercher du sel et du vin pour la Russie comme pour l'Amérique. Après un long trajet dans un véritable désert, on arrive dans le site le plus riche et le plus riant. La ville, avec ses nombreux clochers et ses fortifications antiques, se dessine sur le bel horizon de la mer, que terminent, à droite et à gauche, des hauteurs très élevées, couvertes de jardins, de vignes, de bois, de pavillons élégants et de moulins à huit voiles triangulaires. Une forêt de mâts couvre le port, et cent voiles de toutes grandeurs circulent sur la rade en arrivant de l'Océan.

Le capitaine Sassarmento nous conduisit à l'auberge *Etalaga nova,* appartenant à un Français, que l'on détenait prisonnier à Lisbonne, comme suspect d'intelligence avec notre armée. Ses filles, heureuses de revoir des compatriotes, mirent tous leurs soins à nous bien traiter, et le commissaire anglais, Robert Boyer, promptement informé de notre arrivée, accourut pour nous offrir ses services, et nous apporter ce qui pouvait nous manquer. Nous allâmes ensuite chez le gouverneur, où le capitaine Sassarmento prit congé de nous. Ce gouverneur, avec une politesse qui nous promettait la plus somptueuse hospitalité, fit préparer un canot et nous conduisit, à une heure de la ville, dans la tour du phare, où il

nous assurait avec bonheur que l'air était si pur, que tous ses prisonniers y restaient quinze ans sans éprouver un mal de tête. « Quinze ans! m'écriai-je avec terreur. — Oui, oui, au moins! répondit-il. » Le canot aborda la Torre-d'Othon, notre future résidence, et le gouverneur, toujours avec une politesse exquise, nous installa dans deux espèces de casemates en pierre de taille, que l'on honorait du nom de chambres, où se trouvaient une table, un banc et trois vieilles paillasses, peuplées de tout ce que l'Espagne et les Algarves ont de plus sale et de plus dévorant. En nous quittant, le gracieux gouverneur nous promit de nous faire souvent d'aimables visites, espérant que nous nous plairions en si bon air, et il nous laissait libres de nous promener sur la terrasse la plus élevée de la forteresse.

A l'instant même, nous fûmes assaillis par la population d'insectes bruns, sautillants et affamés de ces prisons: mais, sans perdre courage devant le nombre et devant des attaques sanguinaires, nous commençâmes à leur faire la guerre; déployant la même ardeur que dans un incendie, nous nous mîmes à puiser de l'eau par torrents, afin d'entraîner vers la mer des ennemis trop nombreux pour que nous pussions écraser leurs bataillons. Enfin, restés à peu près maîtres du champ de bataille, nous allâmes sur la terrasse prendre un peu de repos. Depuis trente-cinq jours, nous étions le jouet d'espérances constamment déçues, et de circonstances plus

souvent pénibles que rassurantes. L'espoir de recouvrer notre liberté n'existant plus, il fallut se résigner promptement à tirer le meilleur parti possible de la position qui nous était laissée ; et, nous trouvant presque heureux de n'être plus sous des yeux inquisiteurs ou menaçants, nous passâmes la nuit à jouir, en liberté, du spectacle sublime qui, en élevant nos regards vers le ciel, apportait à nos âmes quelques consolations, et permettait à nos cœurs de rêver à la patrie et aux moyens de la retrouver.

Le lendemain, le commissaire Robert Boyer nous amena M. David Meyer, négociant américain. Tous deux nous apportaient des paniers pleins d'oranges, de vins excellents, de pains délicats. David Meyer voulait même y joindre du linge de toute espèce, que nous ne voulions pas accepter ; et tout en écoutant nos refus, il nous parlait avec reconnaissance du bon et généreux accueil qu'il avait reçu plusieurs fois à Bordeaux, et répétait qu'il était heureux de pouvoir servir les Français partout où il les rencontrait. Robert Boyer renouvela ses offres de service, et me promit de me procurer du papier, de l'encre, des pinceaux et des couleurs, que je lui demandai.

Le jour suivant, à la même heure, il m'apporta une collection complète de couleurs étiquetées avec soin, et de tout ce que je pouvais désirer pour écrire et pour peindre. Ce cadeau me fut très précieux, et

je m'empressai de lui en exprimer ma reconnaissance, en représentant pour lui le moment où j'avais été fait prisonnier, avec la physionomie des brigands tels qu'ils étaient encore bien présents à ma mémoire. Je retrouvai dans cette occupation un peu de tranquillité d'esprit; car l'art de la peinture est si attrayant, que j'ai su apprécier dans ma triste captivité son immense ressource.

La conversation de Duhamel apportait aussi quelque intérêt au cours de nos journées, qui cessèrent de me paraître longues. Nous traçâmes un échiquier sur notre table; avec de l'écorce d'orange, nous fîmes des pièces blanches et des pièces jaunes, et le jeu des échecs offrit à Duhamel le plaisir de me gagner. Massart, excellent homme, à l'esprit froid, à l'estomac chaud, s'occupait de la cuisine; et, grâce à ses soins éclairés, nous vécûmes de daurades délicates et des meilleurs poissons de la baie, que les pêcheurs nous apportaient chaque jour en quantité.

Ainsi se passaient nos journées, en travaux et en contemplation de la belle vue des montagnes, au pied desquelles nous étions abrités des vents du nord, et où nous jouissions de l'aspect admirable de la mer, qui était couverte de navires allant et venant sous le canon de notre fort. L'élévation et le contour de la terrasse que nous occupions me permirent de lever le plan de la forteresse et de la contrée environnante. J'étais sans instruments pour ce travail; mais

je fabriquai une alidade en bois et un compas. Au moyen des intersections de mes lignes principales, je parvins à tracer un plan très exact, qui étonna et donna même de l'inquiétude au gouverneur. Un épisode assez intéressant vint animer notre solitude :

Le gouverneur, véritable original s'il en fût jamais (type à part et comique qui figurerait à merveille au théâtre), venait presque tous les jours savoir de nos nouvelles; et, dans plusieurs de ses conversations, toujours entrecoupées de réticences, nous apprîmes qu'un Français, le marquis de Villeneuve, était enfermé avec sa femme, jeune personne charmante, dans un des bâtiments du fort. M. de Villeneuve, émigré, servait dans l'armée des Portugais, lorsque Junot entra dans Lisbonne avec l'armée française. Mme de Villeneuve, n'ayant pu fuir assez tôt, était restée à Lisbonne. Son mari, inquiet de la savoir dans une maison occupée par de jeunes aides-de-camp français, hasarda de quitter l'armée portugaise pour s'introduire à Lisbonne, où il resta caché. Sa présence en ville fut découverte, et le général Junot voulut voir dans cette démarche un acte d'espionnage.

Il était difficile de soustraire M. de Villeneuve aux recherches de la police. Cependant, l'officier qu'il soupçonnait injustement d'être son rival et qu'il avait attaqué, lui prêta son appui et le sauva du danger qui le menaçait. Bientôt les Français abandonnèrent

Lisbonne, où M. de Villeneuve voulut rester, croyant pouvoir rentrer dans les rangs portugais qu'il avait quittés; mais il fut arrêté par les Anglo-Portugais. et, par suite, enfermé dans le fort de Setubal, avec sa jeune épouse, cause innocente de ses malheurs.

Le dimanche, nous descendions à la messe, et nous pouvions voir les prisonniers dans la chapelle; mais il nous était défendu de leur adresser la parole. La jeune dame nous parut, en effet, très belle : nous aussi nous nous mîmes à soupirer. Nous allions chaque soir à l'extrémité de notre terrasse, donnant sur les croisées de Mme de Villeneuve, et nous chantions à trois voix les nocturnes, les barcarolles que nous pouvions nous rappeler, les romances de *Richard : une fièvre brûlante,* etc... et notre récompense, à la fin de ces chants, était de voir paraître, à travers des barreaux, un petit bout de gant blanc qui s'agitait et semblait applaudir à nos talents, passablement discordants.

L'Américain David Meyer ne se bornait pas à nous apporter souvent des rafraîchissements: il secondait nos démarches pour obtenir notre échange, et préparait les moyens d'assurer notre fuite. Déjà il nous avait apporté une longue corde roulée autour du corps et cachée sous ses vêtements, pour nous aider à sortir du fort. Il avait reconnu et nous avait montré le point de la côte où nous pourrions facilement un soir rejoindre son canot. Le chargement de son navire était complet; il pouvait nous cacher à bord au

moment du départ, et son pavillon nous protégeait. Enfin, tout était combiné pour le soir même. Notre évasion paraissait immanquable, lorsque, sur un ordre du maréchal Beresford, un officier et huit hommes vinrent nous chercher pour nous conduire à Lisbonne. Il n'y avait point à répliquer; il fallut suivre nos nouveaux guides. Ils nous permirent de voir, au passage, Robert Boyer et David Meyer, pour les remercier. Ce dernier, gêné par nos témoins, ne put que nous répéter, avec une vive expression : « *Ce soir, j'y serai avec mon canot... Départ avant le jour... Voyez, voyez...* » Sa pantomime exprimait le conseil de fuir et la promesse de nous attendre. Nos yeux lui promirent que nous entreprendrions tout pour nous trouver au rendez-vous : et, lui serrant la main, nous partîmes avec notre officier, sur de bonnes mules, entourés des huit soldats. Après quelques temps de marche, sous prétexte d'admirer la belle patrie de nos guides, nous les priâmes de s'arrêter un moment. Duhamel, Massart et moi, nous employâmes ce court instant à nous orienter et à reconnaître au loin la roche au pied de laquelle nous attendrait le canot de David Meyer, la position de son navire, auquel il avait exprès arboré le pavillon américain, et le terrain à parcourir pour le rejoindre. Notre plan d'évasion étant jeté, nous poursuivîmes la route pour attendre l'occasion. A peine avions-nous fait une heure de marche en descendant de Palmela, vers Lisbonne, que nous ren-

contrâmes une escorte portugaise qui amenait à Setubal vingt prisonniers, attachés par le cou à une longue chaîne. Nous ne fûmes pas du tout surpris d'y trouver deux des hommes qui avaient voulu nous égorger chez la jeune bossue d'Añas de Mora; mais ce qui nous parut étrange, ce fut d'apprendre que ces vingt jeunes hommes enchaînés n'étaient que des recrues que l'on conduisait à leur régiment. Leur escorte, à pied, s'arrêta pour causer un moment avec la nôtre. Notre officier cependant continuait à s'avancer avec nous, et nous avions à peu près huit cents pas d'avance sur les huit soldats. L'officier s'en aperçut, et nous pria d'attendre. Sans hésiter, nous mîmes pied à terre; trouvant le moment favorable pour nous enfoncer et disparaître dans les bois, nous avions déjà ramassé de la poussière pour la jeter aux yeux de l'officier, et lui échapper sans qu'il pût nous voir, lorsqu'un courrier parut, venant de Lisbonne au galop, s'approcha de nous, s'arrêta pour échanger quelques paroles avec notre officier, et donna le temps à l'escorte de se rapprocher. Cet incident rendit notre tentative impossible, et ce fut avec douleur que nous laissâmes tomber le sable qui nous promettait la liberté.

Arrivés à Moïta, nous nous embarquâmes sur le Tage, et, peu d'heures après, nous abordâmes à la place royale de Lisbonne. L'officier nous conduisit à un bel édifice, que je croyais être un des palais de la ville. Après avoir traversé deux belles salles

on me poussa devant une petite ouverture basse, qui ressemblait à celle d'une cheminée, et l'on me dit de me courber pour y pénétrer. Cette singulière ouverture me donna des soupçons, et je voulus savoir ce qu'était ce bâtiment. Les soldats répondirent : « Ce sont les présides, les galères, où l'on conduit les prisonniers. » Je connaissais tous les mauvais traitements que les galériens faisaient subir aux prisonniers de guerre, et, à ce mot de galères, je me révoltai en jurant que l'on ne me ferait pas entrer vivant sous ce passage infamant. « Vous êtes tous, ajoutai-je, soldats comme moi; pour l'honneur aucun de vous ne souffrirait qu'on le confondît avec des criminels. — *Es verdad, verdad* (c'est vrai, c'est vrai) », dirent les soldats; et cependant l'officier continuait à insister. « Eh bien! tuez-moi, lui dis-je, si vous voulez que j'y passe. — Je n'ai pas l'ordre de vous tuer; j'ai celui de vous déposer ici. — Vous ne pouvez pas avoir cet ordre, Monsieur, lorsque l'on m'a promis de me traiter avec honneur. » Et le voyant hésiter : « Allez, lui dis-je, allez trouver le gouverneur, et faites-lui part de ma résistance. » L'officier, ne se voyant pas soutenu par ses soldats que mon interpellation avait ébranlés, se rendit chez le gouverneur, et nous laissa dans cette salle en attendant son retour. A peine était-il sorti, que nous entendîmes le bruit des chaînes, et que nous vîmes entrer cent galériens, à figure atrocement patibulaire, que l'on ramenait du travail, et qui étaient

comme attelés deux par deux à une lourde et longue chaîne qui traînait à terre. Arrivés à la petite ouverture, les galériens mirent les mains et les genoux en terre, et disparurent en se glissant sous l'infâme guichet. Les soldats, que je continuais à me rendre favorables, se montraient peu disposés à vaincre ma résistance; et lorsque l'officier revint, il me fit mille excuses, en me disant que le maréchal Beresford avait ordonné de nous conduire à bord de la frégate anglaise, stationnaire dans le port. Une barque nous y conduisit, en effet, et l'officier nous y laissa.

Le capitaine anglais et ses officiers me logèrent dans la chambre du conseil, en attendant le repas qui nous fut offert. La soirée se passa en aimable compagnie, et le lendemain on me conduisit sur le trois mâts *la Thétis*, qui partait avec un convoi pour l'Angleterre. Ici, encore, on me logea dans la chambre d'honneur, avec une table excellente pendant toute la traversée. Le capitaine Robert Stolf, avec les manières froides des Anglais, était d'une politesse que l'on eût remarquée même dans un salon de Paris, et il me promettait chaque jour que je serais bien mieux traité en Angleterre qu'il ne pouvait le faire à bord. Je me confiais en ses promesses, et regrettais de ne pouvoir faire étendre à mes deux compagnons les bons traitements dont il m'honorait; mais on n'avait ordonné pour eux que la ration des simples prisonniers.

La traversée, de neuf jours, fut très agitée par la

violence des coups de vent, que je croyais des tempêtes. J'étais sur mer pour la première fois; les bruyants craquements de notre navire, qui semblait se briser et s'engouffrer dans les vagues, m'intimidaient fort. Dans mon inquiétude, je disais au capitaine : « C'est une tempête? » et il répondait froidement, avec un sourire : « Je ne crois pas ». Nous passions au loin devant les côtes de Normandie, où mon père pleurait ma mort qu'on lui avait annoncée. Peut-être, me disais-je, il est là sur le rivage versant en secret des larmes qu'il cache à ma mère pour la ménager; et je songeais au bonheur d'aller le consoler, lorsque, le neuvième jour, nous entrâmes dans le canal de l'île de Wight. Ce jour-là, par une forte canonnade, les Anglais rendaient les honneurs funèbres à mon ami le général Rufin, blessé à Chiclana, fait prisonnier et mort dans la traversée. *La Thétis* entra devant Portsmouth, où je fus témoin d'un singulier usage. Peu d'instants après que les bâtiments du convoi eurent jeté l'ancre, la cloche des navires sonna l'arrivée, et je vis s'approcher, à force de rames, une centaine de canots chargés de femmes, accourant au bruit des huées et des sifflets de tous les équipages. J'appris que ces dames étaient les épouses, les sœurs des marins, et des filles de mauvaise vie de Portsmouth, auxquelles on permettait de venir à bord féliciter leurs parents ou leurs amis.

Robert Stolf, toujours persuadé qu'il m'assurerait une réception honorable en Angleterre, s'empressa

d'aller prendre les ordres à mon sujet, et ce ne fut pas sans une vive émotion de crainte que je le vis revenir triste, la figure décomposée, et ne nous adressant que ce mot : « Descendons ». Je n'osai pas le questionner, dans la crainte d'apprendre trop tôt la fâcheuse nouvelle qu'il avait à m'annoncer. Dans le canot, nous fûmes silencieux comme lui, et notre inquiétude redoubla en passant à côté de vingt vaisseaux-pontons chargés de prisonniers français, dont la plus grande partie étaient vêtus de vestes jaunes, et plusieurs entièrement nus. A cet aspect sinistre, je demandai à Robert s'il nous conduisait aux pontons. A quoi il répondit, en fronçant le sourcil : « Oui; c'est pour remplir une formalité ». Dans le même instant, le canot s'arrêta au ponton Saint-Antoine, ancien vaisseau de quatre-vingts canons. Nous y montâmes, et vîmes avec douleur cinq ou six cents, le tiers, à peu près, des prisonniers qu'il contenait, se presser et monter les uns sur les autres, dans le petit espace où ils étaient parqués, pour voir les nouveaux arrivants, qui semblaient y avoir été annoncés. Le silence, l'attitude, les regards compatissants de ces malheureux, que je saluai en passant, me firent présager un avenir effrayant.

Le capitaine du ponton inscrivit nos noms sur son registre, et s'excusa ensuite de ne pouvoir nous loger mieux que les autres prisonniers, tant il en avait à bord... Je ne pouvais en croire mes oreilles, et lui fis répéter sa phrase. Saisi d'un accès de co-

lère, je pris violemment le bras de Robert Stolf, et lui dis : « Vous m'avez trahi, en me promettant de bons traitements! Je me serais fait tuer plutôt que de me laisser conduire ici; vous y périrez avec moi. » Cette scène rapide alarma le capitaine et les deux ou trois soldats qui l'entouraient. Alors, en reculant d'un pas pour m'adosser à la cabine et n'avoir à combattre qu'en face, j'arrachai le sabre d'un des Irlandais, et menaçai Robert ou tout autre de le tuer si l'on persistait à me garder au ponton. Robert s'excusait loyalement. Le capitaine aussi cherchait à me calmer; mais tous les prisonniers, en un clin d'œil, électrisés par cette vivacité, s'étaient élevés en montagne sur les épaules les uns des autres, en criant tous en même temps : « Bravo! bravo! colonel! Si tous en faisaient autant, ces Anglais n'oseraient pas nous maltraiter comme vous le voyez. » Ce bruit qui m'exaltait encore, ce mouvement de douze à quinze cents prisonniers pleins de rage, cette garde trop peu nombreuse qui craignait d'être égorgée et qui voyait les Français prêts à franchir ou à briser la palissade qui les isolait; cette scène, enfin, de quelques secondes, intimida le capitaine qui, étant près de moi, n'était pas le moins en danger, et il se hâta de dire vivement à Robert Stolf : « Débarrassez-moi de cet enragé; conduisez-le à Folkstone; vite, emmenez ce diable à Folkstone. » Robert, que je tenais toujours, ne se le fit pas dire deux fois, et, s'acheminant promptement vers le

canot, m'y fit descendre le premier. Le soldat redemandait son sabre; je le lui jetai sur le pont: et, en m'éloignant du ponton, je me trouvai séparé de mes deux compagnons qui y restèrent, et que je n'ai revus qu'à Paris, après la paix.

CHAPITRE XIV

Séjour à Folkstone. — Départ d'Ashby. — Arrivée à Boulogne. — Le prince Berthier.

Folkstone, à peu de distance de Gosport, était un dépôt de prisonniers dépendant de celui de Portsmouth. Avant de m'y présenter, Robert Stolf voulut que nous fussions remis des émotions pénibles que nous venions d'éprouver, et me fit servir le grog dans un café. Cette boisson bien simple, de rhum, de sucre et d'eau tiède, nous calma tous deux, et nous allâmes ensuite au dépôt des prisonniers. Robert expliqua au commandant de ce dépôt les ordres qu'il avait reçus pour me traiter avec distinction pendant ma traversée. Sur sa recommandation, ce capitaine me fit donner un logement décent pour le peu de jours que je devais rester à Folkstone, et Robert m'y laissa. Quelques instants après mon arrivée, M. Garat, capitaine français, qui avait été fait prisonnier dans l'Inde et retenu au lit dans l'hôpital de Folkstone, m'envoya, par un infirmier, et avant de me connaître, un sac de douze cents francs qu'il me

priait d'accepter; je le lui fis reporter. Néanmoins, j'allai de suite le remercier de cette généreuse prévenance, et il m'assura que ce serait l'obliger que de recevoir cet argent, qu'il était exposé à perdre, ainsi que des sommes plus considérables qu'il mettait à ma disposition. Je passai trois jours à Folkstone, où je rédigeai, pour le prince major-général, le rapport de mon voyage, que je lui envoyai par un officier blessé qui avait obtenu son échange.

J'avais eu le temps aussi de faire faire des vêtements à ma taille, lorsque l'ordre arriva de m'envoyer à Ashby, dans le Leicester. Alors, sans m'en prévenir, on fit arrêter à la porte de Folkstone une voiture publique, et l'on me pressa d'y monter, après m'avoir fait écrire à la hâte, sur un papier imprimé en anglais, que je n'eus pas le temps de lire, mon nom, mes prénoms et mon grade. On ne me laissa pas aller prendre congé du capitaine Garat, et l'on me fit partir précipitamment dans cet équipage, sans que je pusse me douter que le papier, auquel je n'avais point apposé ma signature, était une formule de parole d'honneur de rester en Angleterre prisonnier jusqu'à mon échange. Cet oubli me parut favorable, et je me promis d'en profiter, si l'occasion s'en présentait.

Dans cette voiture, je me trouvai seul avec une jeune personne très jolie. En cavalier français, j'entamai la conversation, à laquelle elle répondait avec esprit et gaîté. Depuis longtemps, je ne m'étais

trouvé en société de dames, et j'étais ravi de l'aimable rencontre. Je cherchais cependant à m'expliquer la cause de la singulière immobilité dans laquelle je voyais rester cette jeune personne. Les mœurs, les usages, le veulent sans doute ainsi en Angleterre, me disais-je, et j'allais en faire une des notes de mon voyage, lorsqu'à une dizaine de lieues de Folkstone, la voiture s'arrêta, et je vis monter quatre personnes qui placèrent la demoiselle sur un matelas et la remirent à sa famille qui l'attendait. Ces braves gens me remercièrent beaucoup des attentions que j'avais eues pour elle et que je ne méritais point.

J'avais vu en passant, près d'Andover, la demeure des princes français de la maison de Bourbon. J'étais loin de m'attendre à les revoir sitôt à Paris, et je recueillis, sur leur séjour en Angleterre, de nombreux détails intéressants pour un enfant de Versailles, où j'avais eu l'honneur de les connaître. En passant à Blenheim, je visitai le château qui fut donné au duc de Malborough, en récompense de ses victoires. Le parc, qui est immense, avait été planté sur le plan de la bataille de Malplaquet : des massifs d'arbres représentaient les bataillons, les escadrons, les soldats de cette armée, et les statues des chefs des différents corps ornaient le parc. Aujourd'hui, ces arbres, ces soi-disant soldats de Malborough, ont tellement grandi; le panache de leur coiffure s'est tellement développé, qu'il est difficile de reconnaître, aux drapeaux verts et flottants de ces

bois. ce qu'ils ont reçu la mission de figurer pour la postérité. Je n'en admirais pas moins le sentiment de gratitude nationale qui avait conçu cette ingénieuse et singulière idée.

Après plusieurs jours d'un voyage que je faisais commodément, et pendant lequel je pus visiter les manufactures, les objets curieux, quelques galeries de tableaux, et même les théâtres de différentes villes, j'arrivai à Ashby-de-la-Zouch, lieu désigné pour ma résidence. Il s'y trouvait déjà une centaine de prisonniers français, dont plusieurs y étaient depuis quinze ans. J'allai trouver l'agent des prisonniers, Master Farnell, marchand épicier, le plus long, le plus sec, le plus maigre des épiciers de ce monde. Ce brave homme, qui semblait se mouvoir à ressort, se courba poliment en m'expliquant la consigne à suivre par les prisonniers. Il me donna la liberté de me loger où bon me semblerait, et celle de me promener jusqu'à une lieue de la ville, sans dépasser cette limite. Parmi les prisonniers, je trouvai plusieurs officiers distingués de la marine royale : le capitaine Hulliac, le frère d'un de mes amis, le capitaine Kergrise, M. Boulan, le colonel Stoffel, celui-là même qui m'avait vu combattre son frère dans une rencontre à Astorga, etc., etc... Sans perdre de temps, je me mis à étudier l'anglais, et j'y travaillais assidûment, lorsque je reçus une invitation, pour une partie de campagne, chez le général Hastings, dont le château n'était qu'à une lieue d'Ashby. Ce

général était le frère de lord Moyra, l'ami intime du prince de Galles. Le général, et lady Hastings, son épouse, donnaient asile à miss Moore, la fille du célèbre général Moore, tué en Espagne à la défense du Ferrol. Cette intéressante orpheline embellissait, par ses traits, son esprit et sa grâce, la famille du général Hastings, et donnait de la vie à la société que l'on y réunissait. L'accueil distingué qu'on eut la bonté de me faire dans ce château, me promettait quelques consolations. Lord Moyra eut même la gracieuse idée de me faire obtenir la permission d'aller résider à Londres; et j'allais en profiter, lorsqu'une circonstance inattendue changea tous mes projets.

Un homme vint, un matin, me dire en secret : « Monsieur, le duc de Rovigo, ministre de la police de France, autorisé par l'Empereur, m'a chargé de venir vous proposer de vous enlever d'Angleterre pour vous ramener en France ». La proposition était séduisante, mais aussi fort hasardeuse. Je me défiai de cet homme. Sans vouloir lui faire un refus, je lui répondis que je m'attendais à être échangé; mais que je le priais de revenir dans quelques jours, après qu'il aurait vu M. Stoffel. Je prévins celui-ci, et il fit les démarches nécessaires pour s'assurer que cet homme n'était point un espion chargé de surprendre mes desseins. Au bout de quelques jours, Stoffel vint me dire : « L'affaire est certaine, on peut s'y fier; mais l'émissaire n'a point apporté d'argent, et cela peut coûter deux cents guinées ». Stoffel et moi n'a-

vions qu'une petite partie de cette somme, et il ne s'agissait plus que de se la procurer. J'avais été présenté à un négociant, M. Baudins, dont l'accueil obligeant, la figure ouverte et franche, m'avaient inspiré de la confiance. J'allai le trouver, et lui dit : « Je viens vous prouver combien je me fie à vous. — Et de quoi s'agit-il? — On me propose de m'enlever et de me reconduire en France. — Ce serait bien imprudent; il y a mille dangers à courir. — Je le sais, et je suis décidé à tout braver; mais je n'ai pas assez d'argent. Pouvez-vous m'en prêter? — Et combien vous faut-il? — Cinq mille francs ». Alors, fronçant le sourcil, il me répondit : « Je n'ai point cette somme... Cependant, revenez demain matin, peut-être pourrai-je vous la remettre. — Adieu, mon cher Monsieur; vous avez mon secret, néanmoins je reste fort tranquille. Adieu. »

Le soir même, on donnait un bal, et M. Baudins, en y entrant avec sa fille, m'aperçut, et me fit un signe de tête qui disait : oui, oui. Mes signes lui répondirent : j'ai compris; et sans aller lui parler de la soirée, pour éviter de le compromettre, je me bornai à faire danser sa fille. Master Farnell, dansait aussi; et il faut avoir vu ce provincial danser l'anglaise, avec le sérieux orgueil d'un commissaire des prisonniers, pour se faire une idée de ce qu'il y a de plus comique dans le monde : cela vaudrait un voyage en Angleterre.

Je fus exact au rendez-vous du lendemain matin,

et M. Baudins me remit deux cents guinées, en me disant : « Je vous les donne en or pour vous épargner les retards que causerait le change du papier ». Je le priai de fixer le taux de l'intérêt auquel il me prêtait; mais il s'y refusa, en m'assurant qu'il me prêtait pour m'obliger et non pour faire valoir son argent. Le jour et l'heure furent donc pris avec l'émissaire, et Stoffel prépara tout, sans que je parusse en rien. Le général Hastings m'avait invité à un grand dîner pour le même soir; je m'y rendis. La soirée se passa très gaîment. Au dessert, les dames se retirèrent, et les hommes restèrent à table pour boire, en commençant par porter un toast aux dames. Par goût et à dessein, je ménageai ma tête; et lorsque ces Messieurs se trouvèrent suffisamment animés par les fumées du clairet, ils entrèrent en chancelant dans le salon où les dames avaient préparé le thé. Ma gaîté, en répondant aux mille questions qui m'étaient adressées sur les usages et sur les fêtes de Paris, ne laissait voir à personne ma préoccupation sérieuse, au moment où j'allais jouer ma vie sur la foi d'un émissaire inconnu. L'on fut, au contraire, tellement satisfait du colonel français, qu'au moment où, pour obéir à la consigne, je dus me retirer, chacun me pria de revenir le lendemain.

Il était onze heures; la nuit était noire, et j'arrivai difficilement au bout du parc, à l'endroit où je devais trouver Stoffel et l'émissaire. Je n'y trouvai personne; je craignis de m'être trompé de route, et

n'osais même faire le moindre bruit pour déceler ma présence, s'ils étaient cachés. Une heure s'était passée dans cette incertitude pénible, et le cœur me battait fort, quand enfin, j'entendis remuer les feuilles. Je me cachai dans un buisson pour laisser arriver à moi, et je reconnus Stoffel et le guide. Cet homme nous conduisit à la première poste; deux minutes après, nous montâmes dans une bonne voiture, pour traverser rapidement l'espace de cent lieues qui nous séparait de la mer, en passant par le Northampton, le Middlesex, Londres, Ryegate, dans le duché de Kent, et Lyth, où nous arrivâmes de nuit. Ici, la côte était gardée par des troupes et des douaniers. Notre guide nous fit passer pour des malades impotents qui venaient prendre les bains de mer; et pendant que l'on relayait, il nous prit l'un après l'autre dans ses bras pour nous transporter d'une voiture dans l'autre, en se faisant aider par les douaniers. Figurez-vous la position hasardeuse de deux officiers français, pleins de santé, faisant les cacochymes dans les bras des douaniers anglais, qui, très heureusement, ne crurent pas devoir demander les passeports à des agonisants. Un peu plus loin, à la pointe du jour, le guide congédia la voiture de poste et nous fit servir le thé dans un café, tandis qu'il allait en éclaireur s'assurer des moyens d'arriver jusqu'à Folkstone. Peu d'instants après, il revint avec une figure décomposée par la peur, et n'ayant plus la force de nous dire un mot, il écrivit sur l'ardoise

de l'auberge ces mots : « Payez vite et partons ». Sa pantomime était effrayante, et je remis à la servante une guinée, en lui disant : « Le reste est pour vous ». Cette générosité excessive surprit cette fille, qui nous considéra comme des malfaiteurs en fuite, et sembla prête à nous dénoncer. Il n'y avait pas de temps à perdre, car nous avions à traverser le village qui était plein de troupes. Devant ces soldats, le guide me faisait signe de me courber pour n'avoir point l'allure dégagée d'un Français; et, grâce à notre activité et à notre dos arrondi, nous pûmes sortir de ce mauvais pas. Mais la campagne était découverte; on pouvait nous voir de loin, et je trouvai à propos de nous cacher dans les blés pendant le reste du jour. Le guide seul, après s'être orienté pour nous retrouver le soir, se rendit à Folkstone, où il prépara notre arrivée.

Après dix-sept heures d'absence et à la nuit close, il revint, et donna sans bruit le signal convenu, auquel nous répondîmes. Il nous conduisit à Folkstone, chez Master Briks, gros et rude marin contrebandier, qui devait se charger de nous déposer en France. Plusieurs tapisseries déguisaient le passage par lequel on nous introduisit dans la pièce où Briks nous attendait. Une femme lui versait du porter lorsque nous entrâmes; les figures de ces deux personnages étaient de nature à nous serrer le cœur, en songeant que nous nous mettions à la merci de pareils êtres. Briks, avec le sourire d'un scélérat,

nous dit : « Voyons l'argent que vous apportez! » J'avais payé la poste; il me restait encore les deux cents guinées; il voulut les avoir, quoique le prix convenu fût un peu moindre. Il n'y avait point à batailler, et je les lui remis. Ensuite, il nous fouilla pour voir si nous ne cachions rien, regarda même si nous avions des bagues à nos doigts; et, après s'être assuré qu'il ne nous restait ni argent ni objets de valeur, il nous dit : « Le vent est contraire ce soir; je vais vous faire loger en sûreté, et demain, à la nuit, j'irai vous prendre et vous conduire à Boulogne. » Ce retard nous désola; mais, nous nous étions livrés, il fallait obéir. L'émissaire nous conduisit chez une femme, qui nous logea et nous nourrit décemment, en nous montrant une trappe sous les lits, au moyen de laquelle nous devions nous cacher au moindre bruit. Pendant treize jours, Briks venait chaque soir nous dire : « Le vent est contraire, je ne puis vous conduire »; et cependant le vent avait agité nos rideaux dans tous les sens. Mon impatience était arrivée à son comble, et n'y pouvant plus tenir, je pressai tellement Briks de nous emmener ce soir même, qu'avec son rire traître et féroce, il me répondit : « Eh bien! suivez-moi! » et, en sortant, il dit, d'un air farouche, à son matelot : « Comme les autres! » La femme qui nous soignait depuis treize jours entendit ces terribles paroles, et, toute tremblante en me voyant suivre Briks, elle se jeta en travers pour m'arrêter, en me disant tout bas

avec effroi : « N'allez pas avec lui. » Stoffel et moi nous persistions à vouloir partir et suivre Briks; mais cette femme, avec l'expression la plus énergique de la terreur, saisit nos vêtements et nous répéta : « N'allez pas avec lui! » Fort surpris de cette résistance, j'entrevis quelque danger à céder à mon désir de m'embarquer ce même soir. Stoffel aussi me disait : « Ceci est extraordinaire, attendons »; et je laissai Briks s'éloigner avec le matelot son complice.

A peine ces hommes eurent-ils disparu, que la femme, tremblante et presque évanouie, nous dit, en nous serrant dans ses bras : « O mon Dieu! qu'alliez-vous faire?... » Nous la pressâmes de questions, auxquelles la crainte de divulguer un terrible secret l'empêcha de répondre; mais nous devinâmes à ses réticences, et nous apprîmes plus tard, que vingt fois Briks avait emmené des prisonniers dans sa barque, où il les cachait sous des filets, pour les soustraire à la vigie du port. Dès qu'il avait gagné le large, il les assommait et les jetait à la mer avec une pierre au cou, pour se soustraire aux sévérités de la loi qui l'aurait condamné aux galères pour avoir favorisé l'évasion des prisonniers. Cette atroce manière d'éluder avec profit une grande responsabilité, coûta la vie à beaucoup d'officiers français, que l'amour de la patrie avait rendus aussi imprudents, et qui furent moins heureux que nous.

Dès que notre hôtesse fut remise de cette émo-

tion, nous la pressâmes de nous procurer quelque autre moyen de passer en France. Nous n'avions plus d'argent; mais elle nous trouva un matelot qui consentit à nous conduire, sans avoir même fixé le prix. Le voyant de si bonne volonté, je lui dis : « Je te donnerai cinquante louis à Boulogne. » Le soir du quatorzième jour, il nous apporta des vêtements de matelots qu'il nous fit endosser, et nous conduisit au loin sur la plage, en répondant, au *qui vive* des nombreuses sentinelles, ce mot : « Pêcheurs », et nous arrivâmes à un très petit canot échoué sur le sable. Nous le mîmes à flot; trois fois la vague le remplit, et nous rejeta tout mouillés sur le sable. Il y eut impossibilité, ce soir-là, de rejoindre le canot un peu plus fort qui nous attendait à six cents toises de la plage, et nous rentrâmes bien tristement chez notre hôtesse, qui était fort mécontente aussi; car elle s'exposait beaucoup à nous garder, après que, par ordre du gouvernement, les journaux eussent annoncé mon évasion, et promis trente guinées à celui qui me ramènerait. Cette femme, cependant, fut généreuse jusqu'au bout, et le lendemain soir elle me ramena le bon matelot. La mer était plus calme; le petit canot put nous conduire à une barque de quatre mètres de long, dans laquelle deux matelots nous attendaient avec leurs filets, et nous passâmes sous le beaupré du bateau de police, dont la garde nous prit pour des pêcheurs. Ensuite, pour tromper le brick en station, qui nous observait peut-

être avec la lunette, nous déployâmes les filets comme pour les jeter, et gagnâmes ainsi le large par une mer très belle. Nous levâmes alors une petite voile, et, cinq ou six heures après, nous étions en vue de Boulogne. N'ayant plus rien à craindre que d'être coulé bas par le canon de la batterie avancée du port, ce dont le porte-voix nous menaçait si nous persistions à approcher, nous nous hâtâmes, Stoffel et moi, d'agiter nos mouchoirs en nous dirigeant droit au canon. Si près du rivage français, nous nous serions fait tuer plutôt que de reculer. La batterie ne tira pas, et nous abordâmes avec bonheur la plage chérie, où nous fûmes témoins de la plus plaisante manœuvre.

C'était le temps où l'Angleterre jetait sur le Continent beaucoup de contrebande, et nous inondait d'écrits incendiaires, que les garde-côtes avaient ordre de saisir. Nous vîmes donc accourir une soixantaine d'hommes de différents corps : douaniers, soldats de police, soldats de ligne, etc., etc... qui nous croisaient la baïonnette et formaient un cercle pour nous faire marcher au milieu, comme des pestiférés dangereux à toucher. Nous fûmes conduits ainsi chez les différentes autorités, et, enfin, chez le général Vandamme et chez le commissaire-général de la police, M. de Villier du Terrage, un de mes amis, qui avait été soldat avec moi au début de nos campagnes et qui est (aujourd'hui) pair de France. Ces deux derniers m'ouvrirent leur bourse, et je congédiai mes

matelots en leur donnant les cinquante louis que j'avais promis.

Quant à moi, je pris la poste et me rendis à Paris, en suivant de près la nouvelle télégraphique qui annonçait mon retour. Il y avait juste cinq mois que j'étais sorti de Paris. Mais bien des vicissitudes me semblaient avoir doublé ou triplé ma vie dans ce court espace de temps où j'avais été assez heureux pour abréger ma captivité tandis que, pour trente ou quarante mille autres Français, elle durait depuis quinze ans.

Le 1er août, j'arrivai chez le prince de Neuchatel, qui me prit à l'instant même dans sa voiture et me conduisit à Saint-Cloud, auprès de l'Empereur. Il travaillait avec le duc de Bassano; il le quitta et m'emmena dans le parc. Après qu'il m'eut fait expliquer les moyens que j'avais employés pour rentrer en France, l'Empereur me demanda si j'avais vu la famille des Bourbons; quelles étaient leurs habitudes, leurs relations, le degré de considération dont ces princes jouissaient, etc., etc... Ces détails semblaient l'intéresser et le préoccuper beaucoup. On eût pu croire que leur présence, aussi rapprochée de la France, lui portait ombrage, et il parlait de ces princes avec les plus grands égards. Il s'informa des causes qui pouvaient exciter la presse anglaise à le poursuivre si violemment de ses insultes grossières, et à se rendre l'écho de la haine plus personnelle que politique dont John Bull (le peuple anglais) cher-

chait à l'accabler. L'Empereur parut très surpris et même flatté lorsque je lui donnai la certitude que John Bull était loin de le haïr et le mépriser, comme le disaient les journaux. « Je ne suis pas entré, lui dis-je, dans une chaumière ou dans un château en Angleterre, sans y trouver une image ou un tableau représentant Bôné... C'est le nom que l'on donne, par abréviation du mot Bonaparte, à Votre Majesté. Votre portrait n'y est même point en caricature, parce que tous veulent connaître les traits véritables de l'homme extraordinaire qui change la face de l'Europe. J'ai vu, chez lord Moyra, le portrait de Votre Majesté en pied, de grandeur naturelle, peint d'après le tableau de Gérard. Il y a trois mois que lord Moyra vient d'acheter cette copie dix mille francs. — Mais, s'ils ont ce sentiment, d'où vient que leurs journaux me poursuivent d'une haine implacable? — Sire, les Anglais trouvent difficilement des hommes pour vous faire la guerre; ce n'est qu'en excitant le peuple à la haine contre vous qu'ils parviennent à recruter des soldats pour vous combattre, et ce moyen leur semble être de bonne guerre. — Avez-vous vu mon frère Lucien? — Non, Sire; il est dans le pays de Galles, à quarante lieues du point où j'étais. On m'avait promis une permission pour aller le voir; mais l'occasion de mon retour, que je dois à vos bontés, ne m'en a pas donné le loisir. Cependant, je sais qu'on lui laisse une grande liberté; il a tout un comté pour prison, et il travaille avec

ardeur à la composition de son poème de Charlemagne, dont les premiers chants sont terminés. — Pourquoi s'exposer à se faire capturer pour le plaisir de faire des romans de Charlemagne, au lieu de faire le Charles XII et de rester près de moi pour me seconder!... » L'Empereur aimait beaucoup son frère Lucien, dont il eût désiré utiliser la brillante capacité pour le service de la France. « Et Lefebvre-Desnöettes, l'avez-vous vu? — Non, Sire; mais je lui ai écrit. Il désire ardemment revenir près de vous. Il a perdu l'espoir d'être échangé, et il ferait ce que j'ai fait, s'il ne craignait de vous déplaire. — Qu'il vienne, qu'il vienne; il me fera plaisir. — Votre Majesté me permet-elle de le lui faire savoir? — Oui, oui, ne perdez pas de temps (1). »

L'Empereur s'informa de la position des prisonniers; je lui en fis le déplorable tableau; et, peu de temps après, l'ouvrage du colonel Pelet vint à paraître et confirma les affreux détails que j'avais donnés. Plusieurs fois, j'essayai de mettre la conversation sur les besoins de l'Espagne; j'appris que le roi Joseph s'était rendu à Paris, et que depuis peu de jours il était retourné à Madrid. Je m'aperçus avec

(1) Je donnai cet avis à Mme Lefebvre-Desnöettes, qui partit de suite de Paris avec un passeport, pour aller partager la captivité de son mari. Sa présence, en détournant l'attention du commissaire des prisonniers, rendit l'évasion plus facile, et la jeune dame, avec un courage héroïque, en partagea tous les dangers. Trois mois après mon retour, ils étaient rentrés tous deux à Paris.

regret que les affaires de ce royaume avaient perdu de leur intérêt dans l'esprit de l'Empereur, et qu'il les abandonnait à ses lieutenants. Je présumai que, pendant ma captivité, elles s'étaient améliorées, ou qu'elles avaient été abandonnées. Mais aucune de ces suppositions n'était vraie : des idées plus gigantesques occupaient l'esprit de l'Empereur; et cette plaie si grave des malheurs de l'Espagne, cette plaie qui devait peser bientôt d'un poids si lourd dans les destinées de l'Empire, était malheureusement traitée avec le peu d'importance que l'on attache trop souvent à des maux que l'on croit faciles à guérir. Mon rapport si pressant sur la situation de l'armée d'Espagne avait été remis au prince major-général. Le prince y avait trouvé des détails trop sévères sur des généraux qu'il aimait; il connaissait les nouvelles préoccupations de l'Empereur sur d'autres entreprises, et il me rendit mon rapport sans avoir fait usage des renseignements qu'il contenait. Il me resta le regret d'avoir beaucoup souffert en pure perte. En rentrant dans les appartements, je félicitai l'Empereur sur la naissance du Roi de Rome, et il me conduisit avec bonheur vers le berceau de ce bel enfant, que je trouvai déjà entouré de dames d'honneur, de gouvernantes, de chambellans et d'un grand-écuyer, M. le comte de Canisy.

Le prince major-général eut la bonté de me reconduire à Paris et de m'emmener, le lendemain, à une partie de chasse à Grosbois, où sa famille était réu-

nie. Ce trajet de six à sept lieues fut pour moi du plus haut intérêt, en ce qu'il me fit connaître l'excellent cœur de l'homme qui prenait à tâche de paraître grave et sévère devant ses jeunes officiers. Le prince jetait sur moi des regards heureux et avides, comme le seraient ceux d'un père qui retrouve le fils dont il a pu pleurer la perte. Avec sa gravité de commande, il gardait le silence, et ne le rompait de loin en loin que pour m'adresser des questions brûlantes de l'intérêt qu'il portait à ma conservation, et pour s'informer de ce que j'avais souffert. Bien différent en cela de l'Empereur, qui se montrait séduisant et familier, tant qu'il avait une question à adresser, et ne reprenait le ton solennel que pour congédier l'interlocuteur, le prince gardait avec ses officiers un sérieux, sous lequel il avait peine à cacher les élans de son bon cœur, et ne se livrait à la vive gaîté, qui était le fond de son caractère, que devant les personnes indépendantes de ses commandements. Ce prince, dont la biographie est, sans contredit, la plus brillante parmi celles des compagnons de notre César, était, dans son ensemble, toujours naturel, égal d'humeur poli, simple et modeste. Jamais un mot blessant ne lui échappait devant ses subalternes, dont il élevait, au contraire, et de tout son pouvoir, la dignité. Je ne l'ai vu même qu'une seule fois en colère, c'était à Marengo, contre son jeune frère, qu'il entendait me prier poliment de lui tenir un instant son cheval... « Pour qui prenez-vous mes aides de camp? »

lui dit-il avec indignation et le geste de la colère. Son expression était habituellement pleine de douceur: il était généreux, et plusieurs fois il me remit en secret des secours de vingt-cinq à cinquante louis d'or pour des émigrés rentrés dans la misère, et que j'ai vus, plus tard, sous la Restauration, ne donner, avec dédain, à leur bienfaiteur, que le simple nom de M. Berthier. Je n'ai vu personne être plus infatigable que le prince Berthier; à tel point, qu'un jour M. le comte Daru, que je félicitais sur la faculté qu'il avait, de soutenir aussi longtemps le travail et la privation de sommeil, sans tomber malade, me répondit : « Le prince de Neuchatel est bien plus fort que moi; je n'ai encore passé que neuf jours et neuf nuits sans me coucher, et le prince en a passé treize à cheval ou à travailler, sans se coucher. » Il avait donné peu de temps aux études littéraires; son langage le décelait quelquefois, mais son esprit avait acquis une telle rectitude dans les travaux géométriques, auxquels il avait consacré ses premières années, que ses écrits et ses ordres étaient rédigés et réduits à leur plus simple expression, avec une lucidité, une clarté mathématique, qui expliquaient en peu de mots les mouvements les plus composés d'une armée. Si les événements n'avaient pas fait du général Berthier un grand homme de guerre, un chef d'état-major modèle, il se serait fait remarquer comme très habile ingénieur. Il avait conservé, pour les travaux graphiques, un goût et un talent remarqua-

bles, dont il me donna plusieurs fois des preuves.

Peu de carrières ont été aussi glorieusement remplies que celle du général Berthier. Plusieurs fois, je l'ai entendu se réjouir d'avoir servi la France dans les quatre parties du monde. Ses débuts dans la guerre de l'indépendance, en Amérique, lui laissaient les plus beaux souvenirs, et il était resté l'ami de MM. de Rochambeau et de Lafayette, qui y avaient été ses chefs. Celle des nombreuses décorations et des hautes distinctions dont ses services avaient été récompensés, qui le flattait le plus, était une petite croix de simple chevalier de Cincinnatus, que lui avaient décernée Washington et le sénat d'Amérique, peu de temps avant qu'il ne reçût du roi de France la croix de Saint-Louis, pour les mêmes services, à l'âge de trente ans. Longtemps en France et dans les armées du Nord, où je me trouvais pendant les brillantes campagnes de Napoléon en Italie, campagnes qui éclipsaient un peu nos succès sur le Rhin, on semblait se complaire, par jalousie peut-être, à douter que les brillants faits d'armes de Bonaparte fussent l'œuvre du génie de ce jeune général, et souvent j'ai entendu les attribuer aux conseils du général Berthier. Je partageais encore cette opinion, faussement répandue, lorsque le général Berthier, ministre de la guerre en 1800, me fit l'honneur de me prendre pour aide-de-camp. Je ne changeai d'avis qu'après avoir vu, à côté l'un de l'autre, ces deux hommes si riches de capacités

différentes, se prêter un mutuel secours. Le génie du Premier Consul enfantait les conceptions, créait, improvisait les moyens, enflammait les cœurs et rendait tout possible; la spécialité du général Berthier divisait, subdivisait les ordres; il s'identifiait sans modifications à la pensée du chef, traçait à chacun ce qu'il avait à faire pour coopérer à l'ensemble, aplanissait les difficultés, pourvoyait à tous les besoins. Sa sollicitude, toujours inquiète, toujours active, et sa coopération valeureuse ne se calmaient qu'après le succès. La part de gloire, bien secondaire sans doute, qui revenait au général Berthier était fort belle encore, et pourtant il était modeste, et apportait constamment, pour s'effacer et appeler les bienfaits du général en chef sur ses compagnons d'armes, les mêmes soins, les mêmes efforts que ceux-ci mettaient à se faire remarquer et trop souvent à le jalouser. Ce sentiment d'ingratitude de plusieurs d'entre eux, alla jusqu'à l'accuser d'incapacité, parce qu'en 1809 il n'avait pas eu, comme eux, l'imprudence de tout hasarder, au risque de tout perdre et au risque même d'agir en opposition avec les vues de Napoléon. Mais il fut noblement justifié, en dépit de ses détracteurs, au triste événement de Waterloo, lorsque l'Empereur attendit en vain le corps de Grouchy, et fut réduit à dire : « Si Berthier était ici, les ordres seraient arrivés, et je n'aurais point ce malheur. » Cette digression nous fait anticiper sur les dates. Revenons à notre sujet.

Depuis 1795 jusqu'en 1814, aucun homme ne fut

aussi loyalement dévoué à l'Empereur que le prince de Wagram. Ainsi que j'en avais la preuve chaque jour, ce dévouement était un culte véritable, une abnégation complète de soi-même; c'était l'obéissance la plus tendre, la plus active, et souvent la plus patiente et la plus résignée. Avec ce caractère admirable, le prince de Wagram avait, malgré sa stature moyenne, des formes athlétiques très bien prises. Ses cheveux, abondants et crépus, annonçaient l'énergie qu'on lui voyait déployer dans les fatigues de la guerre et dans les exercices de la chasse, pour laquelle il était tellement adroit et passionné, que l'Empereur, juste appréciateur de tous les mérites, en avait fait le grand-veneur de l'Empire. Tel était le guerrier près duquel d'heureuses circonstances m'ont placé pendant douze années, en arrivant près de lui dans le grade de capitaine, et le quittant avec celui de général, avec des dotations, un titre, des croix, des rubans et de profonds sentiments de gratitude; mais, surtout, avec de beaux souvenirs que j'apprécie plus encore que les honneurs. Ces souvenirs d'un si beau passé réjouissent ma vieillesse, et la fortifient pour songer à l'avenir. Puissent-ils me donner la force d'achever mon récit et de traiter la période de 1811 à 1814, la plus intéressante de ce siècle extraordinaire de révolutions, de guerres, de fondations et de renversements d'empires, de changements de dynasties, d'éloquence, de fièvre du génie, de découvertes et de progrès?

Il me reste à traiter les deux rudes campagnes que j'ai faites en 1812 et 1813, en Russie, en Saxe et en Prusse, d'où je suis rentré blessé, en 1814.

Ainsi qu'on vient de le voir, j'avais été soumis à de bien rudes épreuves, sans aucun fruit pour la France ni pour moi, et j'avais le déplaisir de trouver, en rentrant à Paris, que l'on m'avait encore une fois oublié, lorsque, à l'occasion de la naissance du Roi de Rome, l'Empereur avait accordé largement à l'armée des récompenses et des grades, auxquels mes services antérieurs me donnaient le droit de prétendre. Le moment favorable était passé; mais, heureusement, j'étais moins sensible aux peines de l'ambition qu'aux douceurs de l'amitié, et les caresses de mon père, des miens et de mes amis, m'eurent bientôt consolé. Je m'empressai de faire parvenir, au brave capitaine Garat et à l'excellent M. Baudins, les sommes qu'ils m'avaient si obligeamment prêtées.

En rentrant à Paris, j'avais repris mes fonctions au cabinet du prince major-général. Je plaçais sur ses cartes les positions des corps d'armée agglomérés en Allemagne; et ces réunions extraordinaires de troupes me semblaient devoir justifier les bruits vagues d'une guerre prochaine qui circulaient dans Paris. Cependant, l'ambassadeur de Russie et ceux des autres puissances n'avaient point quitté cette capitale, et nul indice de désaccord ostensible ne désignait encore le théâtre de cette nouvelle guerre, lors-

que, le 1er février, je reçus l'ordre d'avoir des chevaux disponibles à Francfort-sur-l'Oder, et d'y tenir tout prêt un équipage de guerre somptueux.

Chacun se perdait en conjectures : personne n'était dans le secret; et, très incertains sur l'avenir, nous mîmes un grand luxe dans nos préparatifs. Je donnai dix mille francs à Martin, valet de chambre intelligent, qui avait remplacé mon pauvre Williams, tué en Espagne, et je l'envoyai à Strasbourg et à Francfort pour m'acheter des chevaux. Je commandai mes brillants uniformes, des livrées commodes pour mes gens, et, le 5 mars, je reçus l'ordre d'aller voir dans le plus grand détail la portion de l'armée qui était réunie sur l'Oder, sur la Vistule et à Dantzig, afin de rapporter à l'Empereur un état précis de ce qui pouvait manquer encore à sa complète organisation.

Dans le rapport que je fis à cette occasion, je transmis les plaintes que m'avaient faites plusieurs chefs de corps sur ce qu'on leur envoyait des recrues trop faibles pour le service de leur arme. Je parlais de ce grave inconvénient au général comte Dejean, qui venait d'organiser quarante mille hommes de cavalerie : il me transmit la réponse verbale que l'Empereur venait de faire à sa réclamation sur le même sujet. « En rentrant « d'Alsace, où j'organisai cette cavalerie, me dit ce « général, je me plaignis à l'Empereur de ce que le « tiers des chevaux que l'on avait achetés étaient trop « faibles pour porter leur charge, et de ce que la « moitié des hommes nouvellement levés n'avaient

« pas la vigueur nécessaire pour se servir du sabre :
« Sans les ordres précis de Votre Majesté, lui dis-je,
« j'allais les renvoyer aux dépôts. — Vous auriez très
« mal fait, répliqua l'Empereur. Lorsque je mets
« quarante mille hommes à cheval, je sais très bien
« que je ne pourrai pas avoir ce nombre de bons ca-
« valiers; mais j'agis sur le moral de l'ennemi, qui
« apprend par ses espions, par la voix publique ou
« par les journaux, que j'ai quarante mille hommes
« de cavalerie. En passant de bouche en bouche, ce
« nombre que l'on connaît et la qualité que l'on sup-
« pose à mes régiments, dont la valeur est déjà con-
« nue, sont plutôt exagérés qu'amoindris; et le jour
« où j'entre en campagne, j'y suis précédé par une
« puissance morale qui supplée à la force réelle que
« je n'ai pu me procurer. » Le général Dejean admi-
rait dans cette réponse combien cet homme de génie
était habile à tirer parti de tout, sans s'arrêter à des
considérations qui eussent entravé tant d'autres
rouages que ceux que Napoléon faisait mouvoir.

CHAPITRE XV

**Passage du Niémen. — Witepsk. — Polotsk.
Smolensk. — Wiasma.**

En rentrant à Paris le 13 mai, je rendis compte de ma mission, et, le 14, je repartais pour la grande armée, sans savoir où elle irait. Les présages fâcheux ne m'occupaient guère, et le mauvais début de ma voiture, renversée et brisée aux abords de Meaux, au lieu de me contrarier, m'offrait le plaisir de passer, auprès d'une de mes sœurs et de ses amis, le temps indispensable pour réparer l'accident.

Le 26 mai, j'étais à Posen, et je donnais aux familles des nobles polonais des nouvelles de leurs fils, que j'avais vus à Sedan peu de jours auparavant. Ces boyards, aux cheveux longs ou à la tête chauve, au costume oriental et aux manières graves et pleines de dignité, se réjouissaient de nous voir, en pensant que le but de notre arrivée était le rétablissement prochain de leur royaume de Pologne. Cette idée les comblait d'enthousiasme, et, mettant tout en œuvre

pour nous fêter, ils nous faisaient danser pour nous reposer des fatigues du voyage.

Le 30 mai, j'arrivai à Thorn, sur la Vistule. J'y trouvai mes gens et mes chevaux. J'eus trois jours pour compléter, à force d'argent, ce qui manquait à mon équipage de campagne, et nous attendîmes l'Empereur, qui arriva le 2 juin.

Ici commença aussitôt pour moi une série de courses très actives, dans lesquelles j'épargnerai au lecteur de me suivre. J'étais chargé d'activer les divers services de l'armée et de voir le corps du maréchal Macdonald, sous les ordres duquel on avait placé deux divisions de Prussiens qui, bien à regret, se trouvaient en ligne avec nous, au nombre de nos alliés. Ce corps prussien commandé en chef par le général York, qui avait avec lui les généraux de Kleist, Massenbach et Grauwerth était superbe et au complet. Les ailes de notre armée se trouvaient ainsi livrées aux deux nations qui avaient le plus d'intérêt à faire échouer nos entreprises, qu'elles dussent être pacifiques ou guerrières. La Prusse à notre gauche, et l'Autriche à notre droite, ne pouvaient voir rétablir le royaume de Pologne sans que la Prusse eût à perdre et à regretter le duché de Posen, et l'Autriche, la province de Galicie. Ces deux puissances répugnaient à combattre la Russie, leur alliée naturelle contre nous, et avec laquelle elles avaient démembré la Pologne. Les obliger à marcher avec nous, contre leur goût et leur intérêt, c'était les exposer à

réaliser ce que notre sagesse aurait dû nous faire prévoir et nous faire craindre. La suite ne l'a que trop justifié.

Dans ces nombreuses allées et venues qui me ramenaient plusieurs fois dans la même ville, j'étais à Varsovie le 14 juin, et le 15, occupé à travailler avec le plus jeune frère de l'Empereur, le roi Jérôme à la tête de son armée de Westphaliens bien équipés et bien armés. Je passai deux jours à reconnaître l'état de ses troupes. J'étais, le 16, à Pultusk, occupé de même avec le prince Poniatowski, entouré de son armée de Polonais, que j'avais également à voir. Enfin, le 18, j'étais à Friedland, et le 19 à Gumbinnen, excédé de la fatigue que me donnait un travail de jour et de nuit, dont je n'étais distrait que par la difficulté de me procurer des chevaux de poste, pour tous ces déplacements, dans un pays pauvre, couvert de troupes et sillonné par mille courriers. L'Empereur s'arrêta à Gumbinnen, où il reçut mes rapports. Ce fut alors seulement que j'appris le but véritable de notre entrée en campagne, pour forcer l'empereur de Russie à maintenir avec nous le blocus continental afin d'achever la ruine de l'Angleterre.

Plusieurs historiens ont donné le récit plus ou moins exact de cette mémorable et triste campagne de Russie; je me bornerai à suivre, jour par jour, les feuillets de mon agenda, moins grand que ma main, que je portais sur mon cœur. Il est tout déchiré, tout détrempé par les orages et les sueurs occasionnées

par les excessives chaleurs de la Russie, dont les variations mortelles de la température, aussi chaude en été qu'elle est froide en hiver, devaient successivement nous faire souffrir, ruiner nos espérances, et détruire ceux qui, ayant partout vaincu les hommes, allaient enfin succomber dans leur choc contre les éléments. Les feuillets de cet agenda ne sont pas tous effacés; je me bornerai à rappeler succinctement ce que je trouve sur l'emploi de mes journées dans ce drame alternativement glorieux et terrible, afin que d'autres écrivains, plus jeunes et plus habiles que moi, puissent un jour, en traitant ce noble sujet, coordonner les détails racontés par le petit nombre des acteurs échappés aux désastres de cette campagne.

L'Empereur avait envoyé beaucoup d'officiers remplir les mêmes devoirs que moi près des autres corps de la grande armée; et en se préparant, comme on vient de le voir, d'une manière formidable à faire la guerre, il ne perdait pas l'espoir de tout concilier par la diplomatie. Ce fut donc avec un vif regret, je le crois, qu'il se vit réduit à la nécessité d'arracher par la victoire ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Ce fut pendant la petite halte que l'Empereur fit à Gumbinnen, qu'on lui apporta les derniers refus de répondre, selon ses vœux, à ses pressantes et pacifiques démarches. Alors, son parti fut bientôt pris. Son armée était déjà rapprochée du Niémen; lui-même n'en était pas à quarante lieues. Nous fran-

chîmes cet espace en deux jours, sur nos chevaux; et après nous être reposés quelques heures au bivouac, nous arrivâmes, le 23 juin, à midi, sur des hauteurs en vue du Niémen.

C'est là que nous attendait le spectacle le plus extraordinaire, le plus pompeux, le plus imposant que l'on puisse imaginer, l'aspect le plus capable d'enivrer un conquérant, en lui exagérant l'étendue de sa puissance morale et matérielle. Notre armée, nous disait-on, était forte de cinq cent mille hommes, et composée de presque toutes les nations de l'Europe. Plusieurs princes régnants, les rois de Naples et de Westphalie, y étaient à la tête de leurs troupes. Le roi Murat, dans ses costumes d'apparat, chevauchait à la tête de la cavalerie. Tous les plus beaux hommes en grande tenue, tous les plus beaux chevaux de l'Europe, étaient là réunis sous nos yeux, autour du point culminant que nous occupions. Le soleil brillait sur le bronze de douze cents bouches à feu prêtes à tout détruire; il brillait sur la poitrine de nos superbes carabiniers au casque d'or, au cimier écarlate; il brillait sur l'or, sur l'argent, sur l'acier bruni des casques, des cuirasses, des armes des soldats, des officiers, et sur leurs riches costumes. Les baïonnettes étincelantes de ces masses de bataillons qui couvraient la plaine, imitaient, au loin, le scintillement ou le mirage éclatant du soleil sur les eaux des rivières et des lacs ridés par un léger souffle. Le salut de milliers de trompettes et de tambours; ces cris

d'enthousiasme jetés à l'Empereur aussitôt qu'il parut; ce dévouement, cette discipline qui allaient faire agir cette multitude dont l'immensité se perdait jusqu'au delà de l'horizon, où les armes brillaient encore comme autant d'étoiles; ce pouvoir qui allait réunir en une seule masse d'efforts la puissance invincible de tous ces bras, l'action de tous ces courages, exaltaient la confiance de tous dans le chef qui nous conduisait. Nul ne mettait en doute le succès de l'entreprise; et, à l'aspect des moyens que sa volonté avait réunis, le cœur nous battait de joie, d'orgueil et de fierté, en nous faisant rêver et sourire à ce prochain succès. Hélas! pourquoi faut-il que le tableau de la même armée repassant sur les mêmes lieux doive, à quelques mois de là, présenter, en opposition à toutes les pompes de la gloire, le hideux aspect des ravages que peuvent produire sur l'humanité les fléaux réunis de la glace et du feu, de la famine, de la fatigue et de la misère! Pourquoi faut-il que la mort implacable vienne arracher, avant le temps, la beauté et la vie à ces jeunes guerriers, et dissiper bientôt ces légions qui en ce moment étaient entourées de tant de gloire! Mais repoussons ces tristes, ces douloureux souvenirs! jouissons des derniers lauriers que Dieu va nous permettre de cueillir encore, et tressons-les en couronnes aux drapeaux de l'Empire avant de nous courber sous le poids des cruelles déceptions de la fortune.

Toute cette journée du 23 juin fut admirable, car

le ciel était pur, la chaleur était douce, et la guerre n'avait pas encore allumé ses flambeaux. L'Empereur et le général Haxo, tous deux déguisés sous des capotes et des bonnets de soldats, profitèrent de ce moment de calme pour s'avancer et reconnaître les points où il conviendrait de jeter les ponts.

A la latitude où nous étions, cette nuit du 23 au 24 juin fut extrêmement courte et à peine dépourvue de lumière; l'Empereur la fit employer à jeter plusieurs ponts sur le Niémen. Pendant ce travail, qui ne dura que deux heures, quelques compagnies de voltigeurs avaient traversé le fleuve sur les barques légères que l'on avait apportées, et éloignaient les quelques Cosaques qui étaient placés en observation sur la rive opposée, et qui, se bornant à tirer des coups de mousqueton, n'opposèrent aucune résistance sérieuse.

A deux heures du matin, au lever du soleil, l'armée commença à traverser le Niémen sur trois ponts, se dirigeant, devant soi, sur la route de Wilna, et appuyant à gauche vers Kowno, petite ville bâtie au confluent de la Wilia et du Niémen. Les escadrons ennemis, assez nombreux, se retiraient devant nous presque sans combattre, et comme pour constater que nous étions les agresseurs. Il était un peu plus de midi lorsque nos avant-gardes entrèrent dans Kowno, par une chaleur étouffante et presque insupportable. Le ciel s'était chargé tout à coup d'électricité qui grondait horriblement dans des nuages roulant avec

une vitesse et une épaisseur qui nous étaient encore inconnues. La foudre tomba près de nous, vers les trois heures, tua deux hommes et trois chevaux, et une pluie torrentielle et brûlante nous inonda ensuite pendant deux heures. Les habitants et les religieux des nombreux couvents de cette petite ville, nous voyant arriver dans le délabrement que l'orage avait produit sur nos figures et nos vêtements, nous apportèrent les abondants rafraîchissements dont ils pouvaient disposer. Leur luxe était de boire habituellement à la glace l'hydromel et la bière qu'ils fabriquent à merveille. Mais cette transition subite de boissons glacées, prises avidement par des hommes trempés de pluie et de sueur, rendit à l'instant même malades un grand nombre des nôtres; et cette atteinte fut, avec celle du tonnerre et de la pluie, le premier avertissement que nous reçûmes sur le territoire ennemi.

L'orage avait grossi la Wilia, pendant que les Russes, en se retirant, en avaient brûlé le pont. Cependant, un régiment de chevau-légers polonais la traversa à la nage. Le 26e léger, commandé par le jeune Guehéneuc, qui faillit s'y noyer, les suivit de près, et la rive droite de la Wilia fut, en moins d'une heure, réunie de nouveau à la ville par un pont de bateaux que l'Empereur fit jeter pour porter des troupes à la poursuite de l'armée russe. L'Empereur, aussi mouillé que nous, assistait aux travaux, pressait la construction du pont, et imprimait une acti-

vité extraordinaire à tous les travailleurs. Au milieu de ce terrible orage, deux cents soldats du génie, pour n'être pas gênés par leurs vêtements mouillés, s'en dépouillèrent promptement et travaillèrent tout nus. Ce ne fut pas sans un vrai plaisir qu'avec mes goûts d'observateur je crus retrouver en action ces belles compositions de Raphaël, de Michel-Ange et du Poussin, où ces grands maîtres nous ont montré les premiers hommes nus au milieu des torrents de pluie, à l'époque du déluge.

Une halte de trois jours dans cette petite ville, pour laisser arriver et se déployer l'armée, annonçait encore l'hésitation de notre Empereur : nous en profitâmes pour nous rétablir en prenant du thé, comme boisson astringente. Nous apprîmes en même temps, par les gens du pays, que l'armée russe était aussi très nombreuse, et qu'on la portait à deux cent cinquante mille hommes d'infanterie et quatre-vingt-dix mille de cavalerie, sous les ordres des généraux Bagration et Barclay de Tolly.

Je passai la nuit du 27 au 28 à me rendre, de Évé et de Vikovizcki, avec la division Desaix et la division de cavalerie de Bordesoulle, à Novitroki, pour attaquer et enlever cette position. L'ennemi la défendit faiblement, et, en le poursuivant, nous entrâmes le soir à Wilna. Le maréchal duc de Reggio y entrait aussi par une autre porte, et l'Empereur y arriva le 29. Des députations des seigneurs polonais se succédaient auprès de l'Empereur, le pressaient de décré-

ter le rétablissement du royaume de Pologne, et lui promettaient le puissant concours de toute leur nation, en argent, en hommes et en chevaux. Ils prenaient des engagements que bientôt ils ne pourraient pas tenir.

Sans doute, il serait entré dans les vues de l'Empereur de créer et de former aussitôt un royaume de Pologne, qui serait devenu, comme autrefois, le fidèle allié de la France contre les invasions des peuples du Nord. Napoléon avait sous la main deux chefs, auxquels l'opinion publique donnait cette couronne. Le prince Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, était, par sa naissance, par son caractère, par sa valeur, l'homme que sa nation et notre armée désignaient à l'Empereur. Après ce prince, venait le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, le chef le plus loyalement dévoué à l'Empereur. Ce maréchal avait administré avec beaucoup de talent la portion de la Pologne occupée par nos armées, et son oreille s'était habituée à entendre dire quelquefois qu'il serait un jour roi de Pologne. Mais l'Empereur était encore arrêté par la difficulté d'arracher le duché de Posen et la Galicie à la Prusse et à l'Autriche, dont les bataillons marchaient en ligne avec les nôtres, et se seraient immédiatement retirés et joints aux Russes le jour où un décret imprudent aurait spolié leurs princes de la part qu'ils avaient reçue dans l'ancien partage de la Pologne. Son plan de campagne n'était point établi sur cette combinaison hasardeuse, et il

lui fallut, à Wilna, beaucoup d'adresse pour ne détruire aucune espérance et ne faire aucune promesse. Sur ces entrefaites, un aide de camp de l'empereur de Russie apporta, le 1er juillet, le refus définitif de consentir à aucune transaction pacifique, pour s'en remettre aux chances de la guerre.

Tandis que ces difficultés compliquaient notre position, le ciel, plus sévère au nord de l'Europe qu'il ne l'est au midi, commençait à nous donner ses durs avertissements. L'armée, bien organisée, avait apporté abondamment sur ses chariots pour trente à quarante jours de vivres; mais des orages successifs, ceux, entre autres, du 24 et du 30, et, le plus cruel de tous, celui du 2 juillet, avaient rendu malades presque tous les chevaux de trait, en avaient fait périr un tiers, et nous avaient forcés à mettre sur les chariots qui restaient attelés les vivres que l'on ne voulait pas perdre. Ces chariots, alors devenus trop lourds pour leurs attelages affaiblis, ne purent pas suivre les mouvements de l'armée, et la pénurie de vivres et de fourrages se fit bientôt sentir. Les chevaux furent nourris de foin et de seigle coupés verts, ce qui acheva de les épuiser. Les hommes, soutenus encore par leur courage et leur sobriété, trouvaient, de loin en loin, quelques ressources et souffraient un peu moins. Cette pluie glaciale de vingt-quatre heures (du 2 juillet) fut pour notre armée un véritable désastre, qui ne l'empêcha pas cependant de marcher en avant, après avoir séjourné

quelques jours à la hauteur et au delà de Wilna. Notre position actuelle nous rendait les protecteurs de ces petits princes d'Allemagne dont les contingents, conduits par eux-mêmes ou par leurs fils, venaient grossir nos rangs. Tous ces jeunes princes, de Hohenlohe, de Siegmaringen, de Kirberg, de Darmstadt, de Hesse, de Hombourg, de Bartenstein, de Salm, etc., etc., très peu accoutumés aux déplacements, aux privations de la guerre, recherchaient avidement notre amitié, pour partager avec nous l'aisance dont jouissent quelquefois les officiers du quartier général, sous le rapport des vivres et du logement. Aussi, me voyant bien établi chez un des riches seigneurs polonais de Wilna, j'y recevais les fréquentes visites de ces jeunes altesses sérénissimes; et maître Martin, mon premier valet, nous faisait et nous servait tous les soirs des glaces et du punch aussi délicats qu'on aurait pu les avoir à Naples ou au café Tortoni. L'un de ces princes m'exprimait le désir de me recevoir à son tour chez lui au retour de la campagne, et je lui répondis : « Oui, oui, prince; en rentrant en France, nous irons vous demander à déjeuner. » Alors, tout effrayé de ma promesse, et presque en tremblant, il ajouta, dans son accent tudesque : « Oui, mais pas pourtant avec l'armée! ma principauté ne suffirait pas au quart d'un déjeuner. » Dans nos courses, une vache était attachée à mon fourgon; et pendant plusieurs jours encore, je pus offrir le soir, à ces Messieurs, des glaces à la

crème à divers parfums, parce que nous trouvions, dans les moindres chaumières de paysans, une glacière pour la conservation des provisions. Mais l'ennemi ayant adopté le système de tout détruire en se retirant, et nos avant-postes ayant consommé tout ce qu'ils avaient pu arracher à l'ennemi, nous ne trouvions plus à notre usage que du chaume sur les toits et de la glace dans les caves.

L'armée s'avançait graduellement. Le maréchal Davout était à Minsk, et Macdonald entrait en Courlande. L'Empereur avait quitté Wilna le 9 juillet, à huit heures du soir, pour venir bivouaquer au milieu de sa garde, à Nemenchin, d'où il allait prendre sa direction sur Witepsk, dans l'intention de séparer, autant que possible, les deux grandes armées russes l'une de l'autre, et de les combattre ensuite isolément avec tous ses moyens réunis sur le centre. Nos ailes et nos avant-gardes de cavalerie avaient eu, sur plusieurs points, à soutenir des combats très vifs qui nous coûtaient beaucoup d'hommes, mais dont le résultat était constamment la retraite des Russes. Peu de jours se passaient sans que nous n'allions bivouaquer à huit ou dix lieues en avant du gîte de la nuit précédente. Les villages étaient dévastés ou réduits en cendres. Cependant quelques grandes habitations n'étaient pas encore incendiées. En établissant, le 10, notre bivouac au milieu des cendres du village de Zorokpoly, j'aperçus, au loin, un grand château très écarté de la route; et, me fi-

gurant qu'il m'offrirait peut-être quelques ressources, je fis seller un cheval et je partis seul au galop pour aller le reconnaître. La désolation régnait depuis plusieurs jours dans ce beau manoir abandonné, dont les portes et les croisées étaient brisées et les granges vidées avec désordre. Désespérant donc d'y trouver des vivres ou des hommes, j'abandonnais ce désert pour retourner à notre bivouac, lorsqu'au détour d'une des avenues du parc je vis, aux pieds de mon cheval, un joli enfant en chemise, pouvant avoir trois ou quatre ans, et qui me souriait avec bonheur. Je sautai à terre, je pris l'enfant dans mes bras, et, en le caresssant, je lui fis des questions qu'il ne comprenait pas. Alors, dans l'espoir d'inspirer de la confiance à son père et à sa mère, que je supposais devoir être dans le voisinage, et peut-être en position de me voir, j'embrassais de nouveau le pauvre petit, en appelant à haute voix, en allemand et en polonais; mais les murs et les échos restèrent muets ou ne répétèrent que mes sons. Alors, désespérant de découvrir la famille de l'enfant, et répugnant à l'abandonner dans cet isolement, je le plaçai sur le pommeau de ma selle et rejoignis mes camarades, très étonnés du petit convive que je leur apportais. Pendant mon absence, un pope (prêtre grec) était venu leur demander l'hospitalité. Son village et sa demeure avaient été brûlés. Depuis huit jours, il ne vivait que de racines bien fades qu'il déterrait très difficilement; et la seule chose qu'il venait nous

demander, était l'aumône d'un peu de sel, que nous nous empressâmes de lui donner. Il questionna l'enfant dans son patois russe, et il apprit que, depuis cinq ou six jours, ce petit être, oublié, abandonné, avait vécu de fraises et de ces petits fruits noirs qui croissent dans les bois, dont les Allemands sont assez friands et qu'ils appellent Waldbeeren. Nous fîmes entre nous une collecte de douze louis, que nous remîmes à ce digne pasteur, qui, malgré sa misère extrême, consentit à se charger de soigner l'enfant jusqu'à ce qu'il pût le remettre à sa famille.

Le lendemain, en avançant toujours, nous trouvâmes, à l'embranchement d'une route, deux êtres dont l'aspect et la position nous déchirèrent le cœur. Un homme superbe d'environ quarante ans, et une femme de trente, aussi d'une belle stature, entièrement nus, vinrent à nous et nous dirent en très bon français : « Notre château a été dévasté, incendié par les Cosaques; ils nous ont laissé ainsi nus et sans vivres. De grâce, secourez-nous! » L'impuissance où nous nous trouvions de répondre à leurs vœux autrement que par l'offre d'un peu de nos vivres, nous fit éprouver, en les quittant, un sentiment tout à fait déchirant. Le lendemain encore, au bivouac plus éloigné, nous trouvâmes une nouvelle occasion d'exercer l'hospitalité qui réduisait nos ressources d'une manière inquiétante, lorsque, comme une récompense du ciel, de généreux paysans vinrent heureusement nous apporter des moutons, qui réparèrent.

pour quelques jours, les vides de notre garde-manger.

Le 14 juillet, l'Empereur fit séjour à Vizoy. Le 15, je fus envoyé près du roi de Naples pour coordonner les opérations de la cavalerie avec la marche plus lente des corps d'armée. Le roi Murat s'était arrêté quelques jours au château de Belmont, appartenant au comte Mamerchi, ambassadeur de Russie près la cour de Bavière. L'aspect de ce château avait de l'élégance, et quelque chose d'étranger aux usages moscovites; il se mirait dans un beau lac, dont une des îles était couronnée d'une rotonde de cent colonnes corinthiennes, destinées à suspendre des draperies pour des jours de fêtes.

Le 21, je quittai le roi de Naples pour retourner auprès de l'Empereur, qui s'approchait avec toute sa garde, formant un corps d'élite considérable d'infanterie et de cavalerie. Après avoir fait dix lieues dans la direction de Beschenkovitz, je m'arrêtai à Ostrowno, chez le comte Zaboulon, lieutenant général et sénateur polonais. Sa demeure n'avait pas été dévastée, et il avait conservé intacte une ménagerie assez curieuse d'animaux vivants, au nombre desquels était un chameau très remarquable et plusieurs ours gigantesques, attachés à des chaînes aux deux côtés de l'entrée d'une cour circulaire immense. L'un des ours placé comme une sentinelle debout, au port d'arme, avec un gros bâton, allait faire un très mauvais parti à un de nos jeunes officiers de lan-

ciers polonais qui, s'approchant trop de lui, ne respectait ni la consigne, ni la vigueur, ni la longueur de la chaîne; il reçut, en travers de la poitrine, un coup qui le renversa, et, sans nous, il aurait peut-être été tué. Le comte me fit surtout remarquer, dans une cour recouverte d'un filet, une centaine d'oiseaux hauts montés sur leurs pattes, ayant le plumage de la collerette très long, et ressemblant beaucoup à la bécasse. Il me dit que leur nom était *le batailleur*. Pour me le prouver, il leur jeta une poignée d'avoine. Aussitôt, il s'établit un combat à outrance entre tous ces oiseaux, devant chaque grain qui était à terre, et la bataille ne se termina qu'à la disparition des grains à disputer. Selon toute apparence, l'image de la guerre plaisait beaucoup à ce comte, qui y façonnait des chiens, des loups et des ours. Il allait bientôt voir de trop près celle des hommes, et il me pria instamment de lui laisser quelques soldats en sauvegarde.

Je continuai ma route, et j'arrivai, à l'entrée de la nuit, à la ferme isolée occupée par l'Empereur. Je pris place au bivouac de l'état-major et de sa garde. Le lendemain 24, nous étions à Beschenkovitz, en vue de l'ennemi.

Le 26, le corps du vice-roi, marchant en tête au delà d'Ostrowno, rencontra l'arrière-garde ennemie qui lui opposait environ trente mille hommes. Le combat s'engagea vivement, et les Russes eurent un moment l'avantage, qui allait être soutenu par la

gauche de l'armée russe revenant sur ses pas. Le roi Murat s'en aperçut, et, faisant donner sa cavalerie contre ces nombreux auxiliaires, les mit en désordre. Mais leurs masses s'approchaient, et nos efforts restaient sans succès depuis quelques heures, lorsque l'Empereur, impatient de cette hésitation et jugeant le moment opportun, ordonna au vice-roi de faire une vive attaque sur un bois où l'ennemi paraissait être en force ; il l'y enfonça, et le mit en pleine retraite sur toute la ligne. Le quartier impérial vint, le même soir du 26, bivouaquer à trois lieues au delà du champ de bataille, qui restait couvert de chevaux russes tués ou blessés.

Le 27 à la pointe du jour, les armées s'approchaient l'une de l'autre, aux abords de Witepsk. Des nuées immenses de Cosaques se ruèrent tout d'abord sur notre cavalerie, et jetèrent un moment le désordre dans nos manœuvres; ils entraînèrent même quelques pièces d'artillerie. Dans cette mêlée, notre camarade, M. Emmanuel Le Couteulx, se faisant jour à coups de sabre, parvint à ramener une des pièces attelées que l'ennemi entraînait. En poursuivant les Cosaques, à la suite de cette mêlée, jusqu'au delà d'un grand et large ravin, nous nous trouvâmes en face de l'armée russe en bataille dans la plaine.

A notre gauche, les voltigeurs du 9e de ligne, tous Parisiens, s'avançant trop hardiment, furent bientôt entourés par des masses de cavalerie. Trop loin d'eux encore pour les appuyer, nous applaudissions cepen-

dant à leur résistance, qui dura plus d'une heure, et nous laissa le temps d'arriver et de les dégager. L'infanterie du vice-roi, formée en carrés par divisions, marchait et souffrait beaucoup de la mitraille et des boulets de la nombreuse artillerie des Russes, dont la position, appuyée à des bois, était favorable. Encore ici, le brillant roi Murat, arrivant à propos, et se jetant, comme un simple soldat, au milieu des Cosaques, où sa cavalerie le suivait, rompit les rangs des Russes, leur prit de l'artillerie et les força de se retirer derrière le ravin profond d'un petit ruisseau, affluent de la Dwina, qui couvrait encore Witepsk. La nuit suspendit le combat; mais déjà nous occupions les alentours des granges brûlées, qui nous paraissaient être le faubourg de Witepsk. J'y passai la nuit à faire soigner le colonel du génie Liédot, qui venait d'être blessé mortellement à la fin de la journée. Les Russes demeurèrent sur l'autre côté du ruisseau, qui était profond et difficile à traverser. Nous n'étions pas à trente pas les uns des autres; cependant la nuit fut calme, car nous nous attendions et nous nous préparions à recommencer le combat à la pointe du jour.

Le général Barclay de Tolly reçut la nouvelle que Bagration ne pouvait le rejoindre sur Witepsk, et qu'il essayait de se réunir à lui sur Smolensk, où il espérait arriver à temps. Sur cet avis, Barclay de Tolly leva le camp pendant la nuit, avec un ordre, un silence et une promptitude extraordinaires; et lors-

qu'au crépuscule je dus aller reconnaître l'ennemi, je ne trouvai plus personne qui m'empêchât de passer par les petits ponts du ruisseau qui n'avaient point été détruits. L'Empereur, informé aussitôt de cette circonstance inattendue, envoya, sur toutes les directions au delà de Witepsk, pour reconnaître celle que l'armée russe avait prise. Mais cette armée marchait de front dans la plaine, avec tant d'ordre, sur une ligne très étendue, qu'il nous fut impossible de déterminer la direction véritable, et de faire quelques prisonniers qui auraient pu nous en informer. L'Empereur, réduit ainsi à ne faire que des conjectures, fit traverser Witepsk à son armée, et se porta jusqu'à six lieues en avant sur la route de Moscou, par Smolensk. L'Empereur bivouaqua le 28 à Agaponovitzy, et, manquant encore de rapports exacts sur la direction prise par les Russes, il nous donna quelques jours de repos.

Le 29, en rentrant à Witepsk, je pus admirer paisiblement le coup-d'œil que présente cette ville, pittoresquement embellie par les gracieux rivages de la Dwina. Déjà, je les avais vus à travers les flammes et la fumée des jours précédents, qui en faisaient une belle horreur; mais, aujourd'hui, le calme d'un beau jour ajoutait à la douce harmonie des lignes, celle des plus vives couleurs, et je jouissais de ces beautés qui deviennent d'autant plus rares, que l'on s'enfonce davantage dans ces contrées boréales. J'allai chaque jour continuer mes soins à mon ami Lié-

dot; j'en fus bientôt détourné par les missions que j'eus à remplir.

Le 4 août, l'Empereur avait appris les résultats des grandes et brillantes affaires que M. le duc de Reggio avait eues le 30 et le 31 juillet, et le 1er août, à l'extrême gauche, contre le corps du comte de Wittgenstein. Mais, ne comprenant pas comment ce maréchal avait pu se décider à rétrograder, après avoir trois fois de suite battu l'ennemi, lui avoir pris quatorze pièces de canon et fait trois mille prisonniers, il me chargea d'aller vérifier l'état des choses et de presser le maréchal Oudinot de se remettre à la poursuite des Russes. Je quittai Witepsk le 5 à l'entrée de la nuit, j'arrivai le 6 à un gué de la Dwina que je pus traverser, ce qui abrégea beaucoup mon chemin et me permit d'entrer le soir à Polotsk, après avoir parcouru très difficilement un espace de quarante-deux lieues. J'y fus splendidement reçu dans une maison de jésuites, où j'appris du maréchal les motifs de son mouvement de retraite. L'ennemi était venu hardiment l'attaquer à Polotsk, et, depuis trois jours, le maréchal combattait sans avoir pu emporter des vivres. Les Russes, en se laissant repousser, voulaient attirer les Français dans des pays déserts, où la faim les détruirait. M. le maréchal crut s'apercevoir que ce piège lui était tendu; et n'ayant pas assez de chariots pour faire apporter de Polotsk les vivres que l'on y avait laissés, il avait trouvé bien plus expéditif de ramener ses divisions à

Polotsk, pour leur donner une ration abondante sans perte de temps et les mettre en état de recommencer.

En effet, le 7 à midi, les soldats, bien reposés et bien restaurés, emportaient pour plusieurs jours de vivres; les divisions Legrand, Verdier; le maréchal, et les divisions de Wrède et Deroy, du corps bavarois, retournèrent à Bieloe, et le lendemain nous allâmes bivouaquer à Golositzy, en repoussant les Russes devant nous, dans les directions de Valentzy, Osveya et Sebedzy. Pendant quatre jours, je suivis ces mouvements, sans qu'il s'y passât rien de remarquable, sinon la difficulté de nourrir l'armée, dans ce pays de sables, de forêts et de lacs; et, après avoir travaillé avec le duc de Reggio et le général Gouvion-Saint-Cyr, qui venait d'arriver à la tête d'un sixième corps d'armée, je repartis, le 11, pour porter à l'Empereur les détails qu'il désirait connaître.

Lorsque nous eûmes passé le gué de la Dwina, nous nous égarâmes, à l'entrée de la nuit, dans la forêt de Oulla, et nous dûmes attendre le jour au pied d'un arbre où nous avions attaché nos chevaux. En traversant ces pays presque déserts, nos corps de cavalerie avaient laissé quelques petits postes échelonnés de distance en distance, pour établir la correspondance des corps entre eux. Leurs chevaux nous servirent, et je pus arriver à Witepsk, le 12 au soir, très tard. J'eus aussitôt un long entretien avec l'Empereur, qui désapprouva la retraite qu'avait faite le maréchal, et qui aurait voulu que le comte de

Wittgenstein fût poussé plus vivement, bien persuadé qu'en avançant sur Opotscka et Novorjev, le maréchal aurait trouvé les moyens de nourrir son armée. L'Empereur m'ayant expliqué le plan de marche qu'il allait exécuter sur Smolensk, me renvoya de nouveau, le 13, vers le duc de Reggio, pour lui réitérer les plus vives instances de s'avancer dans le pays, et d'y tenir son armée à la même hauteur où allait se trouver la sienne, en lui faisant connaître que le maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec ses Prussiens, avait remporté des avantages sur l'armée russe du général Lewis; qu'il occupait Mittau, Jacobstadt et Dunabourg, et allait assiéger Riga. Je portai même au colonel du génie Blein l'ordre de se rendre de suite au siège de Riga. Le 14, je soupai encore une fois chez les jésuites à Polotsk, et le 15 j'assistais aux affaires du duc de Reggio, contre Wittgenstein, qui avait reçu des renforts et venait nous attaquer. Le maréchal, toujours arrêté dans sa course par le défaut de vivres, s'était encore une fois rapproché de Polotsk. Ses troupes étaient admirables de dévouement; elles souffraient de toutes les angoisses et de tous les affaiblissements que donne la faim, et cependant elles combattaient avec un grand courage. Les Bavarois étaient, de tous nos soldats, ceux qui paraissaient souffrir le plus; leur regard était fébrile et défaillant; ils me montraient leur langue malade, leur bouche enflammée par la chaleur du jour et par les tortures de la faim, et pourtant ils combattaient vail-

lamment et faisaient des prisonniers. Le 16, l'affaire fut très vive sur toute la ligne. Le 17, les Russes déployèrent beaucoup de troupes, qui furent repoussées : mais dans cette chaude attaque, le maréchal Oudinot qui se trouvait au milieu des tirailleurs, pour les empêcher de reculer, fut blessé grièvement à l'épaule, et se vit obligé d'appeler le général Gouvion-Saint-Cyr à prendre le commandement à sa place. C'est dans cette circonstance qu'il me fut le mieux donné de voir et de juger combien un homme de génie peut trouver dans sa capacité des ressources contre les positions difficiles les plus imprévues.

Déjà l'hésitation était marquée sur toute notre ligne, et l'on perdait du terrain ; la mitraille surtout nous écrasait. Le général Saint-Cyr, avec un grand sang-froid, ordonna partout de marcher en avant, et l'ennemi, craignant de perdre son artillerie qui s'était aventurée, se retira de suite et reprit ses positions. La nuit suspendit le combat, et, avant que l'obscurité fût grande, le général Saint-Cyr avait admirablement disposé du terrain, sur les collines, entre les lacs. Au retour du jour, l'ennemi, nous trouvant formidablement établi, n'osa point nous attaquer. Cependant, le général Saint-Cyr ne voulut pas perdre une occasion de signaler son passage au commandement ; et pour sortir de la mauvaise position qui lui était laissée, il eut l'idée de simuler une retraite, en ordonnant tous les préparatifs qui pouvaient en donner l'idée à l'ennemi, partout où les

Russes étaient en position de nous voir. Ainsi, la matinée du 18 fut employée à faire repasser, au delà du pont de la Dwina, tous les équipages et les embarras qui encombraient Polotsk. Plusieurs régiments de cavalerie firent ostensiblement, mais lentement la même manœuvre, et ce mouvement dura la plus grande partie de la matinée. Les Russes, nous croyant en pleine retraite, et bien persuadés que le reste du jour serait calme, cessèrent de se tenir sur leur garde; mais, à cinq heures, au signal donné, toutes nos batteries foudroyèrent la ligne russe. Les quatre divisions d'infanterie des généraux Legrand, Verdier, de Wrède et Deroy s'avancent au pas de charge, et la cinquième, celle du général Merle, s'approche en réserve. Avant la nuit, le général russe, forcé sur tous les points, abandonna les positions, se retira définitivement derrière la Dwina, et laissa pour quelque temps le général Saint-Cyr paisible à Polotsk. Ces trois jours de combats coûtèrent aux Russes, vingt pièces de canon, mille prisonniers, deux généraux tués et trois ou quatre mille hommes tués ou blessés. Notre perte, bien moins considérable, était cependant fort sensible. Parmi nos généraux hors de combat, tels que le duc de Reggio, le général Verdier, le général de Wrède et le général Raglovich, nous eûmes à regretter le vénérable général Deroy et le général Sierbein qui furent tués. Un jeune colonel aussi, M. Alexandre Lebrun, second fils du prince architrésorier de l'Empire, fut emporté par un

boulet et nous laissa de vifs regrets. Je repartis de Polotsk le soir même de cette bataille pour donner cette triste nouvelle à l'Empereur. J'eus beaucoup de peine à traverser des forêts pendant l'espace de plus de cent lieues qui me séparait de Smolensk. La vie d'un officier isolé est là bien plus périlleuse et fatigante qu'à la tête d'un corps.

Quelque diligence que je misse dans ce voyage, je ne pus arriver à Smolensk que le 20 au soir, et j'y trouvai l'Empereur sur le champ de bataille de Valutina-Gora, dans le moment où il distribuait des récompenses aux combattants des trois journées précédentes. J'entendis Napoléon féliciter les siens de ce que, parmi les morts, il y avait quatre Russes pour un Français. Le général Gudin, celui peut-être de nos généraux dont le mérite et le caractère donnaient alors à l'armée les plus hautes espérances, avait été tué dans cette bataille. Ses obsèques eurent lieu dans la journée du 21, et je fus chargé de les diriger. Le faubourg, sur la rive droite du Dniéper, était complètement incendié; les deux tiers de la ville de Smolensk étaient encore en flammes; et, tandis que l'on cherchait à arracher au feu le reste des énormes approvisionnements des Russes; tandis que mes camarades du génie rétablissaient le grand pont brûlé, je dirigeais le convoi funèbre sur le grand bastion, au sud-est de la ville; et c'est au milieu de cette grande construction, que je considérai comme un mausolée digne de cet illustre guerrier, que je fis creuser sa

tombe. Je fis placer sur le corps du défunt, une vingtaine de fusils brisés dans le combat et arrangés en étoiles, pour qu'un jour, lorsque le temps, qui détruit tout, mettrait à découvert ces ossements d'un héros, ce trophée d'armes puisse appeler sur eux les mêmes sentiments d'attention et de respect que nous portons aux restes des vaillants Gaulois, déposés sous leurs antiques *tumulus*.

Dans ces succès, bien chèrement achetés au prix de dix à douze mille Français tués ou blessés, l'Empereur voyait avec regret l'armée de Barclay de Tolly encore une fois lui échapper. Napoléon avait compté sur l'arrivée d'un corps, qui devait entrer en ligne; mais il en avait confié le commandement au duc d'Abrantès, dont la maladie n'était pas encore connue; et il perdit ainsi, par l'absence de cette colonne trop tardive, tous les avantages que lui promettait la réunion de ces forces, dont il avait itérativement ordonné l'arrivée.

Pendant le peu de jours de repos que l'Empereur fit prendre à ses troupes à Smolensk, il apprit que son aile droite, confiée au prince de Schwarzemberg, et surtout les Saxons, sous le commandement du général Reynier, avaient obtenu des succès sur le prince Bagration; mais il apprenait aussi que les Autrichiens marchaient mollement et nous donnaient à tous de grands sujets de défiance que l'Empereur, trop confiant dans les promesses de son beau-père, se plaisait à ne point partager.

L'unique soulagement que nous pûmes tirer de ce court séjour à Smolensk, dans cette ville déserte, aux trois quarts brûlée, fut de pouvoir prendre en paix quelques ébats dans les eaux du Dniéper. Ces bains réparaient de longues fatigues, et nous disposaient à poursuivre nos pénibles travaux d'invasion.

Beaucoup d'entre nous pensaient qu'il y aurait une grande prudence à ne pas dépasser Smolensk dans cette première campagne, et croyaient que l'Empereur allait y prendre position pour organiser, derrière ses armées, un royaume de Pologne, dont il emploierait toutes les ressources dans la campagne suivante. Parmi les nombreux prisonniers que nous avions faits, tous les officiers russes nous disaient : « Nous croyons bien que vous irez jusqu'à Moscou; mais, certainement, vous reviendrez par Pultava. » Tous tenaient ce même langage, et nous le prîmes pour une fanfaronnade. Nos Polonais, officiers interprètes, n'osèrent probablement pas transmettre à l'Empereur ces paroles prophétiques, et ce terrible avis ne changea rien à ses résolutions.

Le 24 août, Napoléon ordonna sur toute la ligne de marcher en avant : le vice-roi tenant la gauche; le premier corps, la cavalerie et la garde tenant le centre, et les Polonais flanquant au loin notre droite. Jusque-là, cette armée polonaise avait parcouru un pays moins dévasté que celui qui nous était échu en partage, et, n'ayant nullement souffert, elle était encore magnifique.

Plus nous avancions, plus la désolation était grande. L'incendie était général, et les chevaux ne trouvaient plus même le chaume des toits pour se nourrir : tout était réduit en cendres. Les hommes ne souffraient pas moins; la chaleur était excessive, et le sable mouvant, élevé en poussière blanche sous la marche de nos colonnes, nous suffoquait en achevant d'épuiser nos forces. Parfois, le manque d'eau, dans ces longues plaines, augmentait nos souffrances. Immédiatement après ces chaleurs excessives, nous eûmes, pendant plusieurs jours, des pluies froides, qui rendirent malades les hommes et les chevaux. Le découragement semblait gagner l'armée; et le prince major-général, quoique très timide à offrir son avis, osa conseiller à l'Empereur de se retirer. Napoléon, toujours préoccupé de l'espoir de dicter la paix à Moscou, reçut fort mal cette proposition, et dit au prince que, s'il était fatigué, il pouvait s'en aller. Le prince, vivement offensé, répondit avec dignité ces nobles paroles : « Devant l'ennemi, le vice-connétable ne quitte pas l'armée; il prend un fusil et s'y fait soldat. » Sans interrompre leurs relations continuelles de travail, la froideur dura plusieurs jours. Cependant, l'Empereur promit de rétrograder si les pluies continuaient. Le ciel se remit au beau, et je fus envoyé au roi Murat, pour le presser de continuer sa marche en avant.

L'armée ennemie, où Bagration avait enfin rejoint Barclay de Tolly, et qui venait d'être placée sous le

commandement en chef de Kutusoff, se retirait devant nous avec un ordre admirable, et semblait vouloir défendre toutes les positions qui lui présentaient quelque avantage. Ainsi, à toute heure, notre cavalerie, marchant en avant, était obligée de se disposer en colonnes d'attaque, soutenues par l'artillerie, et ne gagnait du terrain qu'après avoir échangé bien des coups de mitraille et des charges à coups de sabre. Nous mettions ainsi beaucoup de temps à faire peu de chemin, et nous étions encore à plus de cent lieues de Moscou. Les jours se passaient à cheval au milieu du canon, et les nuits au bivouac, mais sans que le parfum d'un bon rôti bien odorant, pendu à notre crémaillère, vînt quelquefois réconforter nos estomacs débilités. Cette vie d'avant-garde, cependant, n'était pas sans charmes; j'ai même noté particulièrement la soirée et la nuit du 28 au 29 août. Vu de loin, un beau château semblait promettre au roi Murat une résidence toute royale pour y passer la nuit; mais, de près, les traces du feu ne montraient plus que des ruines fumantes, et notre bivouac dut s'établir au pied de ce château, dans le plus joli bois de bouleau que j'aie jamais vu. Ces arbres, à l'écorce blanche et couleur d'albâtre, au feuillage élégant et pleureur, étaient mêlés aux pins et aux sapins, aux formes élancées et hardies, et produisaient de délicieux bosquets. Les lanciers polonais, établis autour de nous sur des terrains ondulés, avaient planté leurs lances sous les guirlandes des bouleaux, et le

vent agitait les mille pavillons tricolores et flottants qui en ornaient le fer. Les flammes de nos bivouacs, la fumée de nos cuisines, où d'énormes brasiers trompaient notre attente; l'activité, la gaîté, l'appétit même de tous ces jeunes hommes avides de gloire, serrant d'un point, en riant, leur ceinture trop large après des repas insuffisants; tout cela produisait un effet charmant, et je n'étais pas le seul à en apprécier l'agrément.

Le 29 août, nous entrâmes dans la jolie ville de Wiasma. Tous ses édifices, ses églises mêmes étaient en flammes. Quoique je fusse établi dans la cour d'un des beaux hôtels de la ville, je dus y passer la nuit dans ma calèche. Le 30, l'Empereur arriva et fit séjour à Wiasma; il en partit le 31, et le 1er septembre nous entrions à Giatz, à quarante lieues de Moscou. Cette ville, construite en bois, était entièrement brûlée, et nous n'y trouvâmes que les caves, qui contenaient encore quelques provisions de concombres, de choux et de betteraves, que les Russes emploient à faire une boisson fermentée. Mes chevaux, mes équipages, occupaient l'enclos d'une belle maison brûlée. J'eus quelque chose à demander à mes gens; je les appelai plusieurs fois, et ils ne répondaient pas. Enfin, pressé de les avoir, je les appelai avec impatience, et tout à coup plusieurs voix étouffées et sépulcrales me répondirent en même temps : « Monsieur, monsieur ». Ces voix partaient du milieu de l'enclos, où je ne voyais personne. Dans ma surprise

extrême et mêlée d'inquiétude, je les appelai encore. et les mêmes sons caverneux me répondaient de nouveau. Je m'élançai dans la direction de ces voix, et j'arrivai à l'orifice d'un puits assez profond, dans lequel ces adroits fureteurs étaient descendus, en se faisant une corde à nœuds; et là, tout comme ils s'en étaient doutés, ils avaient découvert des objets précieux cachés au fond de l'eau. En remontant, chacun de ces gaillards avait sous son bras des étoffes d'or et d'argent, des coiffures ou corsets en perles et en or des dames juives du pays, tous les habitants étant en fuite. Je blâmai ce pillage et le fis cesser.

Le 5 septembre, nos avant-gardes arrivèrent de bonne heure devant une position où l'armée russe s'était arrêtée. Le roi Murat dut alors déployer sa cavalerie pour couvrir notre armée qui s'avançait, et l'Empereur, ayant pu juger qu'il y aurait bientôt un engagement sérieux, fit approcher sa garde sur le terrain élevé du couvent de Kolotskoy.

CHAPITRE XVI

Bataille de la Moskowa. — Moscou. — La retraite commence. — Bataille de Malojaroslawetz.

L'Empereur étant arrivé, vers midi, sur des hauteurs en avant de l'abbaye de Kolotskoy, aperçut les colonnes nombreuses de l'ennemi qui semblaient prendre position, et il ordonna à la cavalerie de pousser une reconnaissance à fond. Pendant que cette opération avait lieu, notre aile gauche, aux ordres du vice-roi, s'avançait sur la route de Mojaïsk, vers Borodino. Notre centre, composé des corps du prince d'Eckmühl, du maréchal Ney et du roi de Naples, marchait vers Golowino, et le prince Poniatowski, à notre droite, suivait la vieille route de Smolensk à Moscou. La fumée des villages que l'ennemi brûlait en avant de nous, nous empêchait de voir clairement sa position. Cependant, on put reconnaître que les lignes russes étaient défendues, en avant de Chevarino, par une grande redoute armée de douze à vingt pièces de canon. Aussitôt, l'Empereur ordonna de

faire attaquer cette redoute par la division Compans.

L'ennemi, s'apercevant de ce mouvement, envoya des forces considérables pour défendre les abords de la redoute. Le général Compans la fit canonner d'abord par toute l'artillerie qu'il avait près de lui, pour renverser, autant que possible, les talus et les palissades de ce retranchement; et dès qu'il les crut en état de recevoir l'assaut, il lança le colonel Charrière à la tête du 57e régiment, et le fit soutenir par deux autres régiments. Cette première attaque fut repoussée, et le général Compans blessé au bras gauche. A peine le général eut-il fait panser sa blessure, qu'il ordonna un second assaut. Celui-ci encore fut repoussé. Alors Compans, irrité de ces obstacles et impatient de réussir, fait porter une vive attaque sur le derrière de la redoute, tandis qu'il la gravit lui-même, à côté de Charrière, à la tête du 57e régiment. A neuf heures du soir il en est le maître et le feu cesse. Il y avait deux heures que la nuit étendait ses ombres sur les combattants, dont l'acharnement semblait augmenter avec les difficultés, et nous étions inquiets. Le soir même, le colonel Charrière fut nommé général. Il avait pris sept canons dans la redoute; mais son beau régiment avait perdu beaucoup de monde. Le 61e y avait perdu tout un bataillon. Le lendemain, l'Empereur, voulant récompenser tous ces braves, demanda au colonel : « Où est donc votre troisième bataillon? — Sire, répondit le colonel avec tristesse, il est dans la redoute... »

Les tentes de l'Empereur et du prince major-général avaient été dressées sur le plateau même d'où nous regardions ce spectacle, et nous y passâmes la nuit, au milieu du carré formé par les bivouacs de la garde impériale.

Le lendemain 6 septembre, aux premières lueurs du jour, l'Empereur à cheval, avec le prince Berthier, le prince Eugène, deux officiers et moi, sans autre suite, se mit à parcourir le front de l'armée ennemie, qui avait pris position diagonalement à la route de Moscou, sur des terrains élevés, dont nous étions séparés par les contours très sinueux du ruisseau fangeux le Kologa, qui se jette, à Borodino, dans la petite rivière la Moskowa. Partout nos vedettes étaient à peine à une portée de pistolet de celles de l'ennemi et ne tiraient point l'une sur l'autre; il semblait que la fatigue de la veille avait assoupi toutes les irritations. L'Empereur profita de cette circonstance pour reconnaître plus en détail et de plus près les moyens d'aborder les Russes; je n'étais pas sans inquiétude en le voyant s'exposer à être enlevé par quelques hommes qui pouvaient être cachés au détour d'un ravin, au pied de la hauteur fortifiée, ou sur le centre de la ligne ennemie. Napoléon, marchant le premier, se trouva vis-à-vis d'une patrouille de vingt Cosaques, à quatre pas de nous. Déjà ces hommes, se croyant surpris, tournaient bride, lorsque, voyant notre petit nombre se mettre au galop pour leur échapper, ils nous poursuivirent quelques centaines de pas. La vi-

tesse de nos chevaux, et quelques barrières limitant les propriétés, nous tirèrent d'embarras. Avant de rentrer de cette reconnaissance, qui lui promettait une grande bataille pour le lendemain, l'Empereur m'ordonna de parcourir de nouveau la ligne avec soin, d'en crayonner la topographie et de lui apporter aussi quelques vues du terrain. Je passai le reste du jour à remplir cette honorable tâche, qui me fit faire une étude plus exacte de la localité. L'Empereur reçut mes croquis, s'y reconnut et parut satisfait. En rentrant, il avait ordonné à Bacler-d'Albe, chef des ingénieurs géographes, de leur demander le même travail qu'à moi, et le levé à vue des positions des Russes fut fait avant le soir.

La ligne de l'ennemi était protégée par des positions formidables, bien choisies, et par des redoutes et des redans qui croisaient leurs feux. Le village de Gorka, au-dessus du moulin de Borodino, était complètement retranché, et d'immenses abatis d'une forêt, tournant leurs pointes aiguës à la cavalerie, s'étendaient au loin derrière Gorka, sur le chemin de Moscou. Si cette position bien fortifiée devait encourager les Russes, leur confiance s'augmentait encore à l'aspect de leurs avantages matériels et de leur position morale. Toujours pourvus abondamment, les hommes et les chevaux n'avaient jamais souffert de la faim. En se repliant constamment sur leurs réserves, leur force numérique augmentait chaque jour. A vingt-six lieues de Moscou, ils pouvaient

en recevoir tous les renforts et tous les secours; et leur général, connaissant la piété superstitieuse de ses soldats, ne manqua pas, pour porter jusqu'au fanatisme leur ardeur à défendre la religion et la patrie, de faire circuler sur le front de l'armée, l'image d'un saint évêque moscovite, arrachée miraculeusement, disait-il, aux mains impies des Français. Cette image, en effet, présentée comme le symbole certain de la victoire, et promenée avec une pompe religieuse, excita l'enthousiasme dans tous les rangs, et nous pûmes entendre les hourras de joie de cent soixante mille Russes qui applaudissaient à son passage.

D'autres sentiments animaient le cœur des Français. Ceux-ci, un peu moins nombreux, mais confiants dans le génie du grand homme qui les commandait ne songeaient qu'au bonheur de vaincre et d'entrer en maîtres dans la ville antique des czars, où allaient se terminer leurs travaux; et tous ils endossèrent la grande tenue, pour assister à ce combat, qui devait mettre le comble à leur renommée.

Enfin, le signal est donné vers sept heures, et trois cents pièces de canon attaquent immédiatement un nombre au moins égal d'obusiers et de canons russes, dont les boulets sillonnent tous nos rangs avec un bruit et des sifflements dont il est impossible de donner une juste idée. Le malheur voulut que, dans ce terrible début, nos réserves, même de cavalerie, fussent placées trop près, et que par vanité, ou plutôt pour ne pas donner lieu à une fausse interpréta-

tion, elles ne voulussent pas se retirer à quelques cents pas en arrière, pour prendre une position moins exposée à un péril inutile. Nous vîmes tomber ainsi, sans profit pour l'armée des milliers de braves cavaliers et d'excellents chevaux que nous avions le plus haut intérêt à conserver.

L'Empereur avait fait connaître qu'il établissait son quartier général à la redoute enlevée la veille. En effet, il passa une grande partie du jour sur ce point élevé: il s'était assis sur la berge du talus extérieur, et suivait tous les mouvements avec sa lunette à la main. Sa garde était placée derrière lui, comme en amphithéâtre; et l'aspect de tous ces hommes d'élite, beaux à voir dans leur impatience de prendre part à l'action pour assurer la victoire, produisait un coup d'œil des plus imposants.

Le général Compans eut encore l'honneur d'être amené le premier à croiser les feux de son infanterie avec ceux des Russes; dirigé sur le centre, à la gauche du bois de Passarevo, il dut gravir les hauteurs pour enlever les redoutes qui lui barraient le passage. Le 57e régiment était en tête; avec une ardeur qui ne doutait jamais du succès, ces bataillons entrèrent au pas de charge dans la redoute, où le combat se prolongea, corps à corps, pendant près d'une heure. La division soutenait le mouvement; et l'ennemi, arrivant avec des forces considérables pour reprendre la redoute, les fossés furent, en peu d'instants, comblés par des milliers de Russes tués ou

blessés. Les divisions Gérard et Friant, soutenues par la cavalerie, s'étaient avancées et attaquaient aussi des redoutes, vers la droite du général Compans.

Pendant ce temps, l'artillerie formidable qui armait les redoutes du centre de la ligne ennemie faisait de tels ravages dans nos lignes, qu'il importait d'enlever la plus grande de ces redoutes pour éteindre ces feux. Alors, les sapeurs du génie, sous les feux de la mitraille, jetèrent plusieurs petits ponts sur chevalets, à travers le ruisseau le Kologa, qui défendait le pied de la côte, et la division Morand franchit ces défilés pour aborder l'ennemi. Sa première brigade, conduite par le général Bonamy, gravit la hauteur et les retranchements, et se déploya victorieusement dans la redoute, où elle tua les canonniers sur leurs pièces. Mais les colonnes russes arrivaient en force, et le général Bonamy, blessé de dix-sept coups de baïonnette, tomba au milieu d'une affreuse mêlée, où il eut la douleur de voir repousser ou périr presque tous les siens, et resta prisonnier. Le reste de la division Morand, en se retirant, ne put que protéger la retraite de ceux qui rentraient en désordre.

Le corps du vice-roi, engagé à notre gauche, attaquait vivement, par la division Delzons, le village retranché de Borodino et s'en emparait. Le prince Eugène, n'ayant pas pu croire que cette attaque réussirait au delà de ses espérances, n'avait ordonné

que de prendre Borodino; mais le 106e régiment, entraîné par le succès, ayant pu franchir le ruisseau le Kologa sur le pont du moulin, à la suite des Russes, continuait à les poursuivre, en montant aussi vite qu'eux les hauteurs.

Mais le général Plauzonne s'étant aperçu que les intrépides soldats de ce régiment se désunissaient, sans attendre la queue de la colonne, dont le défilé du pont retardait l'arrivée, ordonna au 106e de s'arrêter pour se réunir, se reposer et résister à la colonne russe qui descendait pour l'écraser. Dans ce moment, Plauzonne fut tué. L'incertitude aussitôt gagna les rangs des siens, et peu d'entre ces braves survécurent aux coups qu'un instant d'hésitation avait permis aux Russes de leur porter. Cependant, un autre régiment, le 92e, accourut à leur secours, et Borodino nous resta, malgré les efforts des Russes pour le reprendre. De son côté, le maréchal Ney gagnait du terrain sur le sommet des hauteurs, garnies, dans toute leur longueur, de redoutes et de batteries dont les canons foudroyaient nos rangs. Ce maréchal était admirable à voir, debout et tranquille sur le parapet d'une de ces redoutes, dirigeant les combattants qui se pressaient à ses pieds, et ne le perdaient de vue que lorsqu'il était enveloppé dans des tourbillons de fumée. A quelques pas de là, notre brillant général de cavalerie Montbrun venait d'être emporté par un boulet.

Le prince d'Eckmühl continuait à défendre les re-

doutes qu'il avait prises et dont l'ennemi cherchait à le repousser. Je fus chargé de lui porter la fâcheuse nouvelle que le prince Poniatowski, manœuvrant sur la droite, avait rencontré, dans des bois trop fourrés ou trop marécageux, des obstacles qui l'empêchaient de se porter avec le corps polonais sur les derrières de la gauche des Russes, et de leur faire assez de mal pour opérer, en faveur du premier corps, une puissante diversion. Dans ce moment, en effet, la position du maréchal était critique; et quoique la cavalerie du roi Murat couvrît la plaine en avant, et fournît sur celle des Russes des charges souvent heureuses, les feux de l'infanterie russe et de leur artillerie rendaient la position du maréchal presque insoutenable. Il venait d'être blessé au bras et continuait cependant à commander. Son chef d'état-major, le général Romœuf, fut traversé par un boulet en nous parlant. Le maréchal, très contrarié d'être réduit à enlever de front une position qu'il jugeait devoir être attaquée sur trois côtés à la fois, me dit avec humeur : « Il a le diable au corps, de vouloir me faire attaquer le bœuf par les cornes ! » Je courus au roi Murat lui expliquer ce que la position de Davout avait de critique, et aussitôt celui-ci réunit plusieurs masses de cavalerie pour appuyer la division du géneral Friant, auquel je portais l'ordre d'enlever Seminskoë. En un instant, je vis toute la plaine couverte d'une innombrable cavalerie russe, cosaque, française ou alliée, fournissant les plus har-

dies mêlées, et après une demi-heure de combat, les Français demeurèrent maîtres du terrain.

Je portai cette heureuse nouvelle à l'Empereur; il pouvait être trois heures.

L'artillerie russe de la grande redoute du centre continuait à exercer de grands ravages dans nos rangs, si témérairement rapprochés, et il importait essentiellement à l'Empereur d'enlever cette redoute. Les ordres avaient été envoyés en conséquence au général Gérard, dont l'infanterie se trouvait au pied de la hauteur, en recommandant au roi Murat de faire soutenir l'attaque de Gérard par un corps nombreux de cavalerie.

Cette manœuvre est admirablement exécutée et notre infanterie soutenue par les cuirassiers et les pontonniers de Caulaincourt pénètre dans le retranchement.

Mais le général Kutusoff, qui considère la redoute comme la clé de sa position, fait à l'instant diriger cent pièces de canon sur ce point pour nous en chasser, et une colonne considérable de troupes d'élite de grenadiers russes, cachée dans le fond d'un ravin, derrière la redoute, monte à l'assaut. Dans ce conflit, le vent qui soufflait vivement élève dans la redoute une énorme trombe de poussière et de fumée qui monte en tourbillons jusqu'aux nues, et enveloppe ensemble, presque à les suffoquer, les hommes et les chevaux. Lorsque ce nuage épais, et grossi à chaque instant par la furieuse agitation des combattants, fut

dissipé, nous avions rejeté dans le ravin la colonne assaillante de grenadiers russes : nous étions maîtres de la redoute, nous y trouvions tous les canonniers sabrés sur leurs affûts, et trente pièces de canon que la surprise et la vitesse de notre cavalerie n'avaient pas laissé le temps d'en retirer. Mais Caulaincourt était mort en pénétrant par la gorge à la tête de la charge.

L'Empereur, satisfait du succès qui s'obtenait devant lui, satisfait aussi du succès du général Friant et de celui des autres divisions du maréchal Davout, jugea le moment favorable pour faire donner toute sa garde, et terminer un succès qui n'était encore qu'ébauché; mais un conseiller timide lui fit observer qu'il était à huit cents lieues de Paris et aux *portes de Moscou*. Cette dernière réflexion sembla ranimer son regard, par la pensée d'entrer dans cette ville avec le faste d'un triomphateur, et, s'adressant à moi, il me dit :

« Allez trouver Sorbier, et qu'il porte toute l'artillerie de ma garde sur la position occupée par le général Friant, où vous le conduirez; il développera soixante pièces en équerre sur la ligne ennemie pour l'écraser de flanc, et Murat le soutiendra. Allez! »

J'arrive donc au galop jusqu'au bouillant général Sorbier, qui, se doutant de mon message, me laisse à peine le temps de le lui expliquer, me répond avec impatience : « Il y a plus d'une heure que nous aurions dû le faire », et donne l'ordre qu'on le suive au

trot. Aussitôt, cette masse imposante, roulant avec un bruit de chaînes et de fers, descend, traverse la vallée, remonte la pente douce que l'ennemi avait couverte de retranchements dont nous sommes les maîtres, et prend alors le galop pour gagner l'espace nécessaire à son développement par le flanc gauche. J'aperçois au loin devant moi, dans la plaine, le roi Murat caracolant au milieu des tirailleurs à cheval, et bien moins entouré de ses troupes, bien moins occupé de sa cavalerie que des Cosaques nombreux, qui le reconnaissaient à son panache, à sa bravoure et au petit manteau de cosaque en long poil de chèvre qu'il porte comme eux. Ces derniers, heureux comme dans un jour de fête, l'entouraient avec l'espoir de s'en emparer, et en criant : « *Houra! houra! Maurat!* » mais aucun n'osait aborder, même à la longueur de sa lance, celui dont le sabre vif comme l'éclair écartait avec adresse le danger et portait la mort au cœur des plus audacieux. Le roi Murat, que je courus prévenir, quitta la ligne des tirailleurs pour venir donner ses ordres et faire soutenir le général Sorbier. Les Cosaques prirent son mouvement pour une fuite ou une retraite, et ils nous poursuivirent. Mon cheval, moins léger que celui de Murat, qui montait un bel arabe couleur fauve eut les quatre pieds pris, et fut renversé par la prolonge d'une pièce de canon qui accomplissait au galop son quart de conversion. L'animal, quoique blessé par le choc et par la chute, se releva furieux, sans me désarçonner,

et me ramena près de Sorbier, au centre de la terrible batterie qui commençait une salve effroyable de mitraille, d'obus et de boulets sur la ligne ennemie, qu'elle prenait dans sa longueur et où tous les coups portaient.

La cavalerie ennemie fit d'inutiles tentatives pour détruire cette ligne de canons. Nous restâmes les maîtres de la position fortifiée, que les Russes croyaient imprenable. Je retournai auprès de l'Empereur lui donner ces détails.

La journée était déjà très avancée; nous avions obtenu bien chèrement l'avantage sur tous les points; mais rien n'annonçait encore qu'il ne faudrait pas recommencer le lendemain. Lorsque je revins auprès de l'Empereur, il avait pu voir et juger les bons effets produits par l'artillerie de sa garde, et il hésitait encore s'il les ferait compléter, comme beaucoup d'entre nous le désiraient, par une charge à fond de la brillante colonne de toute la cavalerie de la garde. Dans ce moment, on lui amena un lieutenant-général russe fait prisonnier. Après qu'il lui eut parlé quelques instants avec une grande politesse, l'Empereur dit à quelqu'un : « Donnez-moi son épée! » Aussitôt on apporta une épée russe, et l'Empereur la remit gracieusement à ce général, en lui disant : « Je vous rends votre épée. » Par hasard, ce n'était point l'épée du général; et lui, ne comprenant pas ce qu'il y avait d'honorable dans le procédé de l'Empereur, refusa de la prendre. Napoléon, étonné de ce manque

de tact dans un général, haussa les épaules, et, se tournant vers nous, il dit assez haut pour qu'il l'entendît : « Emmenez cet imbécile! »

Dans ce moment, la bataille semblait tirer à sa fin; le bruit de l'artillerie diminuait sensiblement, et le soleil se couchait. Le vice-roi avait placé une partie de ses troupes au delà du ruisseau le Kologa, à notre gauche, au pied de la hauteur de la grande redoute prise par notre cavalerie. Le prince circulait entre ses bataillons, lorsque l'ennemi, l'ayant probablement reconnu, lança un corps considérable de Cosaques pour effectuer une charge et tâcher de l'enlever. Le prince, heureusement, avait jugé l'intention menaçante de ces masses de cavalerie contre notre aile gauche, et, prévoyant leur attaque, il avait fait former ses divisions en carrés par régiments. Le prince n'eut que le temps de se jeter dans le 84e régiment, à côté du colonel Pegot, et d'ordonner à la garde italienne de repousser cette nuée de lances baissées qui accouraient vers nous. Nos feux d'infanterie à bout portant renversèrent sur elle-même cette masse de Cosaques si habiles à tourner bride. Notre cavalerie les poursuivit, rentra ensuite dans nos rangs, et la nuit mit un terme à ces rudes travaux sur toute l'étendue des deux lignes ennemies.

Les tentes de l'Empereur et celles du prince major-général furent dressées au pied du champ de bataille, ce qui était sans doute un signe de victoire; mais l'armée russe était encore à portée de fusil de

nous: elle aussi chantait victoire, et, chez nous le soin de tous les chefs dut être de se préparer à recommencer. La nuit devint bientôt très noire, et petit à petit on vit briller des feux trop nombreux de part et d'autre, pour ne pas donner une sérieuse préoccupation pour la journée du lendemain.

En attendant le repas frugal qui allait nous réconforter, je résumai ce que j'avais vu dans la journée; et comparant cette bataille à celles de Wagram, d'Essling, d'Eylau, de Friedland, j'étais étonné de n'y avoir pas vu l'Empereur, comme dans les années précédentes, déployer cette activité qui forçait le succès. Aujourd'hui, il n'était monté à cheval que pour se rendre sur le champ de bataille; là, il s'était assis au-dessous de sa garde, sur un tertre incliné d'où il pouvait tout voir. Plusieurs boulets y passèrent par-dessus sa tête. Au retour de toutes mes courses, je l'y avais trouvé constamment assis, dans la même attitude, suivant de l'œil, avec sa lunette de poche, tous les mouvements, et donnant ses ordres avec un calme imperturbable. Mais, nous n'avions pas eu le bonheur de le voir, comme autrefois, aller électriser, par sa présence, les points où une résistance trop vigoureuse prolongeait le combat et rendait le succès douteux. Chacun de nous s'étonnait de ne pas trouver l'homme actif de Marengo, d'Austerlitz, etc. Nous ignorions que Napoléon fût souffrant, et que cet état de malaise le mettait dans l'impossibilité d'agir dans les grandes affaires qui se passaient sous

ses yeux, pour l'unique intérêt de sa gloire. Cependant, les Tartares des confins de l'Asie, cent peuples du Nord, tous les peuples de l'Adriatique, de l'Italie, des Calabres; ceux du centre et des extrémités méridionales de l'Europe, étaient tous ici, représentés par l'édite de leurs soldats. Ces braves déployaient dans cette journée tout leur courage pour ou contre Napoléon; le sang de quatre-vingt mille Russes ou Français ruisselait, afin d'affermir ou d'ébranler sa puissance, et c'était avec une apparence de calme qu'il avait suivi les sanglantes peripéties de cette terrible tragédie. Nous étions peu satisfaits; nos jugements étaient sévères. Le repas les interrompit à onze heures, et un lourd et profond sommeil nous engourdit à notre tour, tandis que le chef, que nous accusions, veillait et calculait ses moyens pour recommencer le lendemain. Trois heures avant le jour, il me fit appeler et me dit : « Allez trouver le vice-roi, faites avec lui la reconnaissance de la ligne russe qu'il a devant lui, et venez de suite m'informer de ce qui se passe. » C'était le 8 septembre.

Quelques minutes après, j'étais, avec le prince Eugène, à cheval, au pied des hauteurs de Borodino, circulant à pas de loup pour découvrir quelque chose. La nuit était excessivement noire encore et protégeait notre approche. Cette circonstance nous permit d'arriver jusqu'aux retranchements de Borodino, occupés encore par les Russes. Ces hauteurs, vues d'en bas, se découpaient en noir sur un ciel moins sombre, et

nous pûmes remarquer que les armes des sentinelles que l'on voyait aller et venir étaient des lances, au lieu de fusils armés de baïonnettes. A ce fait bien vérifié, nous conclûmes que l'ennemi était en retraite, puisqu'il laissait la garde des fortifications à des Cosaques, et je portai cette nouvelle en toute hâte à l'Empereur. D'autres reconnaissances lui apportèrent les mêmes renseignements, et, sans perte de temps, il ordonna que l'on se mît à la poursuite de l'ennemi. Ce fut alors seulement que l'on ne douta plus du gain de la bataille.

Cette terrible journée, si chaudement disputée, n'avait amené aucun résultat en rapport avec l'immensité des pertes éprouvées par les deux armées. Celle des Français avait à regretter les deux généraux de division Montbrun et Caulaincourt, et huit autres généraux tués, trente-huit généraux blessés, dix colonels tués, et près de quarante mille hommes tués ou blessés. L'armée russe avait perdu soixante pièces de canon, trente-cinq généraux tués, blessés ou prisonniers, quarante-cinq mille hommes hors de combat et cinq mille prisonniers.

Après tant de fatigues, la poursuite fut molle et permit aux Russes de se retirer avec un ordre plus admirable encore peut-être que les jours précédents. Pendant plusieurs lieues, la route qu'ils avaient parcourue était jonchée de croix de bois plantées sur les sépultures qu'ils creusaient à la hâte aux officiers blessés qui expiraient. Leurs retranchements en abat-

tis derrière Gorka semblaient être le cimetière de leur armée, tant nous y trouvâmes de ces tombes et de ces croix. Un soin tout aussi pieux nous occupa un moment; et lorsque je montai à la grande redoute pour vérifier l'état de cette position qui nous avait tant occupés la veille, je trouvai nos soldats travaillant à ensevelir leurs nombreux camarades et officiers. Caulaincourt fut placé au centre de ce retranchement, et, à ses côtés, je fis déposer le brave Vasserot. Tout un côté de sa face avait été emporté, sans changer, sans détruire même l'expression animée de l'autre partie, qui semblait commander encore et dire : « Amis, suivez-moi; nous vaincrons! » Je fis couvrir ces deux corps d'un grand nombre de débris d'armures, de fusils, de cuirasses, comme je l'avais déjà fait pour le général Gudin.

Rien ne fut plus triste que l'aspect de ce champ de bataille, couvert de groupes occupés à enlever nos vingt mille blessés, et à ramasser sur les morts le peu de vivres qui pouvaient rester dans leurs sacs. Les malheureux blessés se traînaient vers Kolotskoy, où le baron Larrey avait établi l'ambulance; ou bien, on y portait ceux que l'on avait les moyens de ramasser. En peu d'instants, il s'y en trouva un nombre immense; mais tout leur manquait à la fois, et ils y périssaient victimes de la faim, en regrettant le sort de ceux que la mort avait enlevés immédiatement.

Notre cavalerie poursuivait les Russes assez vivement pour les forcer à prendre position à Mojaïsk,

et je fus envoyé au vice-roi pour le presser de joindre ses efforts à ceux du roi de Naples. Nous rejoignîmes les Russes à Mojaïsk, où il fallut leur livrer bataille pour les chasser de cette position, qu'ils abandonnèrent encombrée de morts et de blessés. Tous les chevaux russes blessés de la veille semblaient être venus terminer ici leur existence et obstruer les passages. Cette affaire fut très chaude, et le général Belliard y fut gravement blessé.

Ce fut ici, à Mojaïsk, le 9 septembre, que je vis pour la première fois nos soldats se nourrir de la chair des chevaux. La rue et la cour d'une maison que j'occupais étaient obstruées par de nombreux chevaux blessés, vivant encore, mais hors d'état de se lever sur leurs pieds. Un travail que j'avais à rédiger m'occupa pendant une heure, et lorsque je redescendis, je fus très surpris de trouver tous ces chevaux dépecés, ouverts et leurs chairs en partie enlevées, nos soldats leur ayant arraché toutes les parties qu'ils trouvaient bonnes à manger. Je ne fus pas encore réduit à goûter cet aliment dur, jaune et fade, qui devait bientôt devenir notre unique et rare ressource contre les tourments de la faim.

Ici, le prince de Wagram m'annonça que le maréchal prince d'Eckmühl me demandait pour être son chef d'état-major. Cette nouvelle, qui aurait pu flatter tout autre, m'affligea singulièrement, et j'insistai pour que le major-général ne donnât aucune suite à cette demande. Cependant, le soir même, l'Empereur

me fit remettre le brevet qu'il avait signé, et il ne me restait plus qu'à obéir.

Ce changement de position, qu'avait occupée le général Compans, et qui avait beaucoup contribué à son avancement, à sa fortune, me causait le plus vif chagrin. J'étais attaché depuis longtemps au prince Berthier, et mon plus grand désir était de rester avec lui. Je me rendis donc auprès du prince d'Eckmühl pour le prier de faire un autre choix; mais le maréchal insista, et ce fut avec les larmes aux yeux que je revins faire mes adieux au prince de Wagram, pour aller ensuite prendre les ordres du maréchal Davout, que je trouvai dans sa tente, sur la route de Moscou.

Le 12 et le 13, nous suivîmes les Russes. Le 14, nous arrivâmes en vue de Moscou, un peu avant la nuit. La cavalerie de Murat nous précédait; et non seulement elle était entrée en ville, mais encore elle avait pénétré jusqu'au Kremlin, en même temps que l'infanterie du maréchal Ney.

Les troupes du premier corps restèrent en observation et en réserve sur les hauteurs, où nous passâmes la nuit. C'est ici que nous apprîmes que les Russes venaient de livrer la ville aux flammes pour nous priver des ressources qu'elle aurait pu nous offrir.

Plusieurs d'entre nous jugeaient notre présence à Moscou fort imprudente, et le général Haxo me disait : « Ceci doit nous conduire à défendre bientôt Paris. »

Le 14, Murat, à la tête de notre cavalerie, n'était entré en ville qu'avec défiance, craignant que la facilité avec laquelle il y pénétrait ne fût un piège tendu à sa témérité. Il prenait ses précautions en conséquence; et ce ne fut qu'au pied du Kremlin qu'il trouva quelque résistance. L'obstacle fut bientôt écarté, et il pénétra dans le Kremlin, cette espèce de forteresse sur un tertre élevé, où se trouvaient réunis les palais des czars.

L'Empereur était entré en ville le 15 et s'était établi au Kremlin. Le 16, l'incendie l'avait d'abord forcé à se réfugier au château de Peterskoe, mais il était rentré au Kremlin le 18.

Le premier corps, resté en observation hors de la ville, put être témoin des premiers effets de l'incendie, qui nous parut avoir commencé dans le voisinage du Kremlin. Les rapports de nos maraudeurs, qui allaient chercher des vivres dans les maisons de la ville, confirmaient tous le même fait, que l'incendie était préparé, et que le bris d'une serrure ou d'une porte entraînait la détonation d'un artifice, qui mettait le feu à des amas d'étoupes, de copeaux ou de fagots, qui s'embrasaient et incendiaient la maison. Beaucoup de portes furent trouvées ainsi armées de batteries de fusil, dont la détente fléchissait au premier choc, embrasait l'intérieur et forçait nos maraudeurs à combattre l'incendie, pour arracher aux flammes quelques sacs de farine, quelques pains de sucre et autres aliments que la population avait ras-

semblés aux approches de l'hiver. Le vent propageait l'incendie et il devint bientôt immense. Un nuage colossal de fumée régna pendant neuf jours au-dessus de la ville; on eût dit le foyer d'un volcan, dont les clartés de la lune argentaient le sommet. Les premiers soins de l'Empereur avaient été d'empêcher le pillage; et ce fut ensuite par prudence qu'on le rendit plus actif, pour arracher aux flammes un reste de vivres qu'elles allaient réduire en cendres.

Le premier corps ne quitta sa position extérieure que le 19, pour venir habiter un des faubourgs qui n'était pas encore brûlé. Pour y arriver, il fallut traverser des quartiers embrasés et marcher sous des voûtes de flammes, qui rendirent fort dangereux le passage de notre artillerie. Nous parvînmes sans accident dans ce faubourg, où se trouvaient une trentaine d'hôtels ou palais. Un de ces bâtiments fut désigné pour le maréchal Davout et un autre pour moi. A peine y fûmes-nous installés, que le feu y prit sans que l'on pût savoir comment; il fallut s'installer ailleurs. Je montai dans un autre superbe hôtel, appartenant probablement à un négociant; car je trouvai les salons encombrés de flacons de parfums étiquetés en français, de médicaments, de rouleaux d'opodendoch, etc., etc., de quoi guérir tous les rhumatismes de la Russie. A peine avais-je écrit une page des ordres que j'avais à transmettre, qu'une odeur de fumée vint me suffoquer et m'obligea de prendre encore une fois la fuite. Trois fois le même

accident se répéta dans la matinée; et ce ne fut qu'en ordonnant à la garde et à mes gens de faire feu sur tout ce qui aurait la mine d'un Russe, que je parvins à sauver une maison que je pus habiter; le maréchal Davout et le maréchal Mortier, avaient éprouvé les mêmes difficultés à sauver leur demeure. Les détails de ce qui était arrivé au maréchal Mortier, à ce sujet, me furent donnés par ma sœur, qui habitait la Russie depuis vingt ans. Une grave maladie d'yeux l'avait obligée de venir s'établir chez un célèbre médecin-oculiste de Moscou. En peu de mois, le traitement lui avait rendu la vue; et ma sœur allait retourner à Pétersbourg, lorsque l'armée française arrivait aux portes de Moscou. Elle avait pu savoir, par quelques officiers prisonniers, que son frère aîné était dans l'armée française; et, dans l'affreuse position où la mettait le départ des Russes, elle ne désira rien tant que de me rejoindre. Le maréchal Mortier fut la première personne à laquelle ma sœur s'adressa : il l'accueillit avec bonté, et la reçut chez lui jusqu'à ce qu'elle pût me trouver. C'est ainsi qu'elle a vu les flammes chasser cinq fois le maréchal de sa demeure, avant qu'il lui fût possible de résider dans une maison soustraite aux incendiaires, qui se présentaient à nous comme des malades sortant des hôpitaux, et réclamant nos secours. Nos sentinelles ayant ainsi reçu, dans le quartier que nous habitions, l'ordre de tirer sur les Russes qui se traînaient dans les rues, nous vîmes petit à petit cesser l'incendie qui

avait duré neuf jours. Les incendiaires, voulant nous ôter même les moyens de nous construire des baraques pour passer l'hiver à Moscou, avaient commencé de mettre le feu à un immense chantier qui contenait pour plus de trente millions de bois de construction. J'envoyai la garde éteindre ces premiers feux; et quelques balles, ajustées sur deux ou trois Russes, sauvèrent tout le bois nécessaire à reconstruire la ville. C'est ainsi, qu'en donnant à nos sentinelles un ordre qui me paraissait cruel, j'eus le bonheur de conserver, aux malheureux Moscovites, tout le bois qui leur servit à s'abriter sur les cendres de leurs demeures pendant le rigoureux hiver qui nous fut si fatal. Sans cette précaution charitable, que je suis heureux d'avoir prise, ils auraient été obligés de recourir aux forêts éloignées; ils auraient souffert plus longtemps, et je n'aurais pas la consolation d'avoir fait un peu de bien au milieu des maux inséparables de la guerre.

De même que toutes les personnes restées en ville pour se séparer des Russes, ma sœur avait été pillée par eux de tous ses effets, et elle resta plusieurs jours chez le maréchal Mortier sans pouvoir me rejoindre. Enfin, nous nous retrouvâmes sous un toit qui ne brûlait pas; mais j'avais peu d'instants à donner aux longs récits de famille que nous avions à nous faire; j'étais très occupé. Deux jeunes prisonniers russes, que l'on m'avait amenés depuis quelques jours et qui mangeaient à ma table, le colonel

Sokoreff et le prince indien colonel Vesapour, parlant tous deux le français mieux que des Parisiens, tenaient compagnie à ma sœur, et ces échanges de courtoisie, dans des circonstances si bizarrement extraordinaires de guerre et de barbarie, n'étaient pas sans un vif intérêt.

Cinq à six secrétaires ou employés, dix à douze officiers-adjoints, plusieurs aides de camp en mission, formaient le personnel de l'état-major que j'avais à pourvoir de travail et de nourriture à une table de vingt à vingt-cinq couverts. La maraude était devenue l'unique ressource des hommes que nous chargions de nous alimenter. Chaque jour, leurs courses devenaient plus longues et plus dangereuses; souvent ils ne rentraient plus; ils étaient pris ou tués. Une position si difficile ne pouvait durer que peu de jours encore; il importait d'en sortir; aussi, espérait-on que l'ennemi demanderait la paix. L'armée russe, en effet, agissait de manière à nous entretenir dans cette fausse espérance, et nos chefs d'avant-garde, trop confiants dans les démonstrations pacifiques qu'ils désiraient ardemment voir réaliser, se laissèrent facilement tromper. Les rapports favorables que ces officiers adressaient à l'empereur Napoléon prolongeaient son erreur, et il partageait leur désir de sortir, par un traité de paix, de la position critique où il se trouvait engagé. Espérant aplanir ces difficultés, il crut devoir faire connaître à l'empereur Alexandre combien il était disposé à se montrer généreux dans

les conditions d'un traité. Ce fut pour les Russes un indice des plus certains de notre position difficile, et une raison de prolonger notre incertitude jusqu'à l'époque de l'année où le climat deviendrait leur auxiliaire le plus puissant contre les Français.

Nos avant-postes s'étendaient à peine à deux journées au delà de la ville. L'Empereur ne pouvait se procurer aucune donnée certaine sur la position de l'armée russe. Les Russes, au contraire, étaient informés de tous nos mouvements, et il se passait peu de jours sans que nous n'eussions la douleur d'apprendre qu'ils avaient enlevé tel bataillon, tel escadron qui avait été envoyé pour protéger nos maraudeurs à la recherche des vivres.

Un projet hardi, celui de porter la guerre à Pétersbourg, semblait devoir nous tirer d'embarras; mais il fallait abandonner nos blessés et nos lignes de communication, pour aller faire la guerre en aventuriers isolés de tous leurs points d'appui. Cette invasion nouvelle pouvait déterminer la levée en masse de tous les habitants de la Russie, que les proclamations de l'empereur Alexandre appelaient aux armes. Déjà les paysans, que nous avions longtemps trouvés patients. commençaient à nous être hostiles; et cette invasion, facile en apparence, pouvait nous entraîner dans des difficultés au-dessus de nos forces, dans la saison froide et pluvieuse qui approchait. Cependant, nous

y étions tout disposés; et déjà nous avions fait rétrograder vers Smolensk nos prisonniers, ceux de nos blessés qui étaient transportables et beaucoup des embarras de l'armée. Je profitai de ces convois pour faire diriger ma sœur vers la France. Je l'installai dans une de mes voitures, que je fis atteler de trois bons chevaux bien conduits, ayant eu soin de la garnir de vivres et de fourrures. Elle allait voyager sous la protection de quelques-uns de nos généraux blessés, et, bien plus encore, sous l'égide de la Providence.

L'armée, ainsi dégagée de ses principaux embarras, mis en route les 13 et 14 octobre, restait disponible et plus maniable pour attendre la décision que prendrait Napoléon. Ces derniers jours étaient fort difficiles à passer. Nos pourvoyeurs ne rapportaient plus rien, ni pour les hommes ni pour les chevaux. Leurs récits, sur les dangers qu'ils avaient courus, étaient effrayants, et il semblait, à les entendre, que nous étions entourés d'un réseau de Cosaques et de paysans armés, tuant tous les hommes isolés, et auxquels nous aurions nous-mêmes de la peine à échapper.

Ces perplexités rendirent la tâche des généraux en chef et de leurs chefs d'état-major extrêmement laborieuse, pour rétablir, autant que possible, de l'ordre dans l'organisation de l'armée. Les jours et les nuits étaient bien courts pour lever tant de difficultés, et j'eus à peine le temps de voir autre chose de Moscou

que la rue très longue qui conduisait de mon faubourg au Kremlin, en passant devant la tour pour laquelle on avait fondu une cloche tellement énorme, que, depuis deux cents ans, on n'avait pas trouvé le moyen de l'élever et de la suspendre. Dans nos rêves de gloire, car les songes ne doutent de rien, figurait, entre autres, celui d'apporter à Paris cette cloche immense. Déjà, d'autres trophées et la grande croix de la tour d'Ivan se trouvaient placés sur des chariots, et, en les y mettant, on se flattait avec bonheur de faire bientôt de Paris la capitale du monde, en embellissant nos musées, nos édifices et nos places publiques, déjà si riches, des dépouilles étrangères.

Le temps était assez beau ; rien ne présageait encore l'approche d'un hiver rigoureux ; et, malgré le changement visible qui s'était opéré dans la santé de notre Empereur, dans son activité, dans ses habitudes ; malgré ses incertitudes fâcheuses, malgré les misères dont nous souffrions, nous nous bercions encore des plus douces illusions, et notre avenir semblait pouvoir de nouveau s'embellir, lorsque, le 18 octobre, une vive canonnade se fit entendre au loin, et nous apprîmes la nouvelle de l'attaque subite de nos avant-postes, à Vinkowo, et de la déroute dans laquelle cette surprise les avait jetés. Le général Kutusoff avait habilement profité du repos que nous lui avions laissé pour réparer les pertes qu'il avait faites,

pour recevoir de toutes parts de nouvelles levées et pour mettre son armée dans le meilleur état. Le 18 octobre, il attaqua subitement sur plusieurs points notre ligne d'avant-postes avec des forces considérables.

Dans ce moment de surprise, Kutusoff prit à Sébastiani trente pièces de canon, tous ses bagages, lui tua quatre à cinq mille hommes et fit beaucoup de prisonniers. Murat faillit être pris, et ne se tira de ce danger qu'en chargeant, à la tête des carabiniers, avec une vigueur qui détruisit devant lui tout un corps de Russes qui lui barrait le passage.

Dès ce jour, notre rôle était changé. Notre drapeau était renversé du sommet de l'édifice érigé par nos victoires, et Napoléon, déçu dans ses espérances de paix, dut hâter sa retraite, pour que l'ennemi ne lui ôtât pas les moyens de l'effectuer. Très heureusement, cette énergie française si connue des Russes, les intimidait encore : et la crainte que leur inspirait le retour offensif que nous pourrions prendre dans un cas désespéré, les rendit circonspects, et les empêcha d'agir avec toute la vigueur et le succès que devaient leur assurer la supériorité du nombre et les avantages de leur position.

Ce 18 octobre, nous reçûmes l'ordre de quitter Moscou et de nous mettre en route le 19, sur le chemin de Kalouga.

Ainsi, après un mois d'attente inutile et de séjour

dans Moscou, sans avoir pu tirer aucun avantage marquant de cette halte, pendant laquelle l'armée avait reçu peu de renforts, et nos troupes avaient été constamment fatiguées à la recherche des vivres, nous quittâmes cette ville pour reprendre tristement le chemin de la France. Nous jouissions encore de belles journées d'automne, et notre marche fut paisible dans les premiers jours, n'ayant à écarter que quelques Cosaques qui se montraient sur le flanc de nos colonnes. Le système d'incendie nous poursuivait encore, sans qu'il nous fût possible de l'éviter. A dix lieues de Moscou, le premier corps s'arrêta au pied d'un beau château, construit, jusqu'au premier étage, sur des soubassements en pierre de taille. J'avais plusieurs ordres à écrire, et je montai, par un magnifique escalier, dans les appartements qui semblaient n'avoir été désertés que depuis peu, sans avoir été démeublés d'un piano, d'une harpe et de beaucoup de sièges, sur lesquels étaient épars une guitare, des violons, de la musique, des dessins des broderies, et des ouvrages de dames. J'écrivais à peine depuis dix minutes, lorsque nous sentîmes une odeur de fumée qui devint bientôt assez intense pour nous distraire de notre travail et nous obliger à chercher où était le feu. La fumée sortait par la boiserie de l'encadrement d'une porte. Je fis arracher ce lambris, aussitôt une fumée plus épaisse sortit de l'ouverture. Je descendis chercher dans les caves où pouvait être le foyer embrasé ; je ne pus le décou-

vrir. Alors, j'essayai de faire jeter une dizaine de seaux d'eau par la faible ouverture du lambris arraché : mais, à l'instant même, une masse de flammes sortit de cet orifice, et nous n'eûmes que le temps d'emporter nos papiers et nos effets pour nous installer au bivouac. A peine étions-nous descendus, que nous entendîmes les vitres se briser avec fracas, et que nous vîmes les flammes jaillir avec fureur par les douze ou quinze belles croisées de ce château, qui tomba en attestant la rage patriotique que l'on mettait à nous poursuivre la torche à la main.

D'autres incendies arrivaient naturellement sans qu'ils fussent l'effet de notre volonté ni de celle des Russes. Le peu de grains ou de farines que trouvaient nos soldats étaient mis en galettes, et placés aux fours qui existaient dans toutes les cabanes des paysans. A peine une fournée était-elle cuite, que de nouveaux soldats arrivaient, chauffaient encore le four pour leur usage, et la chaumière s'enflammait à l'instant. C'est de la sorte qu'arrivèrent tous les incendies qui allaient éclairer notre voyage de trois cents lieues, de Moscou jusqu'au Niémen.

Le courage me manque pour rappeler ces jours et ces nuits de douleur.

Cependant je vais dire ce que j'ai pu consigner dans mon agenda car les leçons du passé doivent être mises sous les yeux des hommes que leur génie destine à commander.

Kutusoff présumait bien que la meilleure guerre qu'il pût nous faire, était d'attaquer nos communications, pour nous isoler au milieu d'une population intéressée à notre perte. En conséquence, il avait pris. à Vinkowo, une position qui le rapprochait de la route de Kalouga, par laquelle il pensait que nous pourrions songer à nous retirer. Le succès qu'il avait obtenu le 18, le confirma dans l'opinion que le parti qu'il avait pris était le meilleur, et ses manœuvres ultérieures eurent pour but de nous barrer le passage.

Dans cet état des choses, il eût été convenable que notre retraite se fît assez rapidement dans les premiers jours pour gagner deux marches d'avance sur les Russes, et nous emparer, sans combat, des principaux défilés; il n'en fut pas ainsi. Quoique l'on eût fait partir depuis plusieurs jours les embarras les plus considérables de l'armée, sa marche était encore appesantie par un grand nombre de chariots et de voitures qui emportaient un reste de vivres et de butin pour nous servir contre le froid et la faim. Tout cela était énorme encore, et je vais en donner une idée pour ce qui me regardait personnellement, moi, l'un des officiers les plus intéressés à marcher sans entraves. Il me restait : 1° cinq chevaux de selle; 2° une calèche attelée de trois chevaux, portant mes effets et des fourrures pour m'envelopper au bivouac; 3° le fourgon des papiers de l'état-major des cartes et de la batterie de cuisine pour les officiers et les com-

mis; il était attelé de quatre chevaux; 4° trois petits chariots attelés chacun de trois petits chevaux russes, portant les commis, le cuisinier, l'avoine, le sucre, le café, la farine et quelques rares bottes de foin; 5° le cheval du secrétaire; 6° enfin, les trois chevaux que j'avais fait atteler à la voiture de ma sœur, partie à l'avance; tout cela formait un embarras de six voitures et de vingt-cinq chevaux, portant à peine le nécessaire. Presque toujours, les cordes cassaient; le temps d'arrêt entravait la marche; les sables, les défilés, les marais étaient autant de causes de retard, et l'armée mettait douze heures et souvent davantage à faire le chemin qu'une voiture seule aurait parcouru en deux heures.

L'Empereur, très affligé de ces retards, ordonna de faire brûler toutes les voitures qui n'étaient pas indispensables au transport du peu de vivres que nous emportions, et de prendre les chevaux pour atteler l'artillerie. Cette mesure très sage fut mollement exécutée, tant était considérable le nombre des personnes intéressées à éluder cet acte de sévérité. L'Empereur fit brûler une de ses propres voitures. Mais l'exemple étant peu entraînant ne trouva pas d'imitateurs, et l'armée, qui était forte encore de cent cinq à cent six mille combattants et cinq cents pièces de canon, mit six jours à faire une trentaine de lieues. Elle perdit du temps dans des chemins de traverse difficiles, pour quitter la mauvaise route de Kalouga et prendre la meilleure, et l'Empereur ne laissa sur

la vieille route que la cavalerie de Murat et l'infanterie du maréchal Ney, pour nous couvrir des attaques de l'armée de Kutusoff.

Le corps du vice-roi marchait en tête de colonne sur la nouvelle route, et la division Delzons, faisant l'avant-garde, occupa la petite ville de Malo-Jaroslawetz, dont le passage était fort difficile.

Malo-Jaroslawetz était bâtie en bois, avec des rues tortueuses, sur le penchant très rapide d'un terrain élevé, au pied duquel la petite rivière la Luya serpentait dans la vallée assez large qu'elle s'était creusée. Un pont étroit traversait la rivière au bas de la seule route par laquelle la ville fût abordable pour nous qui arrivions de Moscou; à droite et à gauche de cette route, il n'y avait que de grands ravins impraticables, par lesquels s'écoulent les eaux de pluie torrentielle qui tombent très souvent en Russie. Le 23 au soir, la ville fut occupée par quelques-uns de nos bataillons qui y arrivèrent les premiers, et y entrèrent sans trouver de résistance, la population étant en fuite.

Ce même soir, l'Empereur s'était arrêté à la maison de poste, simple cabane de paysan, où il passa la nuit, après avoir expédié des officiers porteurs de ses ordres pour les corps qui étaient échelonnés sur la route de Moscou à Smolensk, où il leur donnait rendez-vous.

Le 24 octobre, l'Empereur, cheminait à cheval avec le premier corps et sa garde en grande sécurité,

lorsque l'on aperçut, au loin, sur la gauche, un corps considérable de cavalerie, que l'on prit au premier abord pour les troupes de Murat. L'incertitude ne fut pas longue. Platoff, célèbre hetman des Cosaques, avait promis à Kutusoff d'enlever Napoléon; et, à la tête de plusieurs milliers de Cosaques, il fondait à l'improviste sur la partie de l'armée française qui, de loin, lui paraissait être le quartier impérial. Il ne se trompait pas, et dans un clin d'œil, Napoléon fut entouré de Cosaques et forcé de mettre l'épée à la main. Fort heureusement, l'Empereur se trouvait au milieu d'hommes dévoués qui se serrèrent autour de lui et parvinrent à le préserver du choc de ces barbares. Le général Rapp, occupé à entraîner l'Empereur, fut renversé dans la mêlée avec son cheval traversé par une lance. Plusieurs officiers furent blessés autour de l'Empereur. Mais la garde à cheval, promptement remise de ce premier moment de surprise que lui causaient tant d'audace et tant de cris, tailla de rudes croupières à cette horde de Cosaques, qui prit aussitôt la fuite. C'est dans ce moment que M. Emmanuel Lecoulteux ayant brisé son sabre dans le corps d'un Cosaque, lui arracha sa lance, avec laquelle il poursuivait d'autres ennemis. Une redingote verte couvrait son uniforme et lui donnait, avec la lance à la main, l'apparence d'un officier russe. Un dragon de la garde, se méprenant à cette fatale ressemblance, lui plongea dans le dos la longue lame de son sabre, qui ressortit tout entière

par la poitrine. A ce coup affreux, nous crûmes tous avoir perdu un intéressant ami; mais Dieu nous le conserva et il existe encore. Les Cosaques, promptement mis en déroute, laissèrent beaucoup des leurs sur le terrain; mais dans leur fuite, se voyant arrêtés par un bataillon de Hollandais qui faisait feu sur eux, leur masse se rua sur ce bataillon qui les reçut par des feux de salves.

Peu d'instants après cette échauffourée, l'Empereur reçut l'avis que notre tête de colonne était attaquée sérieusement à Malo-Jaroslawetz, et l'armée pressa sa marche pour y arriver.

Le général Kutusoff avait été informé de notre changement de route, et il avait envoyé aussitôt un corps considérable de plus de soixante mille hommes d'infanterie et d'artillerie, sous les ordres du général Doctoroff, pour s'emparer de Malo-Jaroslawetz. Ces troupes repoussèrent facilement les premiers bataillons de la division Delzons, et s'emparèrent de la ville. Le général Delzons, avec le reste de sa division, repoussa les Russes jusqu'au milieu de la ville: mais une balle lui brisa le front, et tua de même son frère à ses côtés. L'hésitation alors gagna les rangs français, et les Russes reprirent le terrain perdu. Le général Guilleminot fut envoyé pour remplacer Delzons, et le prince Eugène le fit soutenir par la division Broussier. Plusieurs fois Guilleminot repoussa les Russes jusqu'au delà de la Grande-Place; mais de nouveaux efforts des Russes le forcèrent à rétro-

grader. Leur artillerie formidable, placée sur les hauteurs, dans les jardins de la ville, foudroyait du haut en bas la route par laquelle nous arrivions, sans qu'il fût possible à notre artillerie de la combattre avec avantage en tirant de bas en haut, parce qu'on ne pouvait la placer que dans la prairie des bords de la Luya. Tous les efforts devaient donc se faire à la baïonnette, sur un point tellement rétréci, qu'il ne permettait aucune manœuvre de flanc; tous les avantages du nombre et du terrain se trouvaient du côté de l'ennemi. Pendant ce combat, le prince Eugène faisait établir un second pont à côté du premier, sur la Luya, pour faciliter le passage de ses troupes.

Cependant, après avoir dix fois repoussé les Russes du terrain qu'ils avaient regagné et perdu chaque fois, les efforts réunis de Guilleminot, de Broussier, et ensuite ceux de la division des grenadiers italiens de Pino, dirigés avec hardiesse par le prince Eugène, forcèrent les Russes de se retirer dans la plaine et de nous abandonner la ville qui était en flammes. Aussitôt, notre artillerie put gravir la montagne pour déboucher dans la plaine; et ce fut en écrasant des milliers de blessés, de brûlés et de morts qui encombraient les rues, qu'elle parvint à traverser la ville et à s'établir sur les hauteurs, pour canonner à son tour les lignes des Russes qui avaient pris position, à une portée de canon, en arrière et en travers, sur la route de Kalouga.

Le premier corps seconda cette opération, et passa le soir même sur les cadavres broyés sous les roues des canons. Une nuit sombre nous les rendit moins effrayants et moins hideux à voir, et nous prîmes position au delà dans la plaine.

Cette bataille, où nous fûmes à peine un contre quatre, nous avait fait perdre beaucoup de monde, et nous étions menacés d'en livrer une semblable à chaque défilé.

L'Empereur parcourut le champ de ce terrible combat, combla d'éloges le prince Eugène et ses généraux, et ensuite il rétrograda vers une chaumière éloignée où il passa la nuit. J'appris qu'il y avait réuni en conseil plusieurs maréchaux et le roi Murat; et qu'après avoir déployé ses cartes et écouté les avis de chacun, sans les discuter, Napoléon était resté longtemps plongé dans une grande incertitude, et avait enfin congédié l'assemblée, vers minuit, sans avoir rien décidé. Cette nuit dut être cruelle pour ce grand homme, qui voyait pâlir son étoile, s'écrouler sa puissance, et qui déjà pouvait douter s'il lui serait possible de la rétablir et peut-être même s'il pourrait rentrer en France. Ce changement qui s'opérait dans l'Empereur nous affligeait tous singulièrement.

Le 25 au matin, le maréchal Davout, le colonel Kobilinski et moi, nous fîmes la tournée de nos avant-postes, et ne vîmes pas sans quelques regrets l'armée russe assez bien établie au loin, devant nous, en

travers de la route de Kalouga que nous avions à enlever. Nous prenions nos dispositions pour forcer le passage, et tous les trois, ayant les yeux fixés sur la carte que je tenais, nous formions un petit groupe assez serré qui servit de point de mire à un artilleur russe. Un boulet de douze passa entre le maréchal et moi, et emporta la cuisse au colonel Kobilinski, qui tomba sur moi. Nous crûmes ce malheureux officier perdu; il en revint miraculeusement, et j'en parlerai plus tard.

Le maréchal et moi, nous avions le cœur serré de cette perte, et attendions avec impatience l'ordre de marcher en avant, lorsqu'un ordre très inattendu nous frappa de surprise et vint nous consterner.

Kalouga, ville assez importante pour les Russes, était un de leurs magasins d'armes et de vivres. Assise sur une rivière divisée en plusieurs bras, elle pouvait avoir été fortifiée et présenter de grands avantages à la défense de l'armée russe qui y arrivait avant nous. Nos moyens de forcer ce passage parurent incertains à l'Empereur, qui avait perdu du temps, et il s'était vu réduit à ordonner que l'armée abandonnerait la route de Kalouga pour reprendre celle de Mojaïsk que nous avions suivie en venant. C'était nous rejeter sans vivres dans le désert, et sur les cendres que notre arrivée à Moscou avait laissées derrière nous; c'était nous ôter tout espoir de trouver un atome de nourriture. Cette décision nous affligea cruellement.

L'Empereur, la garde et les corps d'armée, avec tous les terribles embarras que nous traînions encore, passèrent les premiers; et, dès ce jour, le corps du maréchal Davout forma l'arrière-garde.

CHAPITRE XVII

Viasma. — Krasnoï. — Désastre de la Bérésina. — L'Empereur quitte l'armée. — Wilna.

A chaque instant, il devenait plus difficile de distraire nos soldats de l'inquiétude que leur donnaient ce mouvement rétrograde et cette perte de temps. Dès le second jour, 26 octobre, une pluie fine et froide vint ajouter aux tourments de l'esprit, les difficultés du chemin et les inconvénients des intempéries. Encore une fois, un beau château nous présentait un abri dont nous profitions, lorsque le feu y prit avant que nos gens en eussent allumé nulle part. On découvrit l'appareil incendiaire que le propriétaire avait ajusté; mais on ne put arrêter les flammes. Les nuits froides et humides passées au bivouac, la nourriture insuffisante de galette ou de bouillie mal cuite, commencèrent à donner la dysenterie aux troupes. Les malades n'avaient plus la force de suivre leurs corps, et ils restaient en route. Sur ces entrefaites, le maréchal Mortier nous rejoignit à Verea, avec les deux

divisions de la jeune garde; il avait accompli la triste mission de faire sauter le Kremlin, mission très opposée à son noble caractère. Avant de quitter Moscou, ses soldats avaient saisi le lieutenant-général Vintzingerode, qui était le plus ardent de nos ennemis; le maréchal amenait ce prisonnier à l'Empereur, mais il eut le bonheur de s'échapper.

Le 27, la tête de colonne de l'armée rentra dans Mojaïsk, qui était encombrée de blessés de la bataille de la Moskowa; l'arrière-garde y entra le 28. Quel cruel moment fut celui où nous revîmes nos malheureux blessés, sans leur apporter les consolations et les soulagements qu'ils attendaient de nous! N'ayant à leur conseiller que la résignation au malheur, nous n'osâmes pas leur annoncer l'abandon dans lequel nous allions les laisser, et, petit à petit, notre cœur dut se préparer à recevoir aussi pour nous-mêmes les plus déchirantes atteintes. Sur notre route, tous les abris conservés étaient remplis de blessés, et à Kolinskoy il en restait plus de deux mille. Jusque-là, nous n'avions été suivis que par quelques Cosaques; mais de jour en jour ils devenaient plus nombreux et plus entreprenants. Le 29 décembre, notre cavalerie eut à soutenir un engagement sérieux. Le 30, avant de quitter Kolinskoy, voulant reconnaître ce qui arrivait d'ennemis dans la plaine, je m'avançai sur la terrasse d'un couvent, et me trouvai en présence d'une centaine de Cosaques qui s'approchaient pour reconnaître les lieux. Dès

qu'ils me virent, ils prirent la fuite; mais, s'apercevant bientôt que j'étais seul, ils revinrent, et, à mon tour, je n'eus que le temps de monter à cheval et de rejoindre les nôtres qui étaient partis et très éloignés déjà. De distance en distance la route était couverte de voitures abandonnées, parce que les chevaux, exténués de fatigue, tombaient d'inanition. Ceux que l'on pouvait relever étaient de suite attelés aux chariots chargés de blessés; mais à peine les avaient-ils traînés quelques pas qu'ils mouraient. Alors, nos blessés restaient abandonnés; et en nous éloignant d'eux, en détournant nos regards, nos cœurs devaient résister au déchirement qu'y apportaient leurs cris. Si notre position était digne de pitié, combien plus affreuse encore était la leur, lorsqu'il ne leur restait en perspective que la mort par la faim, par le froid ou par le fer des Russes! Cette journée du 30 fut bien triste et bien longue. Par un froid très vif qui commençait à se faire sentir, il fallut marcher toute la nuit; car il nous importait d'arriver à Giatz avant l'ennemi, qui pressait sa marche par des chemins de traverse, pour nous y précéder.

Le premier corps arriva à Giatz, le 31, et peu d'heures après, les Russes parurent en grand nombre. Le lendemain 1er novembre, ils essayèrent de forcer le passage, et, ne pouvant y réussir, ils durent se borner à poursuivre d'une vive canonnade un de nos grands convois qui s'était considérablement retardé et qui défilait devant eux au sortir de la ville.

Leurs boulets firent dans ce convoi de terribles dégâts, et j'eus le bonheur d'en arracher ma sœur. Son cocher m'assura que les trois chevaux étaient encore excellents et pleins de vigueur. Alors je demandai à ma sœur : « Es-tu capable de braver le canon? » Elle me répondit en tremblant : « Je ferai comme tu voudras. » Aussitôt je dis au cocher : « Traversez cette prairie au galop, les boulets passeront par-dessus votre tête; vous gagnerez ainsi jusqu'en avant du convoi, après quoi, vous filerez sans obstacle et sans vous arrêter. » Le conseil était bon et il réussit. Ce convoi, composé de plusieurs centaines de voitures mal attelées, portait beaucoup de blessés, ainsi que les femmes et les enfants de négociants français résidant à Moscou, qui se trouvaient obligés de fuir les Russes, après avoir été pillés. Il s'y trouvait jusqu'au personnel du Théâtre-Français établi à Moscou. Ils ignoraient ces malheureux comédiens, quelle tragédie allait leur faire jouer la triste protection dont nous les couvrions encore.

Le 2 novembre, la neige commençait à tomber et le froid était déjà de 8 à 9 degrés. Les divisions du premier corps avaient chacune leur tour pour former l'arrière-garde, et ce jour c'était la division Gérard, avec laquelle nous passâmes la nuit dans un grand bois, sous les flocons de neige. Déjà, les effets du froid étaient désastreux; beaucoup d'hommes, engourdis par le froid au moment du départ, étaient hors d'état de se relever et il fallait les abandonner.

Le 3 novembre, nous arrivâmes à Viasma en même temps que les Russes, dont la tête de colonne fut arrêtée par le maréchal Ney qui s'y trouvait avant eux. La portion de notre armée en position de prendre part au combat qui allait s'engager, pouvait être de trente à quarante mille hommes. Les Russes arrivaient en deux corps formant plus de soixante mille hommes. Les corps du maréchal Davout, du vice-roi, et les Polonais du prince Poniatowski, furent successivement engagés, et longtemps abîmés par une artillerie nombreuse et mieux attelée que la nôtre, dont les chevaux étaient épuisés et hors d'état de manœuvrer. Vers les deux heures, une bataille très sanglante, qui durait depuis le matin, était engagée sur toute la ligne. Le premier corps, et ensuite le corps du prince Eugène, pressés par des forces considérables, faillirent être séparés l'un de l'autre, et se trouvèrent deux fois l'un et l'autre dans la position la plus critique. Le maréchal Ney, heureusement, put envoyer un régiment sur le derrière de l'armée russe, où il jeta le désordre et les généraux russes Kutusoff, Miloradowich, Platoff et Suwaroff, qui espéraient nous faire mettre bas les armes, arrêtèrent leur poursuite, sans cesser cependant de diriger cinquante pièces de canon sur nos malheureux convois qui défilaient pendant la bataille. Ici encore on perdit beaucoup de monde de part et d'autre; car l'intrépidité ne manquait point à nos soldats, et les rangs des Russes, étant plus nombreux et plus

serrés que les nôtres, bien peu de nos coups y étaient perdus.

Le maréchal Ney, prenant à son tour l'arrière-garde ce jour-là, couvrit le défilé de Viasma, et l'armée se dirigea sur Dorogobouj.

Après avoir passé la nuit du 3 et la journée du 4 à marcher, nous nous arrêtâmes, le soir, dans une forêt de pins, au bord d'un lac gelé, non loin du château de Czarkovo, où l'empereur séjournait depuis deux jours. Le 5, le premier corps prit position à Semlevo, pour laisser passer celui du maréchal Ney qui prenait l'arrière-garde à sa place. Les Cosaques nous poursuivaient, et nos traîneurs, dont le nombre considérable augmentait chaque jour, tombaient en leur pouvoir. Nous vîmes alors sur nos flancs de nombreuses colonnes de cavalerie et d'artillerie russes, qui cherchaient à nous dépasser pour aller nous attendre au défilé en deçà de Dorogobouj. Le maréchal Ney avait prévu ce danger, et, au lieu de passer outre, il nous y avait attendus. Grâce à son concours, nous n'eûmes à souffrir qu'une faible canonnade.

Le 6, nous fîmes une longue marche en partant de Dorogobouj, et à l'entrée de la nuit nous nous arrêtâmes dans un grand bois, où le général Jouffroy avait été obligé de faire halte avec la nombreuse artillerie mal attelée qu'il conduisait. Cette nuit fut employée à remplir les caissons qui pouvaient être remis en marche, à faire sauter ceux que l'on abandonnait et à brûler les roues et les affûts des canons

que l'on ne pouvait plus traîner. Ces explosions multipliées étaient, chaque fois, le signal de nos désastres; elles nous déchiraient autant le cœur que peut le faire sur celui d'une mère le glas de la cloche qui sonne l'enterrement de son enfant. Le général Jouffroy avait fait dresser une tente, sous laquelle il me donna un souper et un abri. Un souper! Quel luxe, grand Dieu! dans notre misère.

Ce repas offrit un incident nouveau pour moi. Jusque-là quelques vaches avaient pu suivre notre quartier général, et je n'avais pas encore été réduit à manger du cheval. Le seul mets que put m'offrir le général, était du cheval préparé avec des épices, comme le ragoût qu'on appelle le bœuf à la mode. Ce goût piquant rendait très mangeable cette viande noire, fade, longue, pleine de nerfs qui résistent aux dents les plus incisives. Une graisse insipide et jaune, couleur de safran, donne à ce mets un aspect repoussant; et pourtant nous étions fort heureux de faire cet excellent repas, arrosé d'un flacon de bon vin de quelque grand seigneur de Moscou.

Depuis longtemps, nos soldats étaient réduits à se nourrir de la chair de cheval. La faim et la misère avaient rendu leur abrutissement tel, que ces malheureux n'attendaient plus que l'animal fût mort pour le dépecer et lui enlever les parties charnues. Dès qu'un cheval bronchait et tombait, nul n'essayait de le relever; mais aussitôt on voyait les soldats se précipiter dessus, lui ouvrir le flanc pour en arracher

le foie, qui en est la partie la moins repoussante; et, sans avoir pris le soin de lui donner la mort avant ce supplice, on les voyait, dis-je, s'irriter des derniers efforts que faisait l'animal pour se soustraire à ses bourreaux, et on les entendait lui crier avec colère, en le frappant : « Coquin, scélérat, tu ne peux donc pas rester tranquille! » Souvent nos malheureux soldats étaient tellement pressés par les tourments de la faim, qu'ils ne pouvaient pas attendre que cet affreux aliment fût cuit pour le dévorer.

Le nombre des traîneurs augmentait d'une manière effrayante; ils s'arrêtaient par masses pour faire rôtir quelques lambeaux de cheval; et, dans le besoin qu'avaient encore les Français de dire le mot pour rire, on avait donné à ces masses délabrées le nom de fricoteurs.

Pendant la nuit du 6 et toute la journée du 7, une neige épaisse, entraînée par un vent très vif qui ajoutait à l'intensité du froid, rendit notre marche excessivement pénible. Souvent on ne voyait pas à deux pas de soi, et cependant les boulets de l'ennemi sillonnaient notre route et faisaient de loin en loin quelques victimes. Personne n'avait le cœur de s'arrêter pour porter secours à celui qui était frappé, et le plus dur égoïsme repoussait en nous tout sentiment de charité. C'est dans cet état d'engourdissement que nous arrivâmes à Pnevo, sur un des affluents du Dniéper, qui présentait un passage de rivière difficile. Pour garantir ce passage, pendant

la durée de notre occupation du pays, on y avait construit un blockhaus entouré d'un faible épaulement. Ce réduit étant le seul abri qui n'eût pas été brûlé sur la longue route que nous venions de parcourir, le premier corps s'y arrêta pour passer la nuit. Ce blockhaus, était construit de la même manière que les chaumières des paysans russes, avec de gros arbres équarris et superposés horizontalement, qui formaient quatre murs en bois presque à l'abri du boulet; mais l'intérieur ne pouvait contenir qu'une cinquantaine de personnes, et l'armée dut s'arrêter tout autour. La neige abondante, les arbres éloignés, le vent qui soufflait ne nous permettaient guère de faire du feu et cette nuit fut terrible à passer.

Dans toutes nos haltes, nous faisions face au nord. Le vice-roi, qui marchait sur notre gauche, rencontrait de plus grandes difficultés; il comptait sur un pont qui se trouva rompu, et il dut passer le Wop à gué, à travers les glaçons. Son artillerie et ses bagages s'embourbèrent dans la vase, et il fut réduit à les abandonner.

Le général Rapp et plusieurs généraux vinrent se serrer avec nous sous notre petit abri; et lorsque nous en sortîmes, le 9, à quatre heures du matin. tout le tour de ce triste réduit était encombré de malheureux qui avaient. avec la plus grande peine. allumé des feux, et dont une partie, abîmés par le froid, brûlés par les étincelles jaillissantes et en même temps couverts de neige, ne devaient plus se

relever. A notre départ, le blockhaus et le pont furent incendiés.

Le verglas avait rendu les chemins si glissants, que les hommes et les chevaux avaient peine à marcher sans tomber. Mon cheval, en s'abattant, me mit hors d'état de remonter en selle, et je pris place, à côté du maréchal Davout, sur son wurst, attelé de deux chevaux nains très vigoureux, qui galopaient sur la glace aussi facilement que d'autres sur l'herbe.

Ayant brûlé le pont derrière nous, nous nous croyions en sûreté pour le reste du jour. Cependant, à la première halte, vers midi, nous entendîmes, à peu de distance de nous, une forte canonnade des pièces de douze de notre grand parc. Le maréchal, inquiet et irrité de ce que ces pièces avaient tiré sans qu'il l'eût ordonné, envoya chercher l'officier commandant du parc. Celui-ci accourut, avec l'air riant et heureux d'un homme qui apporte une bonne nouvelle. Cependant le maréchal, assis sur son wurst, fronçant le sourcil, interpella ce brave officier, en lui disant : « C'est donc toi, scélérat, qui te permets de tirer mes pièces de réserve sans mon ordre? » Très surpris de cette apostrophe, l'officier eut la présence d'esprit de regarder autour de lui, et de dire, en piquant son cheval pour retourner à son poste : « Ce n'est pas à moi que ce langage peut s'adresser. » Peu d'instants après, nous apprîmes que douze cents Cosaques étaient venus se ruer sur

le grand parc d'artillerie; mais en faisant halte, le commandant avait prudemment mis en batterie et formé le carré contre la cavalerie, et au moment de la surprise, une salve d'une trentaine de pièces chargées à mitraille avait renversé la moitié des assaillants et mis le reste en fuite. Je réitérai dans ce moment la prière que j'avais adressée plusieurs fois au maréchal, de choisir un autre chef-d'état-major; je lui fis observer que la moitié de nos officiers et de nos commis étaient déjà perdus, pris ou tués, et que je ne pouvais suffire seul au travail qu'il désirait. Alors, avec une politesse très remarquable, le maréchal m'invita de nouveau à continuer, à tel point que le malin général Haxo me disait : « Qu'avez-vous donc fait au maréchal? Il faut que vous lui plaisiez beaucoup, car je ne l'ai jamais vu caresser personne autant que vous! »

Ce même jour 9 novembre, l'Empereur rentrait à Smolensk, où il apprenait la conspiration de Malet et de Lahorie, à Paris, en même temps qu'il recevait les avis des échecs éprouvés par les corps d'armée qu'il avait laissés sur ses ailes. Les nouvelles d'Espagne même ne lui apportaient aucune consolation. Dans la Péninsule, il régnait peu d'ensemble dans les opérations de nos généraux, et l'ennemi en profitait. L'Empereur, craignant que le découragement ne gagnât la troupe, affectait de se montrer impassible à toutes ces fâcheuses nouvelles, afin de nous paraître supérieur à toutes les adversités et prêt à

faire face à tous les événements. Seulement, cette indifférence apparente fut mal interprétée.

Nous n'avions plus de forges pour ferrer nos chevaux à glace; ils étaient tous tombés et trop faibles pour se relever. Notre cavalerie se trouvait entièrement détruite; et nos cavaliers démontés, jetaient jusqu'à leurs armes. que leurs mains gelées ne pouvaient plus tenir. Beaucoup d'officiers sans troupes eurent l'idée de se réunir pour former un corps d'élite, et prêt à combattre; mais la force et la discipline manquaient autant à ces trois cents officiers qu'à nos soldats, et cette noble institution. enfantée dans le malheur, tomba en peu de jours, sans avoir pu rendre le moindre service.

Le soir du 10, nous passâmes la nuit au bivouac, sur le bord du Dniéper, à côté du pont où le général Gudin avait été tué. Nos feux furent bientôt entourés des feux de beaucoup de traîneurs qui vinrent s'y réunir. Leur aspect nous eût déchiré le cœur, si nous n'eussions d'avance été réduits à l'état de brutes, sans compassion. Tous ces malheureux, arrivant sans armes, étaient couverts de pelisses en soie, garnies de fourrures, et de vêtements de femmes de toutes les couleurs, qu'ils avaient sauvés des flammes de Moscou ou qu'ils avaient arrachés des voitures abandonnées. Ces vêtements, plus amples que ceux des hommes, les protégeaient mieux contre le froid. Beaucoup aussi portaient les dépouilles de leurs camarades morts sur la route.

Engourdis par la faim et par le froid, ces malheureux venaient demander une petite place au feu de ceux auxquels il était resté la force d'en faire. Ceux-ci se montraient peu disposés à perdre la moindre part de ces rayons vivifiants, et les nouveaux venus restaient debout derrière les autres. Bientôt ils fléchissaient sous le poids de la fatigue, ils s'affaissaient sur leurs genoux et on les voyait s'asseoir et involontairement s'étendre. Ce dernier mouvement était pour eux le précurseur de la mort; leurs yeux décolorés s'ouvraient vers le ciel; un rire de bonheur contractait leurs lèvres: on eût pu croire qu'une consolation divine adoucissait leur agonie, que dénonçait une salive épileptique. Aucun de ces traîneurs n'attendait pour s'asseoir sur la poitrine de l'homme couché sur la glace, que celui-ci eût rendu le dernier soupir; mais à l'instant même où il étendait les membres avec une apparence de béatitude céleste, l'homme debout se faisait un siège de la poitrine haletante du mourant, et restait ainsi, reposé sur lui de tout son poids, devant le feu, jusqu'au moment où lui-même, hors d'état de se relever, cessait bientôt de vivre. La neige ne couvrait qu'en partie ce que ce spectacle avait d'affreux, et pourtant il fallut s'en repaître encore pendant trente jours!

Le premier corps entra le 11 à Smolensk et y resta jusqu'au 16. Ce temps fut employé à distribuer aux troupes le peu de vivres et de vêtements que l'on avait réunis dans les magasins, et à faire diriger sur

Wilna tous les convois qui étaient encore attelés. La garde impériale, toujours tenue en réserve, avait livré peu de combats, et avait perdu moins de monde que les autres corps. L'Empereur avait en elle encore de trois à quatre mille hommes en état de guerroyer; ces hommes, quoique retenus par une discipline plus austère que celle des autres corps, souffraient autant que nous. L'Empereur avait à cœur de conserver leur affection, et, avec le ton amical qu'il savait devoir leur plaire, il leur dit, en retroussant à quelques-uns leurs vieilles moustaches couvertes de glace : « Mes vieux grognards, vous devez compter sur moi comme je compte sur ma garde pour accomplir les hautes destinées auxquelles elle est appelée. » Ce peu de mots rétablit momentanément la confiance de ces braves, et l'Empereur ne cessa pas d'être entouré d'eux pendant le reste du voyage.

Nous avions encore plus de cent vingt lieues de désert à traverser, de Smolensk au Niémen. Le froid était déjà de 12 à 15°; il allait croissant. Les chemins étaient chaque jour plus difficiles, et l'armée avait trouvé à Smolensk trop peu de ressources pour que ce repos de quatre jours pût la remettre de ses fatigues et y rétablir un peu d'ordre. Le prince d'Eckmühl, âme forte et bien trempée, comme disait l'Empereur, restait exigeant et demandait que les écritures d'état-major fussent à jour comme en pleine paix. Mes commis avaient disparu, à l'exception d'un seul; je sollicitai de nouveau mon remplacement; l'Empereur

y consentit au moment de son départ, le 14, et nomma, à ma place, M. le général de division Charpentier, qui cessait d'être gouverneur de Smolensk. Ce général, peu soucieux de venir prendre un emploi dont il connaissait les difficultés, éluda pendant dix ou douze jours de se rendre à son poste; je n'en avais plus le titre ni le traitement, et cependant je continuais le travail.

En partant de Smolensk, l'Empereur ordonna au maréchal Ney de rester dans cette ville jusqu'au 17, et d'en faire sauter les fortifications. Il lui prescrivait en outre de prendre, à son tour, l'arrière-garde après le départ du premier corps qui devait le précéder d'un jour, et l'attendre à Krasnoï. Depuis plusieurs jours, le défilé de Krasnoï était encombré de voitures, dont on brûlait un grand nombre pour débarrasser le passage.

Le corps du vice-roi, réduit à douze ou quinze cents hommes, avait été harcelé, depuis Smolensk, par douze à quatorze mille Russes et une artillerie nombreuse montée sur des traîneaux. Il marchait devant nous. L'empereur et sa garde avaient attendu le vice-roi pour protéger son passage au terrible défilé. L'Empereur attendit de même le premier corps, qui n'avait pu quitter Smolensk que le lundi 16, à deux heures du matin. Pendant cette halte, l'Empereur avait appris que l'ennemi, se dirigeant en force sur Orcha, pour intercepter le passage du Dniéper, avait aggloméré, ce soir même, un grand nombre

de Russes dans le village de Kourkovo, qui n'était pas éloigné de nous. L'Empereur, qu'avait rejoint dans la journée la division de la jeune garde, commandée par le général Roguet dont il connaissait l'audace, le chargea d'aller faire de nuit une diversion sur ce corps ennemi qui nous inquiétait.

De même que le quatrième corps, celui du maréchal Davout fut harcelé, pendant toute la journée du 16, par de nombreux Cosaques pourvus d'artillerie. Un peu moins tourmentés dès que la nuit arriva, nous la passâmes tout entière à gagner du terrain, pour nous rapprocher de Krasnoï. Mais, aux premières lueurs du jour, le 17, des forces considérables d'infanterie et de cavalerie cherchèrent à nous investir pour nous forcer à mettre bas les armes, sans oser nous aborder, mais leur artillerie nous mutilait. Plusieurs fois notre petite armée, qui n'était forte que de quatre mille hommes portant encore des armes et obstruée de traîneurs, s'arrêta pour faire face à l'ennemi et attendre le maréchal Ney qui devait couvrir notre retraite. Dans cette circonstance, je pus apprécier de nouveau le sang-froid et le courage du général Compans. Blessé à l'épaule et souffrant de sa blessure, il était, comme nous, réduit à aller à pied, ce qui ne l'empêchait pas de rester riant et aussi tranquille devant l'ennemi, qu'il avait l'habitude de l'être dans ses longues promenades dans son jardin. L'aspect de cette figure heureuse et calme ôtait à ses soldats l'idée de toute

apparence de danger et leur communiquait sa stoïcité.

La position, pourtant, n'était pas belle à Krasnoï. Entourés d'ennemis dix fois plus nombreux que nous, nous ne concevions pas comment le maréchal Ney, qui nous suivait, n'en avait pas arrêté une partie. Nous prolongions nos efforts avec l'espoir de le voir paraître. Mais la canonnade augmentant d'intensité, faisait dans nos rangs des ravages affreux, et la neige qui tombait abondamment depuis la veille, rendait notre situation insoutenable. L'Empereur, très inquiet du sort qui nous était réservé, prit généreusement le parti de venir à notre rencontre. Se plaçant à la tête de la vieille garde, il se fraya un passage à travers l'ennemi pour rejoindre le corps du maréchal Davout, dont il rencontra l'avant-garde au delà de Krasnoï.

Dans le même temps où nous livrions ce terrible combat de Krasnoï, le maréchal Ney, sorti de Smolensk avec le peu de troupes qui lui restaient, avait été immédiatement poursuivi par des troupes nombreuses qui n'osaient l'aborder, mais qui le criblaient de coups de canon et le forçaient à dévier, malgré lui, de la direction de la grande route. Ne pouvant apparemment franchir, comme nous l'avions fait, les mêmes obstacles en pressant sa marche, il se trouva, le soir, très écarté de la route et adossé au Dniéper, où il prit une position parallèle au fleuve et y établit ses feux. Kutusoff qui le poursuivait, le voyant ainsi acculé au Dniéper et le considérant comme une proie

certaine qui ne pouvait lui échapper, lui envoya un parlementaire pour le sommer de mettre bas les armes.

Cet officier, qui se présentait avec les formes les plus polies, fut reçu avec une courtoisie apparente et retenu sous divers prétextes, tandis que le maréchal faisait reconnaître et sonder l'épaisseur de la glace. On vint lui assurer que plusieurs hommes avaient traversé le fleuve jusqu'à l'autre rive et en étaient revenus. Alors, faisant donner à ses feux une nouvelle activité pour mieux tromper l'ennemi, il déclara au parlementaire qu'il l'emmenait avec lui, et donna des ordres pour que l'on traversât le fleuve avec prudence, homme par homme, en s'écartant les uns des autres, et en abandonnant sur le rivage tout ce qui aurait pu être trop lourd et briser la glace. Le 18, au point du jour, le maréchal était déjà parvenu à plusieurs lieues du point de passage, lorsqu'il fut attaqué par un corps considérable de Cosaques de Platoff. Le maréchal, côtoyait en descendant, la rive droite du Dniéper, et n'avait avec lui que de l'infanterie, qui repoussa vivement cette cavalerie nomade. Mais en continuant sa marche sur Orcha, où il espérait rejoindre l'armée, il fut harcelé sérieusement tous les jours par des Baskirs et des Tartares, qui ramassaient et maltraitaient tout ce qui ne pouvait pas suivre.

Dans la bataille de Krasnoï, qui avait duré tout le jour et où la canonnade fut terrible, la mitraille blessa

mon domestique, tua les deux chevaux de selle qu'il conduisait en main, et atteignit gravement celui qu'il montait. Je me figurai que l'animal allait périr de son horrible blessure, et ce fut le seul, au contraire, qui arriva jusqu'à la Vistule; il était même guéri, lorsque l'ennemi le prit aux portes de Thorn et tua le malheureux domestique. Je perdais, avec ces chevaux, les fourrures qu'ils portaient pour mon usage, et il ne me restait, pour me garantir du froid, qu'un mantelet de soie gommée au caoutchouc. Ce vêtement fut plus précieux que je ne m'y attendais : il interceptait l'air vif du dehors, et retenait en dedans le peu de chaleur qui s'évaporait de mon corps.

La journée de Krasnoï s'avançait, et le maréchal Ney ne paraissait pas. L'Empereur et l'armée étaient dans la plus vive inquiétude. L'Empereur n'ayant pas moins à craindre pour son propre passage à Orcha, n'osait prolonger son séjour à Krasnoï, et il nous quitta avec sa garde une heure avant la nuit, nous laissant l'ordre d'attendre le maréchal Ney. En quittant Krasnoï, il laissait les maisons de cette petite ville encombrées des blessés de la journée. Rien n'était plus affligeant que d'y voir toutes ces chambres remplies de jeunes et beaux soldats, âgés de vingt à vingt-cinq ans, arrivés depuis peu, qui avaient ce jour-là vu le feu pour la première fois, et qui, dans une heure, allaient être abandonnés au pouvoir de l'ennemi. Ceux qui pouvaient marcher après le pan-

sement, étaient pressés de partir, et tous les autres restaient sans chirurgiens et sans secours : il y en avait peut-être trois mille.

Toute la garde étant partie, notre faible premier corps ne pouvait prolonger la défense des hauteurs en avant de Krasnoï, et le général Compans, restant le dernier, redescendit vers la ville et traversa le ravin à l'entrée de la nuit. A peine était-il passé, que je m'avançai derrière une haie, au bord du ravin, pour reconnaître ce que faisait l'ennemi. Le ravin avait au plus trente pas de large, et je me trouvai presque en présence d'une batterie de plusieurs canons russes qui accouraient et s'apprêtaient à nous cribler de mitraille. Au delà de ces dix ou douze pièces, je vis s'avancer en ligne plusieurs corps considérables d'infanterie, qui ne me permirent plus de douter que nous ne fussions entièrement coupés d'avec le maréchal Ney. Je portai ce triste avis au maréchal Davout, qui, prenant aussitôt le parti commandé par la circonstance, fit mettre en batterie quelques pièces pour empêcher l'ennemi de traverser le ravin, tandis qu'il ordonnait à son infanterie de gagner du terrain vers Liadoni, où nous arrivâmes un peu avant le jour, notre retraite ayant été favorisée par une nuit assez claire. Les Russes, nous croyant encore en force à Krasnoï, n'y entrèrent que le lendemain matin.

L'armée s'affligeait de la perte du corps du maréchal Ney; tous nous supposions qu'il avait été fait

prisonnier. Cette nouvelle ajoutait au découragement général, et tous nos efforts ne tendaient plus qu'à éviter le même sort. Les colonnes de traîneurs étaient immenses ; les ravins, les défilés arrêtaient à chaque instant les convois ; le sol marécageux des fossés gelés se brisait sous les roues, et les voitures y restaient enfoncées. C'est ainsi que je perdis dans cette marche de Liadoni à Koziani mon fourgon et une calèche encore bien attelés : hommes, chevaux et équipages, tout resta embourbé dans la vase. Des centaines d'autres n'étaient pas plus heureux que moi ; et le lendemain, en traversant Dombrowa, j'y retrouvai ma sœur dans la voiture de M. de Servan. Elle avait perdu son équipage dans les mêmes fossés où avaient péri les miens, et M. de Servan, plus heureux qu'elle, avait eu la bonté de lui offrir l'hospitalité. Peu d'heures après, à l'entrée d'Orcha, le canon brisa la voiture de M. de Servan, et M. Levasseur, qui avait pu faire passer la sienne, me rendit le service d'y recevoir ma sœur, et de la combler des plus touchantes attentions.

Le soir du 20, par un beau clair de lune, nos avant-postes sur la rive droite du Dniéper, virent arriver à eux un officier que l'on prenait de loin pour un Russe. Mais bientôt on reconnut que c'était un Français ; on s'avança vers lui et on eut le bonheur d'apprendre que le maréchal Ney et les siens, miraculeusement échappés à Kutusoff, n'étaient plus qu'à une lieue de nous. Ce fut aussitôt une joie difficile à décrire, qui

remonta un peu notre moral prêt à s'abattre. Le vice-roi courut, avec le maréchal Mortier, à sa rencontre. L'Empereur le vit le lendemain, et ne fut jamais plus expansif que dans cette entrevue, où il dit au maréchal en l'abordant : « J'aurais tout donné pour ne pas vous perdre. »

Le premier corps, continuant à couvrir la retraite, fut réveillé, avant le jour, par le canon des Russes, qui arrivaient en forces avec l'espoir de nous envelopper dans Orcha. Cette ville était, comme toutes celles que nous avions traversées, encombrée d'équipages, de malades et de blessés. Un de mes jeunes cousins, M. Alexandre Lejeune, y avait été placé comme chef pour administrer un hôpital. Je le vis en passant; il chargea mes poches de sucre et de café moulu. Je le pressai de fuir et de précéder notre mouvement de retraite. Il voulut rentrer pour prendre son argent et son manteau; probablement il s'attarda; il disparut, et je ne l'ai plus revu : il aura péri dans la foule. Si le sang versé pour la patrie donne un titre de noblesse au citoyen, le blason de ma famille peut recevoir huit ou dix honorables chevrons. Cinq cousins-germains, dont un Griard, tué en Égypte; un Vignaux, tué en Espagne; deux Tissot, tués en Allemagne; un Lejeune, tué en Russie; mon frère, blessé à Friedland; le mari de ma sœur aînée, le général baron Plique, blessé plusieurs fois et mort au service; le brave et spirituel général Clary, frère de ma femme, blessé plusieurs fois, ainsi que son

autre frère, mort colonel d'un régiment qu'il avait formé lui-même en Espagne, à l'âge de vingt-deux ans, et que le roi Joseph son oncle pleura comme un fils chéri.

Mon cœur est fier de laisser ces souvenirs à mon fils, et il me tardait de les consigner pour lui dans ces écrits.

Le Dniéper est, à Orcha, fort large et d'une rapidité qui n'avait pas permis à la glace de s'y former assez solidement pour faciliter notre passage, quoiqu'il y eût 15 degrés de froid. Les deux ponts que l'on avait pu y construire étaient étroits, peu solides, et leurs abords glacés en rendaient le passage incommode et dangereux. Beaucoup d'équipages avaient été brûlés dans les rues, et cependant l'encombrement était encore considérable. L'ennemi nous talonnait vivement; déjà il avait gagné du terrain qui lui permettait de canonner les ponts. Nous y mîmes enfin le feu, en abandonnant tout ce qui ne portait plus les armes et n'avait pas pu suivre. Ce fut un moment cruel pour nous que celui d'abandonner encore un si grand nombre de blessés.

Le dimanche 22, nous passâmes la nuit, avec l'arrière-garde, au bivouac, dans un petit bois en travers de la route, et nous nous arrêtâmes, le soir du 23, à Kokonow. Nous y apprîmes en arrivant que le général Tchichakoff, avec des forces considérables, s'était emparé de Borisow, et que cette voie de salut nous serait interdite. Cette nouvelle était bien triste;

mais un événement qui nous surprit à trois heures du matin, le fut bien plus encore.

A deux pas, en face de la maison où M. le maréchal Davout et nous. étions à peu près entassés une grange immense. à quatre grandes portes, servait d'abri à cinq ou six cents personnes, officiers, soldats armés, traîneurs, réfugiés suivant l'armée. Tout ce monde. divisé par groupes, avait allumé trente ou quarante feux dans l'aire de cette grange, et dormait d'un sommeil d'autant plus profond, qu'il était favorisé par une température plus chaude que celle du bivouac. Mais la fumée de tant de feux, les étincelles avaient successivement échauffé la toiture en bois et en chaume de la grange. Tout à coup, avec un sourd mugissement, cette toiture s'embrasa, et des brandons enflammés tombèrent sur la paille des dormeurs. Quelques-uns, qui étaient aux portes, purent se sauver avec leurs vêtements brûlés et nous appeler au secours des autres. En peu de secondes, nous nous trouvâmes aux ouvertures; mais, alors, quel affreux spectacle! une flamme de quatre à cinq mètres d'épaisseur et de largeur, jaillissait avec force jusqu'à six ou huit mètres en dehors de la porte, et ne laissait, pour approcher de l'entrée, qu'un passage d'environ deux mètres de haut, sous une voûte de flammes que l'air entraînait rapidement.

Aucun de nous ne put arriver jusqu'aux malheureux que nous voyions s'agiter, et qui, en brûlant. se prosternaient la face contre terre pour souffrir un

peu moins. A la hâte, nous avions fait des nœuds à des cordes, à nos mouchoirs, pour les leur jeter et leur offrir un moyen de les tirer à nous ; quelques-uns s'y étaient attachés, et nous tirions pour les entraîner; bientôt leurs cris nous supplièrent de ne plus tirer : en glissant, par suite de nos efforts, ils s'enfonçaient sur les baïonnettes qui les transperçaient et doublaient leur supplice. M. le capitaine d'Houdetot fut celui d'entre nous qui parvint le plus à s'approcher d'eux; mais déjà le feu prenait à ses vêtements et il dut se retirer. Cette masse de cinq à six cents victimes chercha plusieurs fois encore à se soulever de terre; mais aussitôt elle s'affaissait, et la toiture, en s'écroulant immédiatement sur cette horrible fournaise, compléta le plus affreux des sacrifices. Le fer des fusils échauffé par la flamme faisait partir la charge, et ces quatre à cinq cents détonations successives furent le seul salut funèbre rendu à tant de braves. Très peu de personnes avaient pu échapper à cet incendie; mais on avait dû arracher leurs vêtements enflammés; et je vis, entre autres, un enfant de douze à quatorze ans, entièrement nu, sans qu'il nous fût possible de remplacer ses vêtements, nos équipages et nos chevaux étant perdus, et il gelait à 18 degrés. A chaque instant il fallait se roidir contre les mouvements généreux du cœur, qui éprouvait le besoin de donner ce qui n'était plus en notre pouvoir.

Le 24 novembre. nous passâmes la nuit à Tokots-

chin. La veille, le maréchal Victor, poursuivi par le comte de Wittgenstein, y avait rejoint l'Empereur et protégea sa retraite. Le maréchal Victor avait encore environ cinq mille hommes de bonnes troupes parfaitement en ordre, tandis que les nôtres étaient dans le plus grand désarroi.

Un singulier épisode eut lieu pour moi dans cette journée du 24, dont le commencement était si tragique. Je ne le cite ici que pour montrer à combien de péripéties nous soumettait notre terrible retraite. Comme les autres, je souffrais de la faim; et, réduit depuis plusieurs jours à quelques fragments de biscuit, je ne me soutenais plus qu'en buvant, de temps à autre, quelques verres d'infusion de café. Je marchais tristement en rêvant à nos malheurs, lorsqu'un officier, que je connaissais à peine de vue, accourut à moi en me priant, avec un gracieux sourire, de lui rendre un service. « Ma position, comme vous le voyez, lui dis-je en riant, ne me permet guère de servir personne; mais pourtant que désirez-vous? » Alors, en me présentant un paquet gros comme les deux poings et bien enveloppé de papier, il me supplia de lui accorder la grâce d'accepter cette offre. « Mais, qu'est-ce que vous m'apportez? — Je vous en supplie, ne me refusez pas. — Mais, que contient ce papier? » Et moi, voulant repousser le paquet de ma main droite, il le laissa dans mes doigts et se sauva en courant. Assez intrigué par ce présent, que rien ne motivait, dont le poids et la forme ne me dé-

signaient pas le contenu, et qui pouvait être une mystification, je le portai à mon nez. Ici commencèrent à s'éclaircir quelques doutes, et, osant alors l'ouvrir, je sentis se répandre une odeur délicieuse de truffes : c'était, en effet, le quart à peu près d'un pâté de foie de canard de Toulouse ou de Strasbourg!! Je n'ai plus revu cet officier, mais Dieu doit avoir fait vibrer jusque dans son cœur les expressions de ma gratitude. Puisse-t-il avoir échappé au destin qui nous poursuivait, et contre lequel son cadeau m'a soutenu quelques jours de plus.

Une autre bonne fortune devait encore marquer cette même journée. Mes fourrures, mes vêtements d'hiver, tout était perdu, et dans ces déserts l'or semblait être sans valeur pour s'en procurer de nouveaux. J'en étais fort triste, lorsque je rencontrai le colonel-inspecteur aux revues L... bien enfermé dans sa voiture, malade et souffrant de l'excès des précautions qu'il avait prises pour se garantir du froid. « Que faites-vous de tant de fourrures, lui dis-je; elles vont vous étouffer? Cédez-m'en une? » A quoi il répondit : « Je ne les donnerais pas pour tout l'or du monde. — Bah! bah! lui dis-je, vous allez me donner cette peau d'ours qui vous gêne, et voici un rouleau de cinquante napoléons d'or. — Que diable! que diable! cela me contrarie; mais, général, je ne puis rien vous refuser. » Il prit l'or et j'arrachai promptement la peau d'ours, de peur qu'il se ravisât. Elle était énorme, admirable, et je l'emportai avec

une joie indicible. Le malheureux conservait plusieurs autres fourrures en martre et zibeline, et pourtant il fut gelé à quelques jours de là.

Ce même soir 24, le premier corps s'arrêta à Tolotschin. Le lendemain, à la pointe du jour, les boulets des Russes sillonnèrent nos rangs et nous poursuivirent ainsi tout le jour. Dès l'entrée de la nuit, nos ennemis se retiraient daus les villages éloignés, sur les flancs de notre route ; ils y trouvaient l'abondance, la chaleur et le repos qui nous manquaient, et le lendemain, au jour, ils revenaient plus forts pour attaquer un ennemi plus debile et moins nombreux que la veille.

Le 25, nous passâmes la nuit dans un bois, à côté d'un village brûlé. La neige nous incommodait ; et ce fut sur de larges tas de fagots de branches de sapin que nous pûmes prendre quelque repos, ayant les pieds tournés vers un énorme bûcher constamment entretenu. Ma peau d'ours couvrait un peu plus de trois mètres carrés ; nous nous roulâmes dedans, le général Haxo et moi, et ce fut à la douce chaleur qu'elle conserva que nous nous endormîmes en bénissant celui qui me l'avait vendue. Le lendemain, avant le jour, le corps d'armée se remettait en marche, comme de coutume, sans oser compter le nombre de ceux qui restaient morts et gelés à côté de nos feux.

Le 26, nous traversâmes Borb, et le premier corps vint coucher à Kroupki. Une brigade nouvellement

formée de chevau-légers polonais venait d'arriver dans ce grand village et y chauffait ses fours. Une auberge, avec une écurie pour vingt chevaux, fut donnée pour logement au maréchal Davout. En plaçant les chevaux qui nous suivaient, car depuis longtemps nous allions à pied, on découvrit sous le chaume, dans la mangeoire, trois enfants, dont l'un n'avait guère plus d'un an, et les deux autres à peu près nouveaux-nés. Leurs vêtements étaient ceux des pauvres; ils étaient engourdis par le froid et restaient silencieux. Pendant plus d'une heure, je fis chercher leurs parents : soins inutiles, les habitants avaient tous déserté le village, et nous restions les seuls protecteurs de ces infortunés. Je priai le maître d'hôtel du maréchal de leur donner un peu de bouillon, s'il parvenait à en faire, et ne m'en occupai plus. Bientôt la chaleur de l'haleine des chevaux réveilla ces petites créatures, et leurs cris plaintifs retentirent longtemps dans les chambres où nous étions entassés. Le désir d'apporter quelque soulagement à leur douleur combattait le besoin de sommeil dont nous étions accablés, et auquel pourtant nous finîmes par succomber quelques instants. A deux heures du matin, on vint nous dire que tout le village était en flammes : les fours, chauffés plusieurs fois de suite, avaient mis le feu partout. Notre maison isolée restait la seule intacte, et nos enfants criaient encore; mais au moment de partir, un peu avant le jour, ils ne criaient plus. Je demandai au maître d'hôtel ce qu'il avait fait

pour eux; et cet homme, qui ne souffrait pas moins que nous, prenant l'air satisfait de celui qui croit avoir fait une bonne œuvre, me dit : « Je ne pouvais pas fermer l'œil, leurs cris me déchiraient le cœur; je n'avais pas de nourrice à leur donner; alors, j'ai pris une hache, j'ai brisé la glace de l'abreuvoir et je les ai noyés pour les empêcher de souffrir. » Jusqu'où le malheur peut avilir le cœur humain!

Beaucoup de Français se noyèrent pendant cette retraite. Les puits, dans les villages, étaient sans rebords, à fleur de terre. En arrivant de nuit, les hommes tombaient dans ces puits, et rarement il se trouvait quelqu'un à portée de les secourir. J'ai vu plus de dix puits très peu profonds, sur l'eau desquels flottaient les victimes qu'ils avaient reçues. A l'aspect de ces misères, beaucoup de malheureux, perdant courage, se suicidaient, et souvent nous entendions partir à côté de nous les coups de fusil au moyen desquels ils abrégeaient leurs souffrances. D'autres, au contraire, criblés de blessures, restaient pleins d'énergie. Fatigué de la marche, je m'étais assis sur un tronc d'arbre, à côté d'un beau canonnier récemment blessé. Deux officiers de santé vinrent à passer; je les priai de visiter sa blessure. Au premier aperçu, ils dirent : « Il faut faire l'amputation du bras. » Je demandai alors au canonnier s'il serait disposé à la supporter. « Tout ce qu'on voudra, répondit-il fièrement. — Mais, dirent les officiers de santé, nous ne sommes que deux; il faudrait, M. le

général, pour opérer cet homme, que vous eussiez la bonté de nous aider. » Et voyant que leur proposition me souriait fort peu, ils se hâtèrent d'ajouter qu'il suffirait que je permisse au canonnier de s'appuyer sur mon dos pendant l'opération, que je ne verrais pas. Alors, j'y consentis; je me mis en posture, et je crois que cela me parut plus long qu'au patient lui-même. Les officiers de santé ouvrirent leur giberne; le canonnier ne proféra ni une parole, ni un soupir; je n'entendis un moment que le petit bruit de la scie, et, peu de secondes ou de minutes après, ils me dirent : « C'est fini! Nous regrettons de n'avoir pas un peu de vin à lui donner à boire pour le remettre de l'émotion. » Il me restait une demi-fiole de malaga, que je ménageais en n'y touchant de loin en loin, que goutte à goutte. Je la présentai à l'amputé, qui était pâle et silencieux. Ses yeux aussitôt s'animèrent, et, tout d'un trait, il me la rendit complètement vide. Puis, en me disant : « J'ai encore loin d'ici à Carcassonne », il partit d'un pas ferme que j'aurais eu peine à suivre.

M. le maréchal Oudinot se trouvant rétabli de sa blessure, fut envoyé devant Borisow, pour chercher à s'emparer de ce passage, occupé depuis plusieurs jours par l'armée entière de Tchitchakoff. En voyant l'attitude hardie des troupes d'Oudinot, le général russe, tout nouvellement arrivé de Moldavie, se figura qu'il avait devant lui toute l'armée française; et voyant sa position très désavantageusement adossée à une

rivière, il craignit d'engager une grande bataille, et ne fit de défense que ce qui était indispensable pour couvrir la retraite de son armée, qu'il faisait repasser derrière la Bérésina. Le maréchal Oudinot, attaquant avec sa vigueur accoutumée, entra dans Borisow, y fit cinq à six cents prisonniers, et prit tous les bagages du général et de l'armée russe. Mais Tchitchakoff, en se retirant, brûla le pont, et la victoire d'Oudinot resta sans utilité pour nous.

L'Empereur n'avait aucun moyen de forcer ce passage devant une armée d'environ quarante mille Russes ; il dut donc chercher un lieu favorable pour établir ses ponts et échapper à Wittgenstein, difficilement arrêté par les troupes du maréchal Victor, et à Kutusoff qui nous suivait. On lui indiqua le village de Studzianka, en remontant la rive gauche de la Bérésina. On disait la rivière guéable à cet endroit, et ayant au plus quatre à cinq pieds d'eau ; mais les abords de ce village, à quatre lieues de Borisow, étaient marécageux et d'un accès difficile pour nos voitures et notre artillerie. La rivière, très vaseuse, était couverte de glace qui se brisait sous les pas de ceux qui essayaient de la franchir.

Le côté opposé même présentait encore de plus grandes difficultés : les hauteurs, au delà de l'autre rive, étaient occupées par une division russe, et les abords de ces hauteurs étaient une prairie marécageuse sans une seule route solidement tracée. La route de Borisow à Molodetschno, par Zembine, la seule

que nous puissions espérer de prendre, après avoir passé la rivière, était élevée, au-dessus de l'eau, en chaussée très étroite, et coupée à chaque pas par de petits ponts pour l'écoulement des eaux de l'immense pays de marais qu'elle traversait. Il suffisait de la rupture d'un seul de ces petits ponts pour arrêter toute l'armée ; mais l'Empereur n'avait plus le choix, et il fallut se résigner à tenter le passage par Studzianka.

Les soldats du génie, de l'artillerie et les pontonniers, furent aussitôt mis à l'œuvre ; les bois trouvés dans le village, celui même des maisons, furent transformés en chevalets, en madriers, en poutrelles, et le 26 au soir, lorsque l'on crut que tout était convenablement préparé, on commença à placer le pont ; mais la rivière était si vaseuse, que les chevalets s'enfoncèrent trop, et sa largeur étant plus grande qu'on ne l'avait pensé, le travail dut être refait, et l'on construisit deux ponts au lieu d'un seul. L'armée fut alors dirigée sur ce point. Le 27, le premier corps, formant l'arrière-garde, traversa Borisow et arriva de nuit au village de Studzianka. L'encombrement des voitures y était immense ; il s'y trouvait toutes celles de la grande armée qui avaient pu être soustraites à l'ordre donné de les brûler, et toutes celles des corps du maréchal Victor et du maréchal Oudinot qui nous avaient rejoints.

Lorsque nous arrivâmes à Studzianka, vers les neuf heures du soir, l'Empereur avait déjà fait passer sur la rive droite, au moyen de quelques petits ra-

deaux, plusieurs centaines de tirailleurs pour protéger la construction des ponts; et les troupes du maréchal Ney, d'Oudinot, quatre à cinq cents cuirassiers, et la garde, avaient traversé la rivière et prenaient position, de nuit, au delà de Studzianka, dans un pays couvert de bois. Nous passâmes la nuit à mettre de l'ordre pour faire traverser d'abord les caissons de munitions et à réparer les ponts qui se brisaient souvent sous le poids de l'artillerie. La nuit était noire, et à chaque pas dans ce village, des officiers et soldats hollandais, français, espagnols ou saxons tombaient dans les puits. Leurs cris de détresse nous appelaient au secours, et nous n'avions ni cordes, ni échelles pour les sauver.

Jusqu'au jour, le passage des embarras de l'armée s'exécuta par les ponts, sans de trop grands désordres, et je pus ainsi les traverser plusieurs fois, aller et venir, pour mettre en sûreté, sur la rive droite, ce qui intéressait le plus l'armée; mais, vers huit heures du matin, lorsque la clarté reparut et mit sous les yeux de tous l'immensité de ce qui restait à passer, chacun se pressa pour approcher des ponts et le grand désordre commença. Ce fut bien pire, une heure après, lorsqu'une attaque combinée des Russes nous prit entre deux feux et vint mettre le comble à nos désastres.

Le maréchal Victor, établi sur les hauteurs de Studzianka, tenait tête à Wittgenstein, qui vint l'attaquer vers dix heures avec une nombreuse artillerie.

Quoique le maréchal eût peu de monde, il maintenait les Russes à distance; mais leurs boulets, venant tomber dans la masse des équipages agglomérés à la tête des ponts, y jetaient le désordre le plus indescriptible, tuaient beaucoup de monde, brisaient toutes les voitures et venaient rouler jusque sur les ponts.

Sur la rive droite, Tchitchakoff attaquait sur toute la ligne avec environ vingt-cinq ou trente mille Russes, contre lesquels Ney et Oudinot ne présentaient que neuf à dix mille hommes, ayant en réserve, derrière eux, les restes de la garde impériale. Leur front avait moins d'une demi-lieue d'étendue, et le terrain était très entrecoupé de bois. Les Russes arrivaient au combat abondamment nourris et réchauffés d'eau-de-vie; les Français, débilités par d'affreuses privations, avaient en outre à souffrir d'une neige épaisse qu'un vent très froid leur jetait au visage. La présence de l'ennemi leur rendit toute leur énergie, et ce fut en vain que Tchitchakoff déploya successivement toutes ses forces sans pouvoir nous entamer. Le maréchal Oudinot, toujours au milieu des tirailleurs, fut blessé peu après le commencement de l'action, et le maréchal Ney continua le commandement. Alors, saisissant un moment favorable, il ordonna au général Doumerc, qui lui amenait environ cinq cents cuirassiers, de faire une charge, qui mit en désordre une colonne russe et nous ramena quinze cents prisonniers. C'est pendant cette charge brillante, que

tombait un jeune et bel officier que je chérissais pour ses vertus et son beau caractère. A peine âgé de vingt-cinq ans, M. Alfred de Noailles, héritier des ducs de Noailles, fut frappé d'une balle au cœur. Défiguré sous les pieds des chevaux, il ne put être reconnu qu'à sa taille élevée, à la blancheur et à la marque de son linge. Sa veuve et sa famille en deuil eurent la consolation de retrouver ses traits dans mon album, où sont réunis les portraits de beaucoup d'officiers, mes jeunes amis, dont la plupart ont été enlevés, à la fleur de l'âge, aux hautes destinées que devaient leur assurer leur nom, leur courage et leur fortune.

Vers trois heures de l'après-midi, à l'entrée de la nuit, qui commence de bonne heure sous cette latitude, Tchitchakoff cessa de nous attaquer, et bientôt nous vîmes les feux de ses bivouacs dessiner la position qu'il avait prise à une lieue de nous.

Dans le même temps où se passaient ces événements, des scènes affreuses avaient lieu à l'entrée des ponts, sur la rive droite de la Bérésina, sans qu'il nous fût possible d'y apporter le moindre empêchement. Les obus de Wittgenstein venaient éclater dans la foule qui cherchait à traverser les ponts. et dont le poids faisait fléchir le tablier jusque sous l'eau. Ceux qui savaient nager se confiaient à leur adresse; mais le froid les saisissait et bien peu atteignaient l'autre bord. A droite et à gauche, la multitude se pressait jusque dans l'eau et s'accrochait

aux cordes des ponts pour essayer d'y grimper. Dans ce conflit, tout ce qui tombait ne se relevait plus et était écrasé; toujours il y pleuvait des boulets et des éclats d'obus. Je bénissais Dieu d'avoir sauvé ma sœur de ce danger. et je la croyais passée depuis plusieurs jours, lorsque M. Levasseur, avec le plus affectueux dévouement, accourut à moi, portant dans ses bras ma sœur, qu'il était parvenu à arracher de la foule. « Dans quels tristes moments nous nous retrouvons, dis-je à ma sœur, et que vais-je faire de vous qui me paraissez fort affaiblie? Mais, ne perdons pas courage; j'ai fait passer la voiture du général Vasserot, je la retrouverai ce soir et il vous emmènera. » En effet, deux heures après, ma sœur, accueillie par le général Vasserot, lui disait avec gratitude : « Général, vous me sauvez, et moi je vous soignerai. »

Ce désastre de la Bérésina était le Pultava dont les Russes nous avaient menacés; il n'était ni le seul ni le dernier, mais il fut incontestablement le plus meurtrier de tous. Il entraîna la perte d'une grande partie des troupes du maréchal Victor, qui périrent en nous défendant; il occasionna la perte de la division Partouneaux, qui fut réduite à mettre bas les armes, et vingt ou trente mille Français ou alliés, malades, blessés ou traîneurs, y trouvèrent la mort ou la captivité. Le général Eblé, chargé de brûler les ponts après la retraite des troupes du maréchal Victor, eut beaucoup de peine à leur faire ouvrir un passage. La

hache dut frapper impitoyablement à droite et à gauche pour obtenir ce résultat; et ce fut un moment après, lorsque les flammes des ponts s'élevèrent, que l'on entendit retentir de toutes parts des cris de désespoir, et que l'on vit des milliers de malheureux tenter les efforts les plus inouïs pour échapper à la mort; mais partout la glace se brisait sous eux. Les Cosaques, alors, s'approchèrent; le butin qu'ils ont pu faire dans cette curée dut être immense.

Le soir de cette déplorable journée du 28 novembre, nous nous arrêtâmes à Zembine, très petite ville pillée par ceux qui nous précédaient. Un poêle chauffait la pièce, encombrée de monde, dans laquelle le maréchal et moi pûmes prendre place. En nous serrant, nous parvînmes à nous étendre par terre, et à dormir profondément jusqu'à l'heure du départ, avant le jour. Déjà, depuis quelques instants, les sanglots étouffés d'une femme me tenaient éveillé, lorsque ma montre sonna l'heure du lever. En effet, la lueur mourante de la lampe me permit de voir une femme, grande et belle, appuyée sur le poêle, et baignant de ses larmes les deux mains qui cachaient sa figure. Depuis longtemps, je n'avais sous les yeux que des natures réduites à l'état le plus hideux, et je fus frappé de l'aspect gracieux que présentait cette dame. Elle me rappelait cette belle statue drapée de Canova, *la Muse inclinée sur un cippe funèbre et se livrant à la méditation*. Une abondante chevelure blonde ajoutait de l'éclat à son idéale beauté.

Tandis que le plus sauvage égoïsme éloignait de la chambre ceux qui entendaient, comme moi, les soupirs de cette dame, je l'abordai doucement et lui demandai la cause de ses pleurs. Alors, elle tourna vers moi son beau visage tout sillonné de pleurs, et me dit, en me montrant un bel enfant qui dormait à ses pieds : « Je suis l'épouse de M. Lavaux, libraire français à Moscou. Le gouverneur Rostopschin a fait enlever mon mari pour l'envoyer en Sibérie; je me suis réfugiée avec mon fils dans l'armée française. Le duc de Plaisance, et ensuite deux autres généraux, nous ont donné successivement asile dans leurs voitures, qui ont été brisées dans les encombrements. J'ai porté mon enfant depuis le pont de la Bérésina jusqu'ici; je n'ai plus la force de le porter plus loin, et vous voyez mon désespoir. — Sauriez-vous vous tenir sur un cheval? lui dis-je promptement. — Je l'essaierai. — Eh bien! ne perdez pas courage et hâtons-nous; je placerai votre enfant sur les genoux de ma sœur; je vous mettrai sur un cheval, qu'un bon domestique conduira, et vous suivrez la voiture où sera votre fils. » Un sourire d'espérance vint ranimer ses traits. Je fis apporter une peau de loup qui couvrait le cheval que j'allais lui donner, pour fixer cette fourrure autour de son corps et le garantir du froid excessif qui recommençait; je détachai plusieurs foulards en soie dont j'étais enveloppé, je lui en fis des ceintures; je la plaçai sur sa monture, et je la recommandai au domestique, à

cheval à côté d'elle. Ils partirent, et je n'ai plus revu ni la dame, ni le valet, ni les chevaux. Vasserot et ma sœur reçurent l'enfant, et le rendirent à la mère qui le redemanda vers la fin du jour. J'aurai l'occasion de mentionner plus tard ce que je pus apprendre de la course aventureuse de cette dame, que l'empereur Alexandre de Russie trouva, deux ans après, maîtresse d'études des demoiselles de la Légion-d'Honneur, à Saint-Denis.

A peine sortis de Zembine, nous trouvâmes une longue avenue coupée de petits ponts que l'ennemi avait négligé de détruire, et nous pûmes apprécier combien Dieu nous protégeait encore en permettant que nous pussions y passer. Les deux à trois mille prisonniers que nous emmenions nous embarrassaient beaucoup ; nous n'avions pas un atome de nourriture à leur donner, et je fermais volontiers les yeux, lorsque, en traversant des bois, nos prisonniers saisissaient l'occasion de nous échapper, car je ne pouvais avoir la cruauté de les faire maltraiter pour les forcer à suivre. D'un moment à l'autre, notre sort pouvait devenir plus dangereux que le leur.

La journée du dimanche 29 fut employée tristement à gagner Kamen, où nous arrivâmes vers minuit. Nos gens, aussi fatigués que nous, prirent, avant de s'endormir, quelques morceaux de viande qu'ils avaient jetés pêle-mêle avec des feuilles de tabac dans le chariot qui nous suivait encore, et, dans l'obscurité, ils avaient mis cette viande au pot, sans voir les

feuilles de tabac qui s'y étaient collées. A quatre heures du matin, au moment du départ, la soupe qu'on nous servit était d'un goût de tabac détestable; chacun s'abstint d'en manger; mais, pressé par mon appétit, je n'eus pas la prudence de faire comme les autres, je ne laissai rien de ma portion et je me mis en route. Un grand mal de tête, des nausées, des vomissements ne tardèrent pas à me prendre; je m'évanouis et chacun vit que j'étais empoisonné. Le bruit s'en répandit; l'Empereur en fut informé, et ce fut par son courrier de ce jour qu'on l'apprit à Paris, où l'on me crut mort. Dans les haltes de la journée, le général Haxo et quelques personnes charitables encore, me firent du thé, et à force de boire je fus sauvé. Le maréchal Davout, continuait à m'emmener sur son wurst, et nous arrivâmes, le soir, à Kotovitchi, dans la maison du curé. Ce digne vieillard, dépouillé de tout moyen de nous secourir, parlait français, et n'avait pas voulu s'enfuir avec les autres habitants de son village pour pouvoir nous offrir ses consolations spirituelles dans nos malheurs. Ses soins affectueux achevèrent de me rétablir, et le lendemain, à quatre heures du matin, nous étions en route ayant pris congé de lui avec un sentiment de véritable gratitude.

Pendant tout le jour du 1er décembre, nous eûmes à traverser une immense forêt, où chaque pas nous présentait des défilés difficiles à franchir. Dans ces bois, nous perdîmes presque tous nos prisonniers.

Le 2 décembre, avant le jour, nous traversions l'Ilia; d'immenses forêts sans routes bien tracées, dans la neige, rendaient notre marche très difficile, et nous arrivâmes fort tard à Molodetschno. En prenant quelques dispositions pour le placement des troupes, je m'enfonçai de nuit dans un marécage, et l'on eut grand'peine à m'en tirer. Le froid était tel, que la vase se glaçait à l'instant sur moi; cela me permit de la retirer facilement, je n'eus presque pas à souffrir de l'humidité. Sept ans auparavant à pareil jour, à pareille heure, je couchais aussi sur la neige, au pied d'un arbre, mais c'était le jour de la bataille d'Austerlitz, et le cœur était satisfait. Ce jour-là l'Empereur arrivait à Molodetstchno, et c'est là qu'au lieu de fêter l'anniversaire du plus beau jour de sa vie, il en était réduit à rédiger ce terrible vingt-neuvième bulletin où il peignait succinctement les désastres de son armée, tout en dissimulant leur gravité.

Le 3, à quatre heures du matin, nous repartions encore sans oser compter ceux qui ne pouvaient plus se relever. La route était jonchée de morts. Les roues des chariots, qui tournaient difficilement, accrochaient ces morts couverts de glace, et les entraînaient en glissant.

Haxo et moi, nous nous tenions les bras pour nous soutenir sur le verglas; un soldat et un officier marchaient à côté de nous. Le soldat tira de sa poche un morceau de pain noir des Russes, un peu plus gros

que le poing, et mordit dedans avec avidité. L'officier, surpris à l'aspect de ce pain, offrit au grenadier une pièce de cinq francs pour le lui acheter. « Non, répliqua le soldat, en mordant son pain dur avec rage, comme fait le lion jaloux de sa proie. — Je t'en supplie, vends-moi ton pain, voilà dix francs. — Non, non, non! » Et le pain diminuait de moitié. « Je meurs; sauve-moi la vie, voilà vingt francs. » Alors, avec un air sauvage, les dents du grenadier emportèrent encore une énorme bouchée; il prit les vingt francs, et donna ce qui restait de pain, en regrettant le marché.

Nous étions tout couverts de glace; l'haleine sortant de la bouche, avait l'épaisseur de la fumée, et se figeait en glaçons sur nos cheveux, sur les sourcils, sur la barbe et la moustache. Ces glaçons devenaient assez gros pour intercepter la vue et la respiration. En brisant ceux qui me gênaient, Haxo, s'apercevant que ma face et mon nez étaient décolorés et couleur de cire, m'annonça qu'ils étaient gelés. Il y avait, en effet, absence totale de douleur et de sensibilité. Il fallait se hâter de les frictionner avec de la neige; une minute ou deux de friction rétablirent la circulation du sang; mais la réaction de la chaleur après le froid, sur la main qui m'avait servi, me causa une douleur horrible à supporter, et il fallut toute ma force de volonté pour y résister. Le colonel du génie Emi eut, à quelques instants de là, pour les mêmes causes, les mêmes douleurs. De désespoir, il se roula

par terre : et nous, ne voulant pas l'abandonner, nous fûmes obligés de le frapper violemment pour le forcer à se relever. La dysenterie exerçait aussi ses ravages, et ses victimes promenaient devant nous leurs squelettes affreux, couverts d'une peau sèche et livide. Ces malheureux n'avaient pu vivre que de blé concassé, mal moulu et mal cuit, en bouillie. Cet aliment indigeste traversait les intestins sans s'y arrêter, et la nudité de ces malheureux, obligés de s'arrêter à chaque pas, était le plus effrayant tableau que la mort pût nous montrer. D'autres, presque tous cavaliers, ayant perdu ou brûlé leurs chaussures, marchaient avec les jambes et les pieds nus. La peau et les muscles gelés s'exfoliaient comme les couches successives des statues de cire, les os restaient à nu, et leur insensibilité momentanée les soutenait du vain espoir de rentrer dans leurs foyers.

Dieu, pourtant, réservait à quelques-uns de nous des moments moins cruels, et nous fit trouver, de loin en loin, des ressources qui nous fortifièrent contre le passage des mauvais jours.

Tel fut le 4 décembre. Partis avant le jour pour éviter la canonnade des Cosaques, nous étions déjà loin de notre bivouac, lorsqu'une troupe de Cosaques, plus nombreuse et plus hardie que les précédentes, se jeta en travers de notre route et enleva, dans sa traversée rapide, les deux voitures de l'intendant général, qui, heureusement, était à pied et put leur échapper. A quelques kilomètres de nous, cette horde

de Tartares s'arrêta devant un ravin que cherchaient à franchir trois ou quatre cents cavaliers polonais qui venaient nous rejoindre. Les Tartares, encouragés par leur nombre, étaient très menaçants pour les Polonais, lorsque le bruit de la fusillade appela notre attention et nous fit connaître le danger de nos braves alliés. A l'instant même, le général Gérard, avec un sourire chevaleresque, s'offrit au maréchal Davout pour voler à leur secours. Il demanda des hommes de bonne volonté pour faire cette course. Ses soldats, quoique bien fatigués, mais pleins de confiance, lui répondirent tous : « Me voilà! » et il franchit la plaine au pas accéléré. Dès que les Cosaques virent approcher cette petite masse d'infanterie, ils craignirent de se trouver pris entre deux feux et disparurent. Les Polonais, ainsi délivrés, nous rejoignirent, et une bonne fortune allait récompenser le noble dévouement des nôtres à la confraternité d'armes.

Quelques voitures d'un convoi venant d'Allemagne avaient pu parvenir jusqu'à Markovo, petit village où nous allions entrer. Elles y avaient apporté en abondance des vivres frais et variés, et nos braves soldats purent, en arrivant, manger du pain, du beurre, du fromage et boire un verre de vin. Quel repas après quarante jours de diète! Nous aussi nous prîmes part à cette heureuse rencontre.

Le général Guilleminot, avec sa division, étant arrivé le premier, avait pris des mesures pour que le chargement de ces voitures ne fût pas gaspillé. Il

était à la croisée d'un petit château du village lorsqu'il nous vit passer, et nous invita à monter. Après avoir frictionné nos visages couverts de glace, précaution indispensable pour prévenir la perte de la figure, nous entrâmes dans des pièces chaudes où nous attendait un spectacle fort inespéré. Sur de belles tables en acajou se trouvaient une énorme bouilloire, toute la porcelaine d'un service à thé, quantité de pains blancs et plusieurs paniers de beurre de Bretagne. A cet aspect, si nouveau pour des gens qui, depuis deux mois, vivaient des plus affreuses privations, nos yeux, nos narines, s'ouvrirent comme les naseaux du cheval arabe qui entend sonner la trompette, et nous acceptâmes gaîment l'invitation de prendre part à ce déjeûner. Chacun de nous était insatiable, et figura, non pas comme quatre, mais comme dix: jamais convives ne firent plus d'honneur au bon pain, aux flots de bon thé de caravane et aux épaisses tartines que nous coupait notre hôte. Il fut pénible ensuite de quitter ce confortable de chaleur et d'aliments, pour aller plus loin coucher sous la belle étoile du bivouac, près de Smorgoni, par 25 degrés de froid.

Smorgoni, ce nom piquait notre curiosité. Nous savions que les habitants de ce village, situé au milieu d'une immense région de forêts, s'occupaient beaucoup de la chasse aux ours, de la vente de leurs fourrures et de l'éducation gymnastique des jeunes ours, pour les promener en Europe et les donner en

spectacle. Les habitants ne nous avaient pas attendus; ils avaient pris la fuite avec leur marchandise et leurs élèves; mais leur village devait nous offrir un bien plus puissant intérêt.

Le 5 décembre, dans ce village de Smorgoni, l'Empereur, cédant aux vives instances de ses plus fidèles serviteurs, se décida à quitter l'armée pour revenir en France, où tant de circonstances pressantes le rappelaient. Mais avant de s'éloigner, il signa un travail du major-général, pour donner de l'avancement et des récompenses à un grand nombre d'officiers et de généraux. Il assembla les maréchaux, leur exprima loyalement le regret d'être resté trop longtemps à Moscou, et leur annonça son départ, en laissant au roi de Naples le commandement de l'armée.

L'Empereur quitta ensuite Smorgoni, à onze heures du soir, par 25 degrés de froid, accompagné du duc de Vicence, du duc de Frioul, du comte de Lobau, et passa miraculeusement à Osmiana, à travers douze cents Cosaques, qui l'auraient pris infailliblement s'ils se fussent doutés qu'il était si près d'eux ayant à peine cent hommes d'escorte. Un peu avant la nuit, ces Cosaques avaient été battus par le général Loison et chassés d'Osmiana, dont ils espéraient nous interdire le passage. En attendant le jour, ils dormaient à peu de distance de la route, et l'Empereur passa sans être aperçu. Ce départ de Napoléon jeta le découragement le plus complet dans l'armée.

Le général Charpentier continuait à refuser de venir me remplacer, et j'occupais toujours son poste. Heureusement, le prince d'Eckmühl semblait comprendre ma position, et il avait cessé de se montrer aussi exigeant. Je restai donc encore quelques jours près de lui.

Le 6 décembre, nous traversâmes le petit village de Pletchnizy, dans un moment où il venait de s'y passer une scène intéressante. Le maréchal Oudinot et le général Pino, tous deux blessés, y avaient passé la nuit avec vingt-cinq ou trente officiers ou soldats de leur suite. Un officier de Cosaques avait eu quelques soupçons de la prise qu'il pouvait faire, et était venu sur les dix heures du matin, avec deux cents hommes, entourer la maison où se trouvaient réunis ces Messieurs. Leur parlant d'abord en bon français, il les somma poliment de se rendre. « On ne se rend pas ! » lui cria-t-on ; et on lui répondit par des coups de fusil qui mirent à bas quelques-uns des siens. Les Cosaques, alors, firent le siège de la bicoque dont ils cherchaient à renverser les murs. Ceux de l'intérieur tiraient à bout portant, et éclaircissaient les rangs des assiégeants. Le maréchal lui-même, souffrant beaucoup de sa balle dans les reins et couché sur son grabat, avait creusé dans le mur, entre les solives, deux ou trois petites ouvertures par lesquelles il ajustait les Cosaques à coup de pistolet et ne les manquait pas. Sur ces entrefaites, l'ennemi reçut le renfort de quelques hommes et d'une pièce

de canon. Quatre boulets avaient déjà fait leur trou, mais n'avaient blessé personne. Nos officiers, à la manière des Espagnols, se servaient immédiatement de ces trous pour ajuster l'ennemi. Un cinquième boulet vint briser le grabat sur lequel le maréchal était étendu, et fit écrouler en même temps le mur d'un four où s'étaient cachés et blottis cinq ou six petits enfants du paysan russe dont on occupait la demeure. Très effrayés, ces marmots se répandirent dans la chambre, au milieu de la fumée et des combattants, fort surpris de leur présence. L'ardeur de ces enfants à se rejoindre et se serrer l'un contre l'autre, avait quelque chose de touchant au milieu de ce conflit. Heureusement, nous arrivâmes, ayant pressé le pas au bruit du canon; et les Cosaques, qui avaient une cinquantaine de blessés et quelques tués, n'osèrent pas continuer et prirent la fuite à notre approche. Nous escortâmes le maréchal et fîmes halte à Osmiana.

Ici, nous trouvâmes une belle division de douze mille jeunes gens de l'arrière-ban, arrivés la veille de France, sous les ordres du général Loison. Vingt-quatre heures de notre température avaient suffi pour détruire la moitié de cette troupe, vêtue comme en été et non acclimatée. Trois jours après, à Wilna, le 9, il ne restait plus en vie un seul de ces douze mille jeunes hommes, que tant de mères en larmes avaient vus partir. Depuis lors, plusieurs Russes m'ont assuré que si le vent du nord avait soufflé dans

le temps où le thermomètre descendait de 25 à 30 degrés, aucun être n'aurait échappé vivant à son action meurtrière. Dans ces temps calamiteux, les Russes ne sortent jamais par le vent du nord : ils passent les nuits et les jours dans des pièces chauffées par des poêles, sur lesquels ils se couchent ; et si, après un bon repas, ils sortent à l'air, ils sont enveloppés de laine et d'épaisses fourrures, dont notre inexpérience nous laissait au dépourvu. Ainsi, les Français mouraient et les Cosaques se portaient à merveille.

Plus nous approchions de Wilna, plus le froid devenait excessif, surtout pendant les nuits, et moins il nous restait de monde sous les armes. Le premier corps comptait à peine trois cents hommes, et les colonels et les généraux étaient réduits à porter les aigles de leurs régiments. L'ennemi continuait à nous canonner sans oser nous aborder. Enfin, le 8 décembre, nous arrivâmes sur les hauteurs de Wilna, où périssaient de froid les restes de la division Loison, pendant une vive canonnade des Russes. L'entrée de Wilna, par la porte de Minsk, était, jusqu'à une demi-lieue de la ville, encombrée de chariots et de voitures accrochées les unes dans les autres, et qui ne pouvaient se mouvoir. Je ne pus pénétrer dans la ville que par des jardins, où je trouvai une échelle correspondant à une autre échelle, au moyen desquelles j'escaladai facilement le mur.

Le premier objet qui frappa mes regards dans la

rue où l'encombrement se prolongeait, fut un chariot du payeur de l'armée, dont les tonneaux avaient été défoncés et pillés en partie; il restait encore deux ou trois cent mille francs répandus par terre et livrés au premier venu. Mais ce métal glacé était devenu douloureux au toucher, et les passants, exténués, ayant à peine la force de se traîner, n'avaient pas le courage de se baisser pour ramasser des écus lourds à porter.

Quelle fut aussi ma surprise de trouver dans la rue ce colonel Kobilinski, celui qui était tombé sur moi à Malo-Jaroslawetz, lorsqu'un boulet lui emporta la cuisse. Il était à Wilna depuis deux jours. Quatre juifs le portaient chez un noble de la ville, en sortant de l'hôpital, où il venait de recevoir le premier pansement depuis le jour de sa blessure. Cet homme de fer était tombé vingt fois de dessus les épaules des soldats qui le portaient. Pendant cinquante jours, il avait souffert du froid, de la faim, de la dysenterie. Il est aujourd'hui gouverneur d'une place de guerre au service de la Russie.

En parcourant la ville pour prendre des informations sur mon projet de rentrer en France, je reconnus la voiture du général Vasserot qui était arrivé la veille, et se remettait en route, avec ma sœur, pour gagner Dantzig, où ils devaient m'attendre. Ils avaient heureusement traversé ces mauvais jours : le plus difficile restait à faire, de Wilna à Kowno où l'on avait à franchir deux côtes escarpées couvertes

de verglas. Cet obstacle était presque insurmontable, et la présence de l'ennemi ajoutait encore à la difficulté. C'est là que restèrent les derniers débris du matériel de l'armée. En véritable homme de guerre, Vasserot sut tourner l'obstacle et se tira d'affaire.

Je retournai à mes deux échelles pour aller au-devant du maréchal Davout, d'Haxo et du général Gérard, et je les introduisis en ville par cette voie facile qu'ils n'auraient peut-être pas découverte. En me rendant vers eux, je retrouvai dans le faubourg, à l'endroit où je l'avais laissé une heure auparavant, un jeune officier d'artillerie qui venait d'être amputé d'un bras. Je lui avais proposé de me suivre, pour l'aider à traverser l'encombrement; il m'avait remercié, en me disant qu'il avait promis à son soldat, son domestique, de l'attendre à l'entrée du faubourg. Je n'insistai pas; mais lorsque, après plusieurs heures, je le retrouvai encore à la même place, je le pressai de questions en lui faisant observer combien il y avait d'imprudence à rester stationnaire par un froid si meurtrier : « J'en conviens, me dit-il; mais Georges, mon soldat, mon fidèle serviteur, est mon frère de lait. Depuis que je suis à l'armée et depuis que je suis blessé, il m'a donné cent preuves de dévouement. Ma mère ne serait pas plus attentive que lui. Il était souffrant, je lui ai promis de l'attendre, et j'aime mieux mourir ici que de lui manquer de parole. » Vivement touché de ce dévouement fraternel, dans un temps où il restait à peine au plus grand nombre

le sentiment instinctif de sa propre conservation. je n'osai pas lui communiquer mes craintes sur son malheureux frère de lait, qui pouvait être mort de froid ou avoir été fait prisonnier, et je me bornai à lui demander son nom, son âge et son pays. « Je suis de Bayonne, je m'appelle Arthur de Birassaye, et j'ai vingt-deux ans. » Je n'ai plus revu cet officier; en passant à Bayonne, il y a quelques années, j'appris qu'il n'y avait pas reparu.

La population de Wilna, qui, pendant notre absence, avait reçu d'énormes convois et formé de nombreux magasins, se montra fort hospitalière et compatissante à nos maux; mais, petit à petit, l'arrivée des masses affamées et débiles ne permit plus de maintenir l'ordre dans les distributions, et une fois le gaspillage introduit, les approvisionnements restèrent en désordre sans que personne en profitât. Le pillage commençait même à s'étendre jusqu'en ville, lorsqu'une bonne police bien ordonnée, parvint à l'empêcher. Le prince major-général, le duc de Bassano, le comte Daru, intendant-général, prenaient à tâche de rétablir l'ordre dans les rangs de l'armée et n'y parvenaient point. Le roi Murat reconnaissait comme au-dessus de ses forces la mission que lui avait laissée l'Empereur, et sa grande attention se bornait à ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi, de ce terrible Tchitchakoff, dont le nom seul nous faisait plus de peur que de mal, ou de ne pas être pris vivant par les Cosaques qu'il avait si au-

dacieusement bravés et sabrés en mille occasions.

L'empereur avait ordonné que l'on tînt à Wilna. Le général de Wrède, avec le peu de troupes qui lui restaient, y arriva dans le but de nous prêter son appui. Tout le jour il combattait vaillamment l'ennemi qui ne cessait de nous canonner; mais le mouvement de retraite était tellement imprimé, qu'il fut impossible de l'arrêter. Murat partit le premier, avec la garde, pour rejoindre Kowno, et mettre le Niémen entre l'ennemi et lui; mais ce fleuve était glacé partout et ne divisait plus les provinces qu'il traversait.

Je n'occupais plus aucun poste dans l'armée; et je pris congé du maréchal Davout. J'achetai un traîneau; le général polonais Kovitzki voulut bien me servir d'interprète et de guide, et le 10 décembre, à trois heures du matin, nous quittâmes Wilna. Nous traversâmes la Wilia sur la glace, et prîmes, par la rive droite de cette rivière, la route de Kowno qui n'était point fréquentée. Le lendemain, à Assanovo, nous rencontrâmes le prince de Radzivil, le plus riche seigneur, dit-on, de la Pologne. La couronne élective des Jagellons avait plusieurs fois été posée sur la tête de ses ancêtres. Le prince fit route avec nous; et nous cédant, à chaque relais de poste, quelques-uns des chevaux qu'il avait commandés pour ses traîneaux, nous arrivâmes, le 12, à Kowno, en même temps que le maréchal Davout qui avait marché par la route la plus courte.

Le temps était sombre; une neige épaisse tombait

ce jour-là ; on voyait à peine à dix pas de soi. Une partie de Kowno était en feu; l'autre était livrée au pillage, dont on eut grand'peine à enlever intactes les voitures du trésor. Le roi de Naples se disposait à partir. Il venait d'apprendre que le prince de Schwartzemberg, retiré déjà jusqu'à Bialistok, continuait sa retraite sur Varsovie. Le maréchal Macdonald, abandonné du corps prussien du général York, se retirait sur Memel. Dans ce jour où la neige obscurcissait l'air et ne nous laissait à peine d'autres clartés que celles de l'incendie, tout était sombre, morne, malheureux et de sinistre présage. Ce qui rentrait à Kowno représentait encore l'armée, et je la quittai, cette armée, avec douleur, comme le frère abandonne les corps de ses frères dans la maison paternelle qu'a ravagée l'épidémie.

En traversant le pont avec précaution dans mon traîneau, je ne pus retenir mes larmes en songeant à ce que j'avais vu à la même place le 24 juin, et le comparant à ce qui s'y passait le 12 décembre. L'orage, la foudre du 24, prédisaient des malheurs : ils ne nous ont pas manqué; les âmes fortes, seulement, ont pu y survivre, et, du fond du cœur, je remerciai Dieu de m'en avoir donné une en état de résister à ces vicissitudes. Je pris ensuite le chemin le plus court pour me rendre à Kœnigsberg. Dès ce jour, je n'entendis plus la canonnade des Cosaques qui nous poursuivaient, ni cet autre bruit, plus douloureux encore, qui se renouvelait tous les jours, la détona-

tion de nos caissons d'artillerie que l'on brûlait pour les soustraire à l'ennemi. Rien n'était plus touchant que l'accueil compatissant que nous recevions des braves Polonais partout où nous passions. Je ne m'arrêtai point à Kœnigsberg, et j'arrivai, le 19 décembre, à Dantzig. Ma sœur et Vasserot y arrivèrent le lendemain. La guérison du général exigeait du repos; nous en avions aussi grand besoin, et nous restâmes, pendant dix jours, très occupés à nous faire confectionner de nouveaux vêtements. J'avais jeté au feu, en arrivant, mon costume de route, indignement peuplé de tout ce qui poursuit la misère, et je pus enfin, en sortant du bain, porter l'éponge et le rasoir sur ma figure noircie à la fumée des bivouacs, et qui, depuis deux mois et demi, n'avait reçu ni pu recevoir aucun soin de toilette. Je rentrais dans ma vie habituelle, et mon cœur s'épanouissait.

Le 30 décembre, je pris congé du bon Vasserot; je mis ma sœur dans mon traîneau et nous partîmes de Dantzig. Une tempête effroyable nous assaillit en route et fit souvent chavirer notre traîneau. Chaque chute nous faisait imprimer la face dans la neige. Si cette neige eût été du plâtre, notre empreinte serait restée aux bons habitants de ces contrées, comme celles des fossiles sur les pierres schisteuses dont ils construisent leurs maisons. Ces petits accidents, plus comiques que sérieux, nous rendaient le sourire et la gaîté qui avaient fui nos lèvres depuis longtemps. La tempête avait fait fondre la neige, le traîneau deve-

nait insuffisant, et je dus m'arrêter à Neustadt pour acheter une voiture. On me vendit un de ces jolis petits chars-à-bancs d'Allemagne, légers et élégants de forme; et le troisième jour, la neige étant complètement fondue, nous pûmes nous remettre en route.

Le voyage de quatre cents lieues, de Dantzig à Paris, n'offrit rien qui mérite d'être rappelé dans cet écrit, sinon un épisode assez original qui arriva dans la seconde journée. A Labehn, on m'envoya loger au château de la comtesse de Koëstoritz. Cette dame, à la tête d'une nombreuse famille, nous reçut gracieusement, et nous pria de prendre place au dîner que l'on allait servir. Pendant le repas, elle s'étonna de ce que nous mangions fort peu. « J'ai chez moi depuis trois jours, dit-elle, un général très malade et qui mange comme dix personnes. J'ai peine à suffire à son appétit, et il est exigeant sur le choix des mets. — Quel est le nom de ce général? demandai-je. — Ses gens me l'ont dit, mais je ne me le rappelle pas. Il est tellement malade, qu'on l'a porté de sa voiture à sa chambre. » Lorsqu'on fut sorti de table, j'allai m'informer, auprès des gens du général, du nom de leur maître. Ils me répondirent avec arrogance : « C'est M. le général de division comte Baraguay-d'Hilliers. — Je le connais beaucoup, je désire le voir. — Il est très malade, il ne reçoit personne. » Je pris quelques informations; les réponses me parurent suspectes et j'insistai pour entrer. On voulut m'en empêcher. Mes soupçons alors se fortifièrent, et avec

impatience je brusquai la porte. Je pénétrai par une antichambre dans une salle éclairée, où j'aperçus d'abord une table en désordre qui venait de servir à cinq ou six convives. Derrière cette table, gisait, sur quatre chaises, quelque chose ressemblant à un corps humain enveloppé dans son linceul. Je demandai vivement où était le général, et tous ces gens de livrée m'entourèrent en me suppliant, à voix basse, de ne pas les dénoncer. « Comment! comment! fis-je avec surprise »; et ils me répondirent en baissant la voix : « On nous a chargés de reconduire en France le corps du général; nous avons horriblement souffert de la faim pendant la campagne, et, pour nous remettre un peu, nous avons eu l'idée de supposer que le général était encore vivant, afin de lui faire servir tous les jours, à notre profit, un copieux repas. De grâce, de grâce, ne nous dénoncez pas. » J'hésitai à le leur promettre, et j'y mis la condition qu'ils partiraient le lendemain avant le jour. Je ne vérifiai pas l'identité du corps, mais la voiture et la livrée étaient bien celles de ce général. En rentrant au salon, j'étais assez embarrassé de ce que j'allais dire à la comtesse. Elle me dit en riant : « Je pense que ce sont ses gens qui consomment ce qu'ils demandent pour le général, s'il est si malade. » Je la confirmai dans cette opinion, ce qui la fit beaucoup rire; et j'ajoutai : « Ils partiront demain de grand matin. » Ce départ parut lui faire grand plaisir. Ma sœur et moi prîmes aussi congé d'elle le même soir, devant être en route avant le jour.

Ma légère carriole amusait fort les postillons qui venaient à chaque relais y attacher leurs chevaux. Tous me disaient : « Nous n'arriverons pas à la poste prochaine ». Je répondais : « Allons tant que cela durera » ; et ces malins postillons prenaient à tâche de galoper toujours pour briser mon équipage. Il m'en coûta bien quelques ficelles pour consolider mes roues; mais leur malice me fit arriver à Paris deux jours plus tôt.

A Saint-Denis, aux portes de Paris, ma sœur s'arrêta chez des amis d'enfance. Je fis cadeau de mon équipage à leur petite famille; je pris une voiture de place et rentrai chez moi, très heureux d'y être arrivé sain et sauf. Je cherchai à m'endormir, et cette campagne me revint confuse comme un long cauchemar, pendant lequel le sommeil m'apportait encore le bruit du canon, la figure que mon imagination donnait à Tchitchakoff, et qui n'était pas à son avantage, et des rêves qui rappelaient les tourments de l'appétit.

Enfin, j'étais à Paris; mes amis accoururent, je courus chez eux, et, dans leurs touchantes caresses, j'aurais oublié tous mes maux, s'ils ne m'avaient dit de les raconter.

CHAPITRE XVIII

Arrivée de l'Empereur à Paris. — Campagne de 1813. — Lutzen. — Bautzen. — Armistice. — Dresde. — Kulm. — Leipsik. — Hanau. — Ma rentrée à Paris.

L'Empereur était arrivé à Paris le 18 décembre 1812, moi le 5 février 1813. L'Empereur pouvait craindre que les témoins de nos désastres ne vinssent à Paris en raconter les tristes détails, et refroidir l'élan qu'il avait besoin d'imprimer pour réunir de nouvelles masses à opposer à l'ennemi. Je compris la fausse position dans laquelle je m'étais placé en arrivant sans permission, et je me tins modestement à l'écart de la haute société, dans laquelle j'étais répandu, pour ne voir que mon père, mes plus intimes amis, et ne m'occuper que de rétablir mes affaires et ma santé. D'ailleurs, je me croyais fort de ma position exceptionnelle; car je ne connaissais pas de Français qui, dans un aussi court espace de temps, eût été soumis à un aussi grand nombre de périlleuses péripéties. Lorsque je me trouvai financièrement en état

de rentrer en campagne, j'écrivis à M. le duc de Feltre, ministre de la guerre.

Paris, le 17 février 1813.

« Monseigneur,

« Les bontés de l'Empereur m'ont élevé, malgré « mes désirs, à l'honneur d'être chef d'état-major « général de M. le maréchal prince d'Eckmuhl. J'ai « plusieurs fois sollicité mon remplacement. A Smo- « lensk, l'Empereur y a consenti, en nommant à ma « place M. le général Charpentier; mais ce général « n'a point voulu venir prendre possession de cet « emploi, dont j'ai cependant continué les fonctions « sans le traitement. Sa Majesté n'ignore pas les « périls que j'ai courus depuis les derniers vingt « mois. En Espagne, un cheval a été tué sous moi, « percé de plus de trente balles. Dans cette circons- « tance, j'ai été blessé, fait prisonnier, mis à nu, et « sans exagération, fusillé, pendu et conduit en « Angleterre, où j'ai encore échappé miraculeuse- « ment aux assassinats des smogleurs (contreban- « diers de mer), ce qui m'a permis de faire active- « ment la campagne de Russie, où j'ai enduré les « tourments de la faim, où j'ai été empoisonné, gelé, « et pour la seconde fois, en moins de vingt mois, « complètement ruiné par la perte de tous mes ba- « gages et de tous mes chevaux.

« Resté sans emploi dans la grande armée, j'ai

« quitté le prince d'Eckmühl à Kowno, et je suis « venu chercher à Paris les moyens de rentrer en « campagne. Je les ai réunis, et j'ai l'honneur de me- « mettre à la disposition de votre Excellence, pour « continuer à servir l'Empereur et la France avec « autant de zèle que je le fais depuis vingt-cinq ans. « J'ai l'honneur, etc. »

M. le duc de Feltre soumit ma lettre à l'Empereur, et S. M., fort peu touchée de ma position exceptionnelle, répondit : « Celui-ci avoue sa faute; il paiera pour les autres »; et lorsque, le 19 février, je me présentai pour saluer le duc de Feltre, ce ministre me fit dire qu'il ne pouvait me recevoir, et que je trouverais, en rentrant chez moi, la lettre qu'il venait de m'écrire. Cette lettre contenait ces mots fort inattendus : « Général, l'Empereur ordonne que vous vous rendiez prisonnier à l'Abbaye. » Il n'y avait point à répliquer à un ordre si gracieux; et, le jour même, mon excellent ami, M. le colonel Bontemps, vint assister à mon installation sous les verroux, dans la chambre où des hommes bien plus élevés que moi dans l'armée avaient souvent été enfermés. Ce fidèle ami vint passer avec moi les seize journées que dura ma captivité. Plusieurs dames me demandèrent à venir aussi me voir; mais j'étais indigné de la position que l'on m'avait faite, et je ne consentis point à laisser leurs gracieuses têtes se courber sous les fers de ma prison. Je me privais du

bonheur de les voir; mais j'espérais aussi priver l'Empereur du plaisir de donner de l'éclat à la punition qu'il venait de m'infliger. J'étais fort répandu; beaucoup de voitures seraient accourues à l'Abbaye, les journaux en auraient parlé, et c'est ce que je voulus empêcher.

Le seizième jour, je reçus l'ordre de me rendre à l'armée d'Allemagne. J'achetai de suite une bonne calèche de voyage, et le 11 mars je quittai Paris. Le 19, j'étais, le soir, au delà de Metz, à la petite poste de Hombourg, dont le local exigu me rappela que l'année précédente, à la même heure, j'étais à Cordoue, en Andalousie, dans un palais des Maures, décoré comme par féerie, pour célébrer la fête du roi Joseph Napoléon.

Arrivé, le dimanche 21 mars, à Mayence, j'y trouvai le général Compans, que je n'avais pas revu depuis Krasnoï. Il était encore le même, tranquille et souriant, comme au milieu de la bataille. Son costume seul avait changé. Ce n'étaient plus les fourrures préservatrices contre les froids du Nord; ce n'étaient plus les supports d'un bras blessé; le sourire même n'était plus celui du calme et de la sérénité au milieu des dangers; c'était le sourire, l'expression du bonheur. Sa jeune et belle épouse était venue le rejoindre avec son père et sa mère, M. et Mme Lecoq, qui étaient de mes vieux amis. Tous ensemble se réunirent pour me retenir. Je ne les quittai que pour aller recevoir, à Francfort, chez le maréchal Mortier, des preuves

non moins touchantes de son honorable amitié, qui datait du commencement de nos guerres sur les bords du Rhin.

Napoléon venait d'élever de Wrède au grade de maréchal de l'Empire, et de le faire prince dans sa patrie, qu'il venait également d'ériger en royaume de Bavière. La défection de ce général, et celle des siens, opérait un grand vide dans nos rangs, et de Wrède espérait, en tournant contre nous les armes de vingt mille Bavarois, couper à nos armées leur retraite sur la France. La Providence ne le lui permit pas.

Mais, n'anticipons pas sur les rapides événements qui vont se dérouler. Nous serons ramenés beaucoup trop tôt au récit de cette brillante bataille de Hanau, où nos braves, peu nombreux, se sont montrés supérieurs à eux-mêmes; bien moins peut-être pour s'ouvrir le chemin de la patrie qu'on voulait leur fermer, que pour faire rougir de honte leurs ennemis d'avoir déserté les rangs où d'aussi nobles frères d'armes les avaient longtemps traités cordialement.

Je n'avais plus d'autre souci que celui de savoir, où je trouverais, en chevaux et en sellerie, ce qui m'était nécessaire pour entrer en campagne, lorsque j'aperçus venir à moi, sur un cheval magnifique, un cavalier que je crus reconnaître : c'était M. le capitaine de Vaux. « Que vous êtes heureux! m'écriai-je aussitôt avec un sentiment d'envie, d'avoir pu vous procurer un si beau cheval! » et il s'arrêta pour me

le laisser voir. Ce jeune animal, gris de fer, faisait flotter avec coquetterie sa longue crinière blanche onduleuse sur son col de cygne, soyeux et luisant comme du satin. Parfois, le jeu vif et léger de ses crins élégants me cachait ses grands yeux animés et brillants, et ses larges naseaux ouverts, dont le fond était d'un rouge vif comme l'écarlate. Tandis que M. de Vaux me parlait de son voyage et me laissait admirer sa riche monture, ce bel animal nous jetait son écume; ses pieds impatients frappaient le sol avec fougue et fierté, et nous couvraient de poussière.

M. de Vaux me donna l'heureuse nouvelle qu'il venait d'acheter ce cheval au prince de Sondershausen, dont la ville et le palais étaient à quatre lieues de nous. « Vous trouverez, me dit-il, dans les écuries du prince, deux cents chevaux élevés dans ses prairies, et il vous en vendra tant que vous voudrez. » Tout heureux de cette nouvelle, je pressai mon postillon, qui me descendit à la porte de Sondershausen, petite ville assez jolie, presque au milieu des bois.

Je sus, d'abord, qu'il fallait m'adresser à M. le grand écuyer. Ce personnage était un riche israélite, dont l'hôtel et la maison de commerce étaient sur la place, en face du palais; il s'appelait M. de Schleidnitz. M'ayant demandé à qui il avait l'honneur de parler, il me reçut avec de gracieuses manières de cour; et lorsqu'il connut l'objet de ma visite, il me dit : « Je vais prendre les ordres de S. A., qui est à

la chasse à deux lieues d'ici. » Il fit seller des chevaux, et, une heure après, il m'apporta, à mon hôtel, une réponse favorable. Le prince ordonnait que l'on me montrât ses écuries en grande tenue, et qu'on les mît à ma disposition. S. A. ajoutait pour moi la gracieuse invitation d'assister, le soir même au grand opéra de Tamerlan, musique de Winter, qui devait se jouer au palais. Un palais! un Versailles en miniature! des écuries en grande tenue! Tamerlan au milieu des bois! je croyais tomber des nues, et je pris l'heure du grand écuyer pour aller voir ces merveilles et les beaux chevaux. Il eut la bonté de venir me chercher et nous arrivâmes au palais. La petite garnison était sous les armes : le prince avait trente hommes à fournir à la confédération du Rhin. A notre approche, on me salua du tambour, et ce fut le signal donné aux gens de la grande écurie.

Une cour sablée, immense, entourée de beaux bâtiments, nous séparait encore de la demeure seigneuriale du prince. Nous entrâmes, à droite, dans la grande galerie des écuries, dont le coup-d'œil était ravissant. Plus de cent jeunes gens de dix-huit à vingt ans, chaussés de bottes à l'écuyère, avec pantalon collant en peau blanche, vêtus élégamment d'une veste verte rehaussée de quelques ornements en argent, à la manière anglaise, la casquette en tête et la cravache à la main, étaient debout, alignés et immobiles, à droite et à gauche, à l'entrée de chaque stalle. De distance en distance, un homme, un peu

plus décoré que les autres, paraissait être leur chef. Le silence n'était interrompu que par le broiement du foin, que les chevaux arrachaient à des râteliers de bois de chêne ou de noyer vernis, dont la couleur sombre contrastait heureusement avec l'éclat de leurs mangeoires en marbre blanc. Le parfum aromatique de cet excellent foin embaumait la galerie. Chaque cheval, presque en liberté dans sa large stalle, y semblait heureux, et très indifférent aux éloges que nous donnions, en passant, à ses formes, à son élégance, à sa couleur. Peu sensibles à nos suffrages, mais presque tous très doux, ces animaux paraissaient n'attendre de nous que des caresses. J'appris que chaque cheval avait sa selle, sa bride ou ses harnais, et que le prince me vendrait les chevaux tout équipés, si je le désirais. Très satisfait de cette nouvelle, qui allait diminuer mon embarras, je désignai, pour les faire sortir, une vingtaine de chevaux dont on m'avait dit l'âge. Les jeunes écuyers, alors, sortirent de leurs rangs pour conduire les chevaux à la main, ou pour monter dessus par un léger mouvement de voltige. Sur ces vingt chevaux, j'en choisis une douzaine : six de grande taille et six de taille moyenne. Après cela, je priai, presque en tremblant, M. le grand écuyer de prendre les ordres du prince relativement au prix. La joie d'avoir prochainement de si belles montures m'agitait beaucoup; mais je craignais aussi de voir demander un prix au-dessus de mes moyens : je me rappelai la singulière surprise

éprouvée par un de mes amis qui achetait des chevaux au prince de Plesse.

Ce prince avait à Plesse en Holstein, un beau haras très renommé pour les soins que l'on y donnait à la reproduction des plus belles races de chevaux. Le prince ne cherchait point à en faire un revenu, mais il tenait à couvrir ses dépenses ; et il avait établi, comme règle invariable, que la marque de son haras ne serait posée sur un cheval que lorsque l'animal aurait acquis, par ses formes et ses qualités, une valeur très supérieure à celle de cent louis. Alors, dans tous les marchés, le mot *cent* restait sous-entendu. Ainsi, le voyageur demandant le prix d'un cheval que ses beautés lui faisaient désirer d'acheter, on lui répondait : vingt louis, cinquante louis, quatre-vingts louis, et il se trouvait d'abord très heureux de pouvoir se procurer tant de plaisir à un prix abordable. Mais bientôt, en recevant quatre-vingts louis, on demandait encore cent louis pour la marque. La surprise amenait l'explication et souvent la rupture du marché. Il n'en fut pas ainsi à Sondershausen. Le prince, qui craignait peut-être les chances de la guerre qui allait recommencer, fut modeste dans ses prétentions, et ne demanda que cinquante louis pour chaque cheval de grande taille et quarante pour ceux de taille moyenne. Il se montra très liant aussi pour le prix de la sellerie ; et tout à coup je me trouvai pourvu de douze magnifiques chevaux qui me semblaient plus beaux depuis qu'ils m'appartenaient. De

bons chevaux vigoureux, c'est la vie, c'est le cœur d'un officier général, et j'étais heureux. Je vidai sans regret ma bourse dans les mains de M. de Scheidnitz, qui me confia des hommes sûrs pour conduire ces chevaux à Magdebourg, et je montai en voiture avant le coucher du soleil, en m'excusant de ne pas rester pour saluer le prince et entendre l'opéra de Tamerlan.

A peine avais-je fait une lieue, sous les jolies avenues qui entourent cette résidence, que j'entendis venir à nous une calèche à huit chevaux, qui allait nous dépasser. Mon postillon n'eut que le temps de me dire, en se découvrant respectueusement : « *Die Regirende Fürstin!* » (la princesse régnante); et j'imitais son salut. Peu de minutes après, arrivèrent, au galop, deux calèches à six chevaux portant aussi des dames. Le salut du postillon ne fut pas moins respectueux, en me jetant ces mots : *hofs damen!* (dames de la cour).

En m'arrêtant un moment à Halberstadt, je vis avec joie passer ma petite caravane en bon état, et j'entrai à Magdebourg le 29 mars. J'y descendis chez mon ami le général Haxo, qui était, avec le général Rogniat, chargé de mettre cette place de guerre en bon état de défense, pour appuyer les futures opérations de la campagne. Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, s'y trouvait aussi. Il avait ramené jusque sur l'Elbe les débris de l'armée. Des divisions venaient de jour en jour la renforcer; et cette jeune

armée, déjà considérable, était animée du désir impatient de venger les dernières défaites. Le maréchal Davout, toujours poursuivi par Wittgenstein, avait passé, à Dresde, de la rive droite à la rive gauche de l'Elbe. Le 29 mars, il avait fait sauter deux piles du grand pont et se repliait sur Leipsik. Mais il importait de barrer à l'ennemi les chemins ouverts sur le bord de l'Allemagne, et le prince d'Eckmühl, avec les renforts qu'il recevait, descendit le cours de l'Elbe, par la rive gauche, et vint se placer au delà de Magdebourg, sur le Bas-Elbe, à la gauche des troupes du vice-roi.

L'Empereur arriva à l'armée le 17 avril, dans le même temps que les renforts venant d'Italie. Le 1er mai, notre armée venait prendre position à Œtch, sur la route de Lutzen; elle y rencontra l'ennemi. Dans ce choc, il y eut une grande canonnade, où le maréchal Bessières fut emporté par un boulet, sur le même terrain où avait péri Gustave-Adolphe, roi de Suède, le 6 novembre 1632, c'est-à-dire cent quatre-vingt-un ans auparavant. L'Empereur couchait, ce même soir, à Weissenfels avec sa garde.

Le 2 mai, les Russes et les Prussiens s'étant avancés dans les plaines de Lutzen, l'Empereur les attaqua vivement, et remporta sur eux une grande victoire qui, pour la seconde fois, rendit célèbre le nom de Lutzen.

C'est le soir de cette grande bataille qu'il arriva un de ces beaux incidents de guerre, qui peuvent rappeler le noble dévouement du chevalier d'Assas.

Le général Compans avait obtenu, dans la journée, de grands succès, avec les solides marins de la garde impériale, qui formaient la majeure partie de sa belle division. A la nuit close, nos divisions, isolées dans une vaste plaine, avaient à craindre des attaques imprévues de la cavalerie ennemie, et elles s'étaient toutes formées en carrés isolés.

Vers les dix heures, le silence n'était interrompu que par quelques coups de canon, tirés, de temps à autre, pour nous entretenir dans l'inquiétude et nous assurer que l'ennemi ne s'était pas éloigné.

Ce silence pouvait cacher quelque surprise, et le général Compans sortit du carré de sa division pour aller furtivement écouter au loin ce qui se passait dans la plaine.

Après une heure de silence il crut entendre, à quelque distance de lui, le bruit léger de la terre foulée par des mouvements de cavalerie. Son oreille en devint plus attentive, et il remarqua clairement que ce grondement du sol se rapprochait de lui et redoublait d'étendue et d'intensité.

Le général ne put douter que ce ne fût une marche offensive de cavalerie qui se préparait, et il reprit en toute hâte le chemin de sa division. Mais bientôt le bruit des chevaux, qui n'annonçait d'abord que le trot, devint celui du galop; les commandements des officiers

purent même être distingués. Alors, le général Compans, accourant de toutes ses forces vers les siens, mais n'ayant plus l'espoir de les rejoindre assez tôt pour s'enfermer avec eux, s'écria, de toute la puissance de sa voix : « Division Compans! division Compans! aux armes! aux armes! aux armes contre une charge de cavalerie! » et, se recommandant à Dieu, il se jeta dans un sillon, la face contre terre, au milieu de quelques morts dont il s'attendait à partager le sort.

Les soldats, ainsi prévenus à la voix de leur chef, croisèrent la baïonnette. Le général entendit ce bruit menaçant et frissonna de crainte et d'espérance. En effet, la colonne de cavalerie, accourant avec la vitesse de la foudre, mais sans autre bruit que celui de la terre qui tremblait sous les pieds des chevaux, franchit le corps du général Compans, et vint tomber sur nos marins, dont elle reçut à bout portant le feu meurtrier. Ces éclairs, ces détonations de mille coups de fusil, partant à l'improviste, effrayant les chevaux, les fit pirouetter à l'instant, malgré les efforts de leurs cavaliers ; et cette masse de cavalerie, rompue et mise en désordre lorsqu'elle s'attendait à tout renverser, se sauva aussi vite qu'elle était arrivée.

Dans ces deux terribles mouvements d'attaque et de retraite, la position du général Compans avait été affreuse. Nos balles auraient pu l'atteindre, ces milliers de chevaux l'écraser ; mais la Providence, voulant récompenser son dévouement, écarta nos balles

et stimula l'instinct si naturel des chevaux qui, dans toute circonstance, leur fait craindre de poser un pied sur tout objet dont le peu de solidité pourrait le faire tomber. Le général Compans ne fut donc pas blessé; mais, fort ému, tout couvert de terre et de poussière, il retourna vers ses soldats qui lui témoignèrent avec enthousiasme leur bonheur de le voir sortir sain et sauf de ce mauvais pas. Le reste de la nuit fut très calme; l'ennemi s'était aperçu que nous étions vigilants, et chacun se reposa. Le soir de cette bataille de Lutzen, Napoléon passa la nuit à Eisfeld.

Les deux jours suivants retentirent d'une longue et vive canonnade, par laquelle on poursuivait l'ennemi, et Napoléon coucha, le 4 mai, dans le château où l'empereur Alexandre et le roi de Prusse avaient passé la nuit précédente. C'est là qu'il me nomma, le même soir, chef d'état-major-général du 12e corps, commandé par le maréchal Oudinot.

Je partis immédiatement et marchai toute la nuit, par Weissenfels et Naumbourg, pour rejoindre ce maréchal. Je suivis alors le 12e corps, qui allait passer la nuit à Zeist, le 6 et le 7 à Altenbourg. Le 8, nous traversâmes Kennitz, jolie ville de Saxe, et nous nous arrêtâmes à Sédéran.

Le 12e corps, passant par Zensperg, Freyberg et Hetzeldorf, arriva le 10 au soir au camp, à deux lieues de Dresde, et nous y restâmes cinq jours.

Le 12ᵉ corps partit de Dresde le 16 mai. Le 20 mai, le général Belin, du génie, et moi, nous allâmes jeter des ponts sur la Sprée, pour aborder l'ennemi le lendemain. Pendant notre travail du 21 mai, les Russes et les Prussiens s'avancèrent dans la direction de Bautzen, pour traverser la Sprée et nous couper la retraite. Il importait beaucoup de repousser un mouvement aussi offensif, et le 12ᵉ corps traversa de suite la Sprée, sur les ponts que nous avions heureusement achevés. Une brigade de trois à quatre mille Napolitains passa la première, et se déploya immédiatement en festons élégants sur les hauteurs, en avant de la rive droite.

Au moment où ces Italiens couronnèrent la hauteur, un boulet, que l'ennemi tira dans leur direction et que je vis passer à plus de cent pieds pardessus leur tête, produisit à ses braves soldats, dont aucun n'avait été touché, une surprise électrique qui les fit tous tomber sur leurs genoux. Nous marchions derrière eux : à l'aspect de trois mille panaches de grenadiers renversés par la peur d'un boulet, nous fûmes pris d'un fou rire si bruyant, que les Napolitains se relevèrent promptement et se mirent à marcher à l'ennemi, qu'ils abordèrent courageusement et traitèrent fort mal.

Le 12ᵉ corps reçut l'ordre de prendre position en appuyant sa gauche sur Bautzen, et sa droite sur un plateau fort élevé, Ce plateau était couvert de retranchements que l'on ne voyait pas d'en bas, et domi-

nait des collines boisées qui, de ce point culminant, descendaient vers la Sprée.

La division Pactod fut chargée de gravir ces hauteurs, d'enlever ces retranchements et de s'y établir pour résister à l'ennemi qui tenterait de descendre par les collines, vers la Sprée, pour détruire nos ponts et couper notre retraite.

La division Lorencez, appuyant celle de Pactod, fut établie dans la plaine, derrière un petit bois et derrière la hauteur.

L'Empereur, son quartier général et sa garde, étaient à Bautzen.

Le maréchal Macdonald, avec le 11e corps qu'il commandait, appuyait notre gauche; le reste de l'armée s'étendait à la gauche de Macdonald, et le corps du maréchal Ney formait l'extrême gauche des Français, s'élevant en équerre sur notre ligne de bataille.

C'est dans cette position que la grande bataille de Bautzen s'engagea devant l'armée combinée des Russes, des Autrichiens et des Prussiens.

Je me bornerai à dire ce qui s'est passé, sous mes yeux, au 12e corps placé à la droite, et dont j'étais chargé d'activer et de préciser les opérations.

A notre droite, le feu fut engagé par la division Pactod, que forçait dans ses retranchements une immense colonne de Russes, placée sur un point élevé pour gêner notre passage vers la Sprée.

Les efforts extraordinaires de courage et de persé-

vérance de cette brave division, sur ce même plateau, durèrent trente-six heures, pendant lesquelles le canon, la mitraille et la fusillade ne cessèrent pas un instant de se faire entendre, et la bataille était engagée tout aussi vivement sur une ligne de plusieurs lieues.

Cependant, les Russes étant parvenus à gagner un peu de terrain, leur artillerie vint au galop se placer sur une hauteur qui dominait la plaine que nous occupions. De ces sommets, elle nous voyait à ses pieds, et criblait de boulets et de mitraille la division Lorencez, ce qui nous mit pendant une heure dans une très fâcheuse position.

Le maréchal Oudinot se vit alors obligé d'envoyer sur sa gauche demander du renfort au maréchal Macdonald, qui fit approcher de suite la division Gérard. Cette division appuya celle du général Lorencez, qui venait d'avoir la cuisse emportée dans le moment même où sa division était horriblement maltraitée. Presque au même moment un boulet frappa le ventre de mon cheval. L'animal, horriblement blessé, me lança à plusieurs pieds en l'air, et je retombai comme une masse dans un sillon.

Aussitôt que je fus remis de l'étourdissement que m'avait causé cette chute, je me traînai vers un ruisseau pour laver ma figure écrasée par la contusion. La fraîcheur de l'eau me rendit tous mes sens et ma vigueur. J'allai trouver mes gens qui me donnèrent un cheval frais, et je reparus à côté du maréchal Ou-

dinot, qui ne voulait pas me reconnaître, tant j'étais défiguré.

Je le quittai bientôt pour aller rallier, avec son aide de camp le brave colonel M. de Cramayel, les restes de la division Lorencez, les réunir à la division Raglowitch et nous porter à la droite, à l'appui de Pactod, qui avait perdu sa position et presque tout son monde.

Dans ces instants difficiles, dont la durée nous semblait presque insupportable, nous eûmes le bonheur d'entendre au loin, derrière l'ennemi, une immense canonnade qui nous fit présumer qu'on approchait pour nous dégager.

C'était, en effet, le maréchal Ney qui donnait sur les réserves des Russes avec sa vigueur accoutumée. L'Empereur avait cent fois regardé à sa montre. avant d'ordonner ce coup décisif dont il ne voulait pas hasarder le succès.

Nous commençâmes à respirer, car l'ennemi recula devant nous, abandonna sa tentative de nous rejeter au delà de la Sprée et la bataille de Bautzen fut gagnée.

Nous restâmes deux jours dans cette position, et le 12e corps reçut l'ordre de marcher sur Velau.

Nous arrivâmes, le 26 mai. à Hojersverda, d'où nous chassâmes les Prussiens.

Cette petite ville de Hojersverda, entourée de murs assez élevés, nous présentait un défilé incommode à traverser. Cependant, le maréchal Oudinot. sa-

chant qu'il y avait au delà de la ville une immense prairie dans laquelle il pourrait déployer ses forces, traversa la ville et se mit en bataille en face des Prussiens que nous poursuivions et qui avaient pris position sur les hauteurs, au delà de cette prairie.

Le maréchal, croyant sa position plus avantageuse qu'elle ne l'était réellement, et dédaignant aussi le défilé qu'il laissait derrière lui, crut l'occassion belle pour attaquer avec succès le corps de Tauhenzin, et n'hésita pas à marcher en avant.

Mais l'ennemi, avantageusement placé sur des plans inclinés, d'où il observait tous nos mouvements, mit en batterie une artillerie très nombreuse qui fit de grands ravages dans nos colonnes, et le maréchal se vit, en peu d'instants, forcé de former ses troupes en plusieurs carrés, et de s'enfermer lui-même dans un de ces carrés que la mitraille ennemie maltraitait horriblement.

Le maréchal m'avait, fort heureusement, laissé à l'entrée du défilé, avec deux bataillons, une brigade de cavalerie hessoise commandée par le général français Wolff, et tout notre parc d'artillerie.

Mes officiers m'apportaient, à chaque instant, des nouvelles du maréchal, toujours plus désastreuses; alors je demandai au général Wolff si ses deux régiments de cavalerie hessoise étaient disposés à me seconder vigoureusement : sur sa réponse affirmative, je prescrivis au commandant du parc de s'avancer, à ma suite, avec huit pièces de douze; j'ordonnai aux

deux bataillons d'infanterie de suivre et de défendre ces pièces : je dis au général Wolff de couvrir notre mouvement, et je m'avançai jusque dans le prolongement de la ligne des Prussiens. On mit aussitôt les huit pièces en batterie pour prendre en écharpe l'artillerie prussienne. Je recommandai de pointer avec soin ; et presque avant que l'ennemi se fût aperçu de notre arrivée, huit ou dix de ses canons étaient brisés, et ses lignes, dans toute leur longueur, fortement entamées. Quelques minutes de cette vive attaque, qui était imprévue, suffirent pour mettre en déroute les colonnes de Bulow, et dégager le maréchal Oudinot, qui avait eu beaucoup d'hommes tués et quatre cents blessés. Le lendemain de cette rude affaire, nous séjournâmes à Hojersverda.

Le 12e corps partit le 31 mai de Hojersverda, et poursuivit sa marche sur Velau ; et ce fut à quelques lieues de cette ville que j'eus occasion d'offrir au maréchal la possibilité de prendre une belle revanche.

Le maréchal s'était arrêté au village de Protha, et ses trois divisions marchaient de front en avant. Je parcourais les avant-postes de l'avant-garde, et je m'aperçus qu'à son tour le général Bulow, cheminant en colonne à une demi-lieue en avant de nos divisions, pour se rendre à Velau, nous prêtait le flanc de la manière la plus défavorable.

Nos trois généraux voyaient ce mouvement, comme je le voyais moi-même. Ils étaient impatients de profiter de cette occasion, et je partis au galop pour

aller demander au maréchal l'ordre de faire attaquer.

Le maréchal, toujours si vaillant lorsqu'il ne s'agissait que de lui-même, hésita beaucoup à prendre un parti. Voulant s'assurer si les choses étaient telles que nous les avions vues, il monta sur un clocher et, de là, il me dit : « Oui, vous avez raison ; allez ordonner aux trois divisions d'attaquer ! »

Je partis au galop ; mais les choses avaient bien changé dans l'intervalle : l'ennemi s'était tiré du mauvais pas ; et nos trois généraux convinrent que l'occasion étant passée, ce serait maintenant frapper inutilement un coup d'épée dans l'eau.

Nous marchâmes sur Velau. L'ennemi y avait pris position, et il nous devint très difficile de l'en déloger. Pendant le combat, le grand faubourg qui est au bas de la côte prit feu, et nous combattîmes longtemps à l'ombre de la fumée la plus noire que j'aie jamais vue.

Vers la fin de cette affaire, nos divisions d'infanterie furent obligées de se former en carré contre les attaques de la nombreuse cavalerie prussienne, à laquelle nous fîmes perdre du monde ; elle nous prit quelques pièces de canon, et, de part et d'autre, on se retira sur ses positions.

Le 9 juin, le général Guilleminot, avec une division française nous rejoignit à Herzberg, où il nous apportait la nouvelle de l'armistice que l'on venait de conclure.

Le 10, cette belle division vint s'établir dans le château d'Annaburg, qui servait d'école militaire.

Nous fîmes camper les troupes, et l'on prépara dans leur camp différents moyens de les distraire agréablement, et d'utiliser leur temps dans des exercices profitables à leur santé. Nous établîmes des jeux de courses en sac, des jeux de bagues sous un tonneau en équilibre et plein d'eau, qui menaçait d'arroser le concurrent maladroit, etc., etc...

Les soins que nous prenions pour entretenir la gaîté, la santé des troupes, ne nous empêchaient pas de chercher pour nous-mêmes d'amusantes distractions, et la jolie rivière de l'Elster nous permit de faire plusieurs parties de pêche, auxquelles prirent part les dames et les bons habitants du pays.

C'est au milieu de ces distractions que nous passâmes les journées des 11, 12, 13, 14 et 15 juin, occupés à développer toutes les ressources de notre galanterie pour faire danser, sous des berceaux de fleurs et de verdure, la noblesse et la bourgeoisie, dans le château de Lubbenau, chez la comtesse de Schœnberg, qui, depuis plusieurs jours, logeait dans son manoir tout notre quartier général, et lui en faisait les honneurs avec une grâce parfaite.

Au printemps de 1813, l'esprit public de l'Allemagne était tellement irrité contre la domination française, que, de toutes parts, il se formait en secret

une association de toutes les jeunes têtes des nombreuses universités de l'Allemagne.

Cette association reçut de ses adeptes le nom de *Tugend-Bund* (nœud de la vertu).

Le jeune et beau mari de la comtesse de Schœnberg, qui nous recevait si bien, était un des plus ardents partisans du *Tugend-Bund*. Lorsque, dans son château de Lubbenau, nous embellissions, pour sa famille, les jours calmes de l'armistice, lui se préparait à nous faire une guerre à outrance le jour où l'armistice serait rompu. Disposant d'une grande fortune, il venait de lever un régiment de hussards, composé de quinze cents hommes et autant de chevaux.

Pour faire connaître, tout de suite, l'esprit dans lequel il avait levé cette troupe, il l'habilla en noir et la coiffa d'un schako surmonté d'un panache noir, et décoré d'une large tête de mort appuyée par ses longues dents sur deux ossements placés en croix, etc. Il faisait jurer à chacun de ses cavaliers de ne jamais se rendre et de ne point faire de prisonniers.

Ainsi, nous dansions très gaîment chez Mme la comtesse, tandis que, dans des dispositions toutes belliqueuses inspirées par la terrible ballade de Goëthe (ce jeune poète qui faisait vibrer dans l'Allemagne toutes les cordes du patriotisme), son mari nous préparait la danse des morts pour la reprise des hostilités.

Le 19 juin, nous allâmes visiter le champ de bataille de Lukau, qui avait été fort ensanglanté le 4.

Tous les jours, de vives et folles navigations en bateau sur la Sprée, des chasses aux canards sauvages, de longues cavalcades et de belles revues de nos troupes, animaient ce beau pays de Lubbenau.

A la revue du 29 juin, la division Pactod, qui avait tant souffert à la bataille de Bautzen, reparut brillante et nombreuse. La division Guilleminot, portée au grand complet, présentait un aspect imposant; et, le 30 juin, la division de Bavarois du général Raglowitch arrivait à la revue dans la tenue la plus belle, et surtout bien disposée à rentrer en campagne.

Le 12 août, tout fut préparé pour la reprise des hostilités, et le 16 nous étions prêts à recommencer la guerre.

Le 17 août, l'ennemi nous prévint de toutes parts, attaqua nos avant-postes et les fit reculer.

Le 18, un renfort considérable et inattendu nous réjoignit et changea notre position. L'Empereur mettait, sous les ordres du maréchal Oudinot, le corps du général Reynier, composé de deux divisions françaises et du contingent du roi de Saxe, sous le nom de 7e corps.

L'Empereur ajoutait, en outre, le 4e corps, commandé par le général Bertrand, composé de deux di-

visions françaises, et du contingent du roi de Wurtemberg.

A ces deux corps, 4e et 7e, étaient joints deux corps de cavalerie, sous les ordres de généraux de France et du duc de Padoue; le tout, y compris le 12e corps, formait, suivant la lettre du prince major-général, une armée de quatre-vingt mille hommes, placés sous le commandement du maréchal Oudinot.

Après vérification faite de ces troupes qui arrivèrent successivement, il se trouva, qu'au lieu de quatre-vingt mille hommes, il n'y en avait que soixante mille présents sous les armes.

L'empereur donnait l'ordre au maréchal de marcher sur Berlin et de s'en emparer.

La même lettre annonçait les différentes dispositions du mouvement que l'Empereur allait entreprendre.

Le jour de la reprise des hostilités, le 17 août, cette armée se mit en marche, et nous rencontrâmes les corps prussiens de Bulow et de Tauenzien, qui nous opposèrent d'abord une assez forte résistance; mais ils furent repousés, le troisième jour, jusqu'au delà de la Sprée, sur laquelle nous jetâmes immédiatement des ponts pour les poursuivre dans la direction de Postdam et de Berlin. Notre armée continua sa marche sans savoir ce qu'elle allait rencontrer sur sa route: et ce fut par les prisonniers que ramenèrent nos éclaireurs, que nous apprîmes que l'ennemi

s'était établi entre Spandau et Berlin, pour nous barrer l'entrée de cette capitale.

Le 12e et le 7e corps traversèrent la Sprée devant l'ennemi, qui en défendit d'abord faiblement le passage. Le 12e corps avait passé facilement, vers deux heures de l'après-midi, et repoussait fort au loin les Prussiens qui se défendaient sur les hauteurs. Cependant, le maréchal Oudinot, avant de s'aventurer à la poursuite de Bulow, voulut attendre des nouvelles des deux corps qui manœuvraient à sa droite.

Un peu avant l'entrée de la nuit, il reçut un officier du général Reynier, qui lui apporta de mauvaises nouvelles. Le général, s'étant avancé dans la direction convenue de Klistow et Grossbeeren, marchant avec les Saxons à son avant-garde et ses divisions françaises en réserve, avait heurté contre un corps ennemi; son avant-garde de Saxons avait été facilement battue et repoussée en désordre jusque sur ses réserves, restées intactes.

Sur ce fâcheux avis, qui détruisait l'ensemble de notre opération si heureusement commencée par notre gauche, je conçus l'idée de proposer au maréchal Oudinot un moyen certain de rétablir nos affaires sur toute la ligne. Il n'était pas nuit encore; je demandai que le 12e corps s'arrêtât pour faire la soupe, pendant que j'irais vérifier l'état dans lequel se trouvait le corps du général Reynier. Je devais ensuite aller trouver le général Bertrand, et m'assurer de

ses bonnes dispositions après les succès qu'il avait eus de la journée.

Si je trouvais ces corps en état de reprendre l'offensive, j'avais à leur donner, suivant ma proposition, l'ordre de se préparer à une attaque, pour pouvoir être arrivés, précisément à la pointe du jour, sur le front et sur les flancs des ennemis, que leur succès de la veille pouvait avoir laissés peu circonspects.

Cette surprise, aux premières clartés du jour, devait, ce me semble, mettre en déroute l'ennemi endormi encore peut-être sur ses lauriers.

M. le maréchal Oudinot avait eu beaucoup de peine à goûter cette idée, et, sous différents prétextes, il retardait mon départ. Ce ne fut que très tard qu'il consentit à ce que je portasse, de sa part, cet avis aux 7e et 4e corps.

Je passai la nuit en route, avec quelques cavaliers que je n'avais pu obtenir que du duc de Padoue, commandant notre cavalerie, et qu'il me fit attendre très longtemps. J'arrivai vers minuit à Grossbeeren, auprès du général Reynier qui était fort occupé à rétablir l'ordre parmi les Saxons qui avaient donné dans la soirée. Je lui fis part du projet d'attaque par les trois corps et des dispositions que le maréchal de Reggio me chargeait de concerter avec lui et le général commandant le corps de droite, pour les exécuter au point du jour. Le général Reynier donna la plus complète adhésion à ce projet, quelque hasardeux qu'il lui parût de prime-abord. Il m'assura que

ses Saxons, mis en déroute, mais n'ayant perdu que peu de monde et ayant repris haleine, se trouvaient maintenant placés derrière ses deux divisions françaises, qui donneraient sur les ennemis avec une vigueur très remarquable. En conséquence, il ne voyait aucun obstacle à l'exécution du projet du maréchal, et pour ce qui le regardait, il repondait du succès, si les deux ailes, à sa droite et à sa gauche, les 12e et 4e corps, marchaient aussi franchement et en même temps que lui.

Enchanté du bon esprit dans lequel je trouvai le général Reynier, qui me montrait de nouveau son dévouement à la cause de l'Empereur, je courus à Suthen porter cette heureuse nouvelle au général Bertrand, dont j'avais à obtenir indispensablement le concours.

Arrivé auprès du général Bertrand, je lui fis part de ce plan d'attaque et lui dis que notre marche sur Berlin était une des opérations de l'Empereur les plus habilement combinées; car ses ordres prescrivaient au général Gérard, à Magdebourg, et au maréchal Davout, vers Hambourg, de marcher, avec les corps sous leurs ordres, de manière à se trouver devant Berlin, par le côté de l'ouest, au même jour et à la même heure, autant que possible, où les trois corps du duc de Reggio y arriveraient par le côté de l'est. Ces ordres, que j'avais écrits en chiffres, étaient parvenus; j'en avais reçu l'avis. Ils indiquaient à ces généraux le moment de notre départ, et le temps

approximatif pour parcourir les douze lieues qui nous séparaient de Berlin, en renversant les obstacles qu'on pourrait nous opposer. Bien peu de grandes dispositions avaient été prises avec autant de soin que celle-ci, et le succès paraissait indubitable, sauf les chances apportées par le courage de l'ennemi ou par les difficultés du terrain. Je sentais toute la honte qui résulterait pour l'armée, si un faible échec et la perte de deux cents de nos soldats alliés tout au plus devaient déterminer sur tout le front de la ligne, une retraite, qui deviendrait inévitable, si notre corps de droite n'ajoutait pas son action à celle du corps du centre, et du 12e à notre gauche, etc., etc. Toutes ces raisons et mille autres non moins pressantes, ne purent convaincre ce général.

Ce fut avec un grand chagrin que je retournai auprès du général Reynier lui annoncer ce refus. Ce général était animé d'un si courageux dévouement aux intérêts de l'Empereur, qu'il fut très affligé lorsque je lui dis, en le quittant : « Puisque notre aile droite ne peut pas prendre part à cette opération, il me semblerait hasardeux de l'entreprendre par la gauche, avec les deux seuls corps le 12e et le 7e; et, si vous partagez mon avis, je vais porter au maréchal Oudinot le triste conseil de renoncer à cette entreprise. » Ce ne fut pas sans de vifs regrets que le général Reynier vit s'échapper une aussi brillante occasion, et me laissa retourner, fort tristement, auprès du maréchal. En m'attendant, le duc de Reggio était

on ne peut plus inquiet du résultat que pourrait avoir cette opération.

Après avoir vaincu les difficultés d'une longue course dans ces bois, pendant une nuit obscure, pour aller coordonner la marche des trois corps, je rentrai très tard auprès du maréchal, et nous passâmes la nuit dans une vive agitation.

Le lendemain, au jour, le maréchal s'aperçut avec regret qu'il ne pouvait éviter d'ordonner la retraite sur toute sa ligne. Une heure après, nous repassâmes tristement la Sprée, et l'ennemi ne tarda pas à nous poursuivre. Cette belle armée, qui devait, qui aurait pu entrer si promptement à Berlin, fut obligée, ainsi, de se retirer, sans avoir été battue, sur Damm et Wittenberg.

Le maréchal Oudinot partit donc de Suthen le 24 août, et vint, le même jour, coucher à Gakow.

Le 25, l'ennemi nous poursuivit et tirailla tout le jour, pendant que les 12e, 7e et 4e corps arrivaient en ligne à Riersdorff et Speremberg.

C'est à ce moment qu'à quarante lieues en arrière de nous Napoléon gagna la bataille de Dresde.

Le 27 août, les trois corps (12e, 7e et 4e), réunis à Riersdorff, Perno et Verben reprenant l'offensive, se mirent en marche sur Insterbourg, assez grande ville dont l'ennemi fut chassé facilement, et dans laquelle notre armée s'établit.

Le 28 août, nos trois corps d'armée passèrent la journée près d'Insterbourg, pour renouveler les vivres.

Malheureusement, nous n'avions pu nous procurer aucun renseignement sur le nom des chefs, le nombre et la nature des troupes ennemies que nous avions devant nous. Sans doute, l'Empereur avait pourvu largement aux moyens pécuniaires indispensables pour solder des espions et organiser régulièrement le service de la partie secrète de l'armée; mais une invincible avarice clouait aux mains des chefs les sommes qu'ils auraient dû verser largement pour savoir ce qui se passait chez l'ennemi, et nous en étions réduits à la triste position d'ignorer si nous avions devant nous des Russes ou d'autres corps à combattre. Soit patriotisme, soit tout autre sentiment d'honneur, il me fut extrêmement difficile de trouver, à quelque prix que ce fût, un paysan intelligent qui voulût s'exposer à pénétrer dans les lignes ennemies, pour nous rapporter le détail de leur nombre et de leur position.

Ce fut donc tout à fait en aveugles que nous fûmes obligés d'agir et de manœuvrer pendant les jours qui suivirent.

Cependant, nous pûmes juger que le moment d'une affaire générale approchait, et le duc de Reggio donna l'ordre de dégager le corps d'armée de toutes les voitures et des embarras qui pourraient le gêner dans un combat, et le 28 on les envoya s'enfermer dans Wittenberg.

Ce même jour, le 4e corps fut dirigé sur la gauche

de l'ennemi, qui s'en aperçut et vint aussitôt nous attaquer.

Le 29 août, le maréchal Oudinot établit son armée dans l'ordre suivant : le 12e corps à Eckmandorff, le 4e en arrière de ce village, et le 7e corps appuyé à Wittenberg. A peine arrivait-il dans cette position, qu'il y fut attaqué très vivement. Nos trois belles divisions de cavalerie, se trouvant à portée de cette affaire, repoussèrent vivement l'ennemi jusqu'à Mazanne, et protégèrent la reconnaissance qu'un officier polonais fut chargé de pousser de ce point jusqu'à Warbeck, où il trouva un camp de troupes russes.

Le 30 août, les trois corps, réunis près de Mazanne, poussèrent ensemble une forte reconnaissance sur l'ennemi, et furent entourés, pendant toute leur marche, par de nombreux Cosaques qui se retiraient devant nous.

Sans avoir rien découvert de bien important, cette forte reconnaissance se vit dans la nécessité de rentrer, et l'ennemi nous poursuivit avec son artillerie et une nombreuse cavalerie. Nous crûmes qu'il arrivait avec des forces considérables pour nous attaquer. Toute notre artillerie se mit en ligne, nous nous portâmes en avant pendant une très vive canonnade, et l'ennemi se retira.

Ce même soir du 30 août, le 12e corps coucha à Mazanne, le 7e corps à Feldheim et le 4e à Tiessintz.

Le 1er et le 2 septembre, les trois corps firent halte dans leur position, près de Kropstadt, et ces journées se passèrent en observation, dans le plus grand calme et dans les préparatifs de combat.

Le 3 septembre, les trois corps s'établissent à Teutchel, près de Wittenberg. Pendant cette manœuvre, l'ennemi attaque avec vigueur le 4e corps; mais il est repoussé sur toute sa ligne.

Ce fut pendant ce mouvement du 3 septembre que le maréchal Ney, qui nous était annoncé depuis la veille, parut accompagné de deux ou trois officiers. Ce maréchal, trouvant les troupes sous les armes, en parcourut le front, en prit immédiatement le commandement au lieu et place du maréchal Oudinot et ordonna de marcher en avant.

Le maréchal Ney avait reçu, en même temps que le maréchal Oudinot, le plan de campagne que l'Empereur se proposait de suivre, et la désignation de la part que son corps d'armée devait y prendre. Le général Jomini, chef d'état-major du maréchal Ney, écrivain distingué, entrevit le rôle sérieux qu'il aurait à jouer dans la réalisation des sanglants démêlés qui devaient avoir lieu prochainement. Il trouva moins périlleux d'éviter ces dangers en portant à l'empereur de Russie, le plan de campagne qui était remis entre ses mains comme il l'avait été dans les miennes. Jomini disparut, et les détails précieux que ce traître porta aux Russes leur servirent à faire échouer les savantes combinaisons de Napoléon. Dès ce jour,

les difficultés devinrent immenses pour notre Empereur, dans cette campagne de 1813.

Revenons au maréchal Ney. Dans son empressement à exécuter les ordres de l'Empereur, il ordonna aux 4e et 7e corps de s'avancer et d'attaquer, sans transmettre ce même ordre au 12e corps qui marchait en ligne avec les deux autres. Le maréchal Oudinot conservait le commandement de ce corps et je restais son chef d'état-major. On rencontra l'ennemi, et tout d'abord l'action fut des plus vives. Le 12e corps, très impatient de ne pas recevoir le même ordre que les autres, prêtait une oreille attentive pour s'assurer si la droite de l'armée était engagée. Le vent d'ouest qui soufflait chassait le bruit du canon et nous n'entendions rien. Cependant, l'apparition de quelques Cosaques sur le devant de notre front nous fit supposer que leur armée n'était pas éloignée, et nous marchâmes de suite dans la direction de Dennevitz.

A peine eûmes-nous dépassé les bois qui couvraient notre front, que nous nous trouvâmes en face de l'armée prusso-russe et suédoise, qui déployait une artillerie formidable en s'avançant vers nous. Un vent très violent nous apportait des nuages énormes de poussière qui nous aveuglaient. Les boulets, la mitraille, ouvraient nos rangs et y jetaient un si grand désordre, que nous eûmes beaucoup de peine à former les carrés de notre infanterie par division, pour nous retirer devant leur nombreuse cavalerie qui nous entourait au galop.

Le général Reynier, avec le 7e corps, s'était jeté dans le village de Dennevitz, que l'ennemi cherchait à reprendre. La division Guilleminot y fit des prodiges de valeur, sans pouvoir conserver le village. A droite, à la même hauteur, les Wurtembergeois du général Bertrand combattaient dans la plaine avec désavantage, et perdaient beaucoup de monde. Le maréchal Ney, à leur tête, dans cette position critique, contre laquelle il n'avait aucune réserve disponible, fut obligé de se retirer comme nous, après avoir montré un courage héroïque.

Dans ce mouvement de retraite, nous fûmes obligés de nous enfermer dans les carrés de l'infanterie, que l'ennemi abîmait avec la mitraille.

Nous arrivâmes ainsi sur les bords d'un immense marais, ou flaque d'eau, nommé le Schwartzelster, dont nous ignorions la profondeur. Le cheval que je montais avait reçu, depuis quelques instants, sept balles dans le cou, et une dans la jambe qui le faisait boiter. Cependant, je n'hésitai pas à entrer dans l'eau noire de ce marais, pour en mesurer la profondeur et la solidité du sol, afin d'indiquer s'il y avait un chemin guéable à notre infanterie, et venir, par le chemin le plus court, prendre position sous les murs de Torgau.

Ce fut dans cette journée que je pus remarquer la vérité de ce mot : « Tel fut brave tel jour, qui ne l'a

plus été depuis. » Le général Fournier-Sarlovèze commandait une de nos divisions de cavalerie. Ce duelliste enragé, qui était la terreur de tous les hommes doux et paisibles, se trouva, ce jour-là, le plus humble des trembleurs; et les six mille hommes de cavalerie qu'il conduisait si mal ne rendirent, le 6 septembre, aucun service, au grand déplaisir de ses subordonnés, et au grand regret de notre infanterie qui comptait sur la protection de ses cavaliers.

L'armée, poursuivie par les Prussiens, se retira cependant en assez bon ordre sur Damm, Wittenberg et Torgau.

Le 8 septembre, l'Empereur informé de ce malheur qui découvrait la gauche de toutes ses positions dans la Saxe, m'envoya l'ordre de venir lui rendre compte des dernières opérations. Je partis de Torgau en toute hâte, pendant une tempête affreuse qui dura toute la nuit. J'arrivai à Dresde, tout mouillé, le 9 septembre, à 5 heures du matin; et, sans m'arrêter, je continuai ma route jusqu'à Dona, où l'on m'assura que se trouvait l'Empereur. En effet, j'y rencontrai Sa Majesté, qui recevait au même instant la nouvelle du désastre du corps du général Vandamme. Fort contrarié, sans doute, d'apprendre en même temps les défaites de sa droite et celles de sa gauche. il me fit dire que les détails que j'apportais lui étaient maintenant inutiles et que j'eusse à rejoindre promptement mon poste.

Je retournai donc à Damm, par Meissen, Wurschen

et Eulembourg, et j'arrivai, à deux heures du matin, à Murzen, où j'appris que, pendant mon absence, l'ennemi nous avait constamment poursuivis. Il y eut chaque jour, dans cette direction, des attaques livrées aux corps prussiens de Bulow et de Tauenzien, mais dont aucun résultat ne changea notre position.

Plusieurs jours se passèrent ensuite dans des combats continuels, où l'on perdait du monde sans qu'il en résultât des avantages marquants pour l'une ou l'autre armée.

Le maréchal Ney fut, sur ces entrefaites, rappelé auprès de l'Empereur, qui lui donnait l'ordre de dissoudre les trois corps réunis qu'il venait de commander, et de se remettre à la tête de son 3e corps avec lequel il continua d'opérer sur la même ligne que nous.

A la dissolution des trois corps d'armée, 4e, 7e, et 12e, le duc de Reggio fut rappelé au commandement des grenadiers de la garde impériale, et son 12e corps fut incorporé dans les 7e et 4e corps du général Reynier et du général Bertrand.

Je fis alors partie du 7e corps, et commandai une des brigades de la division Guilleminot.

L'on m'avait donné cinq régiments formant six mille hommes : le 52e et le 64e d'infanterie française, le 111e composé de Piémontais, le 7e de Croates et le 3e d'Illyriens. Chacun de ces régiments avait un excellent colonel français. Celui des Illyriens était un Breton très spirituel, M. de Trommelin, émigré fran-

çais et ancien aide de camp de sir Sidney Smith, lorsque cet amiral nous faisait la guerre à Aboukir, en Égypte.

Après cette dissolution, et en quittant les bords de l'Elbe pour remonter vers Dessau et Leipsick, nous enfermâmes nos bagages dans les places de Torgau et de Wittenberg. Un adjudant-major piémontais du 111e régiment, M. M... vint me demander la faveur de lui permettre de monter dans ma voiture parce qu'il était malade, et il me promit de soigner mes chevaux et mes équipages comme s'il en était propriétaire.

Je n'avais aucune raison de douter de sa probité, et malheureusement il tint parole plus que je ne m'y attendais.

A peine eûmes-nous quitté Torgau et Wittenberg, que l'ennemi bloqua ces deux villes. La famine s'y fit bientôt sentir, et l'on mangea deux de mes chevaux. M. M... vendit le reste pour partir en poste avec ma voiture, et se rendit tout simplement, à mes dépens, à Turin, d'où il eut le front de m'écrire pour s'excuser de sa conduite. J'avais appris, qu'en arrivant à Turin, il avait vendu ma voiture, mes armes et mes effets, pour avoir de quoi vivre avec aisance. Je lui répondis par une lettre fort polie qui cachait un piège où je le fis tomber.

Je lui écrivais que j'étais d'autant plus affligé de la perte de ma voiture, que j'y avais caché, dans des secrets adroitement construits, une somme de vingt

mille francs en or, que j'avais tout lieu de regretter. M. M.... comme je l'ai su depuis, racheta ma voiture, la fit briser, n'y trouva rien, et ma vengeance fut complète.

Dès lors, et pendant plus d'un mois, les jours et souvent les nuits se passèrent en marches, contremarches, en attaques et en combats acharnés contre les Prussiens et les Russes, combats qui feraient à eux seuls le sujet du long récit d'une belle campagne. Je fatiguerais le lecteur si je cherchais à lui en rendre compte dans ces simples souvenirs. Je n'étais plus en position, comme auparavant, de prendre part à l'ensemble de toutes nos manœuvres; je n'y voyais que le point où se trouvait ma brigade, et je ne pourrais rendre un compte exact que du nombre d'hommes que me coûtaient chaque jour ces sanglantes rencontres, où mes régiments, quoique de tous pays, donnaient admirablement. La seule journée du 3 octobre, où les 4e et 7e corps rejetèrent les Russes en désordre dans l'Elbe, près de Dessau, m'avait coûté trois cent soixante de mes braves.

Nous arrivâmes, très aguerris par de rudes travaux, aux jours néfastes des 18 et 19 octobre qui éclairèrent la terrible bataille de Leipsick. Quoique le 18 j'aie perdu du monde dans les faubourgs de cette ville, je ne saurais raconter cette grande tragédie, où Napoléon développa toutes les ressources qu'il trouvait dans notre courage, dans son activité et son génie.

Le 19 octobre, cette terrible bataille de deux jours était terminée vers deux ou trois heures, et le calme se rétablit dans la plaine. L'ennemi cherchait cependant à empêcher la marche des troupes de Lefebvre-Desnöettes, que l'Empereur dirigeait sur Weymar, afin de couvrir notre retraite, et vers Erfurth, pour remplacer nos munitions que nous venions d'épuiser.

La division dont je faisais partie fut envoyée sur la Saale pour empêcher les Autrichiens de s'emparer du pont de Kœsen, par lequel ils espéraient nous couper la retraite sur Francfort et Mayence. Les bords de la Saale sont très escarpés; je pus embusquer ma brigade dans les plis du terrain, et j'arrêtai les Autrichiens pendant vingt-quatre heures devant le pont de Kœsen. Ma position étant fortement établie sur le sommet du plateau, je m'y trouvais parfaitement à l'abri des coups directs de l'ennemi, et je pus profiter de ce moment de sécurité pour offrir à mes braves officiers une collation dont nous avions tous besoin. Les Autrichiens, agglomérés en grand nombre sur la rive opposée, ne gagnaient pas un pouce de terrain, mais dirigeaient par-dessus nos têtes leurs balles tirées de bas en haut, et qui tombaient sur nous en décrivant une parabole. Notre léger repas se faisait donc sous une pluie de fer et de plomb qui n'avait rien de très dangereux pour nous, mais qui brisait nos assiettes et nos verres. Déjà la terre autour de nous était marquée, par la chute de ces balles, de plusieurs milliers de petits

trous qui lui donnaient l'aspect d'un crible d'écurie, sans que cette étrange configuration du sol altérât notre gaîté et notre appétit.

A la nuit close, je reçus l'ordre de me rapprocher de Hanau, et de prendre position entre les bords de la Saale, que je quittai pour aller couvrir le défilé de Guelhausen et les bois de Hanau.

Le 30 octobre, je plaçai un bataillon dans le village de Saalmunster, à ma gauche, et j'établis mes troupes dans un bivouac bien sain, à quelques pas de ce village.

Pendant la nuit, les Autrichiens traversèrent la Saale, et leurs tirailleurs vinrent, au point du jour, nous réveiller dans notre bivouac.

M. le maréchal Oudinot portait un vif intérêt à un jeune officier qu'il m'avait prié de prendre pour aide de camp.

M. de Magnac était arrivé près de moi sans un sou, mais avec les prétentions élevées d'un cadet de grande famille. Je le traitai avec bonté, je garnis sa bourse, j'achetai pour lui deux bons chevaux, je les fis équiper et lui en fis cadeau.

J'attendais en retour un peu de zèle et d'activité; mais au premier moment où je croyais pouvoir compter sur ses services, il trouva sans doute que la reconnaissance pesait trop sur son cœur, et il disparut sans me revoir. Il était allé prendre, auprès du duc de Valmy, les mêmes fonctions qu'il aurait dû remplir auprès de moi. N'ayant sous la main aucun officier

disponible, j'allai faire moi-même la reconnaissance de la position que les Autrichiens venaient de prendre autour de mon camp.

Ainsi, séparé des miens et circulant à cheval au milieu de nos tirailleurs, je vis promptement que ma position allait être très hasardeuse, et je rentrai au camp pour faire prendre les armes à la brigade et la réunir au corps principal de la division.

Quel fut mon étonnement, en rentrant à mon bivouac, de n'y plus trouver âme qui vive, et d'être obligé, pour rejoindre les troupes, de marcher longtemps sur les traces qu'elles avaient laissées.

Pendant que j'étais avec les tirailleurs, le général Guilleminot avait reçu l'ordre de s'approcher de Hanau, et avait envoyé dire aux troupes de ma brigade de suivre son mouvement. Cet ordre n'avait pas compris les bataillons que j'avais placés dans ce village; ils y furent oubliés un moment; et ce fut à grand'peine que je parvins à les en faire sortir, car ils étaient déjà cernés par les Autrichiens. Cette circonstance me contraria infiniment; j'en fis des reproches au général Guilleminot, qui était mon ami depuis nombre d'années.

Le 31 octobre, nous arrivâmes dans les bois de Hanau, vingt-quatre heures après la grande bataille qui avait eu lieu, et dont les historiens français raconteront les brillants détails.

Le corps bavarois n'avait pas perdu l'espoir de nous couper la retraite sur Francfort et Mayence.

Le maréchal Marmont fut laissé dans les bois de Hanau pour déjouer ces projets. Il apprit que les Bavarois occupaient en force les rues du faubourg de Francfort; et, pour les en chasser, il les cribla d'obus qui y mirent le feu.

Le même jour 31 octobre, la division Guilleminot vint remplacer le maréchal Marmont, qui avait ordre de se retirer sur Mayence, et ma brigade prit position dans les bois, le long de la Kintzig, pour en défendre le passage. A peine étais-je établi sur le bord de cette rivière, qu'une forte canonnade, partant du camp des Bavarois, vint briser, au-dessus de nos têtes, les arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Les branches et les éclats d'obus pleuvaient sur nous, et nous annonçaient que l'ennemi préparait une nouvelle tentative de passage. En effet, une colonne considérable de Bavarois jeta des radeaux et des canots sur la petite rivière, et tâcha de la traverser.

Mes troupes étaient bien embusquées, et leur courage se grandissait de tout le sentiment de vengeance qui les animait contre cette nation infidèle. Deux mille Bavarois environ étaient parvenus, à grand'-peine, jusque sur notre rive, où le silence, qui régnait devant eux commençait à les intimider. Tout à coup, ils se virent accablés par mes régiments, et rejetés, criblés de blessures, sur leurs nacelles et leurs radeaux : ils disparurent dans la Kintzig qui les engloutit.

Je croyais le calme rétabli; je fis ouvrir une cantine autour de laquelle j'appelai plusieurs colonels; et tandis que nous débouchions peut-être le premier flacon, un obus enflammé vint tomber aux pieds du colonel Limousin, du 52e régiment. Je lui criai de faire écarter un moment ses grenadiers, dont j'aurais été désolé qu'un seul fût blessé. Tous ces braves refusèrent obstinément de reculer devant le danger; et moi, qui m'en trouvais éloigné de plus de cinquante pas, je reçus un énorme éclat de cet obus, dont un des angles m'ouvrit le front, après avoir traversé le double feutre de mon chapeau, comme aurait pu le faire un rasoir, et je tombai, comme une masse inerte, au milieu de mes convives. Ils s'empressèrent de me relever. La blessure était profonde, mais je pus, avec leur appui, faire quelques centaines de pas en arrière pour rejoindre l'ambulance et me faire panser.

Un officier, portant l'uniforme français, s'approcha de moi, fit déchirer un mouchoir blanc qu'il avait à la main, et m'en fit faire des compresses. Bien vivement touché de ces soins gracieux, je le priai de me dire son nom : « Je m'appelle, me dit-il, Louis de Lichtenstein. »

Les docteurs venaient de faire autour de ma blessure une profonde incision cruciale. Cette opération m'avait fait perdre beaucoup de sang, et, très affaibli, j'étais hors d'état de reprendre mon poste. J'envoyai donc un officier au colonel Robillard, du 111e ré-

giment, pour lui dire de prendre, en mon absence, le commandement de la brigade. Je me dirigeai ensuite sur Mayence, où j'arrivai le même soir et restai plusieurs jours. On apporta dans mon logement le colonel Limousin, du 52e, qui avait été blessé très gravement à la jambe, par un éclat du même obus qui m'avait ouvert le front. Ce malheureux officier était bien plus dangereusement blessé que moi, et cependant j'eus le bonheur de le retrouver, quelques années après, bien portant et boîtant à peine, dans sa ville natale d'Angoulême, où il était estimé et chéri de tous ses concitoyens.

Peu d'instants après, on apporta de même chez moi le général Montélégier, et quelques-uns de ses braves officiers de cavalerie, qui formèrent, avec nous, un petit quartier général d'éclopés.

A peine étions-nous arrivés à Mayence, que les troupes de ma brigade, réunies à celles de la division Guilleminot, vinrent former la garnison des forts et de la tête de pont de Cassel, à l'embouchure du Main, devant Mayence.

Une fièvre typhoïde sévissait cruellement dans les hôpitaux et dans la ville, où elle faisait de grands ravages, parmi les nombreux malades et blessés que l'on avait apportés de Leipsick, de Hanau et de Francfort.

Mes jeunes domestiques furent atteints de cette affreuse maladie, et je les voyais, avec un vif cha-

grin, dans ma chambre, le jour et la nuit, se promener en chemise pendant leur délire, comme des fantômes inoffensifs qui venaient me demander du secours contre le mal qui les tourmentait.

C'est dans cet état, et avec ce triste cortège, que je fis mes derniers pas dans le bouleversement qui accomplissait la chute du grand Empire, et détruisait la puissance française de Napoléon au delà du Rhin.

Cette fois encore, j'avais perdu mes chevaux et mes équipages; et après tant de rudes travaux, je rentrai à Paris moins riche qu'avant de l'avoir quitté et très fatigué de la guerre.

Depuis longtemps, je ne trouvais plus, dans la gloire des armes, la récompense du zèle et des sacrifices que m'imposait l'honneur de défendre la France. Plusieurs demandes de récompense que mes chefs avaient adressées à l'Empereur, à la suite de mes actions, étaient restées sans résultat, et je fus très sensible à cet oubli.

J'étais jeune encore; mon énergie n'était point usée, et je me sentis heureux de pouvoir donner un libre essor à la passion que j'avais toujours eue de reproduire les choses qui excitaient mon enthousiasme; ma piété même se trouvait animée à l'aspect des beaux effets de la nature. Rentré à Paris, la peinture devint ma seule occupation, et le désir de me distinguer dans cette voie si délicate et si pleine d'intérêt devint l'unique objet de mon ambition.

Grâce à ces travaux, je jouissais de la plus douce

tranquillité, lorsque les événements de 1814 vinrent nous surprendre au cœur de la France, et nous placer dans un nouvel ordre de faits.

C'est à cette période de l'histoire de l'Empire que s'arrêtent ces Mémoires : le général Lejeune, au moment de mourir, fatigué d'un long travail et du zèle qu'il avait apporté à les écrire, dictait à son fils ses dernières volontés et lui léguait le soin de les faire paraître. Pendant les quinze années de la Restauration, le baron Lejeune resta paisible dans ses foyers, uniquement occupé à la culture des arts et à la rédaction de ces écrits si intéressants. Il avait également tracé quelques notes relatives aux événements dont la France a été depuis le théâtre; mais, prévenu par la mort, il n'a pu mettre la dernière main à ce second travail, qui, sous le rapport de l'exactitude des détails, de la délicatesse des aperçus, eût été, sans doute, en tout, digne du premier.

TABLE DES MATIÈRES